



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in
Lingue e Letterature Europee e Americane
Classe LM-37

Tesi di Laurea

Maryse Condé : revendications féminines à travers la littérature

Relatore
Prof. Marika Piva

Laureanda
Francesca Zaramella
n° matr.1211122 / LMLLA

Anno Accademico 2020 / 2021

Sommaire

Introduction	Page	1
Chapitre 1		7
La femme noire dans la société matrifocale des Antilles françaises		
1.1 Le mythe du « viol fondateur »		7
1.2 La matrifocalité		8
1.3 La « fanm poto mitan »		10
1.4 Le paradoxe de la société matrifocale		12
1.5 L'abolition de l'esclavage et le Code Napoléon		14
1.6 Le post-colonialisme et les mouvements culturels		19
1.7 Le cas de <i>l'Echo de Pointe-à-Pitre</i>		22
Chapitre 2		25
Maryse Condé : entre « témoignage social » et dépassement des clichés		
Chapitre 3		43
Représentations féminines dans <i>Pays mêlé</i>		
3.1 <i>Solo</i>		44
3.2 <i>Ayssée</i>		50
3.3 <i>La châtaigne et le fruit à pain</i>		53
3.4 <i>Variation sur un même thème : no woman, no cry</i>		61
3.5 <i>Pays mêlé</i>		69
3.5.1 Chapitre 1		71
3.5.2 Chapitre 2		75
3.5.3 Chapitre 3		80
3.5.4 Chapitre 4		87
3.5.5 Chapitre 5		91
3.5.6 Chapitre 6		95
3.5.7 Chapitre 7		99
Conclusions		105
Riassunto		109
Bibliographie		113

Introduction

La société des Antilles françaises se caractérise par une culture matrifocale qui idéalise la femme en tant que fondatrice et point de référence essentiel de la famille. Ses tâches de procréation et de gestion du foyer la relient à l'image idéale et stéréotypée de la « fanm poto mitan », un archétype féminin qui reste prégnant dans l'imaginaire collectif, pour effet de l'incidence de la colonisation sur l'évolution sociale et culturelle du pays. L'importance de la femme est donc liée presque exclusivement à son rôle de mère et le prestige dont elle jouit est en réalité limité au seul contexte privé et domestique. En dépit des nombreuses conquêtes sociales obtenues par les habitants noirs des Caraïbes au cours des siècles, la femme n'a pas bénéficié de grands changements dans son quotidien : elle demeure l'esclave de laquelle on exige dévouement maternel, résistance et respect des valeurs traditionnelles. Le poids de l'histoire du pays et sa tradition culturelle continuent à conditionner le présent, en affectant profondément l'image que la société a de la femme, la vision que les femmes ont d'elles-mêmes et les rapports entre les genres, où le beau sexe est souvent victime d'injustices et de disparités.

C'est la littérature qui semble offrir à certaines auteures l'occasion d'illustrer la condition féminine et de la mettre en lumière. Tel est le cas de l'écrivaine d'origine guadeloupéenne Maryse Condé, qui s'approprie de la parole littéraire pour répondre à la question « *Que puis-je faire ?* »¹. À travers son écriture, elle offre à ses compatriotes une possibilité d'affirmation et un moyen pour sortir du silence où elles se trouvent. Notamment, une des caractéristiques distinctives de ses œuvres est la présence constante des femmes, et surtout de la figure maternelle, en raison de l'énorme importance de son rôle dans la conscience historique de son pays. Par ailleurs, les personnages féminins qu'elle propose se trouvent constamment à faire face à des tensions et à des problématiques. Violences, abandons, maternités indésirées ne sont que quelques-unes des situations les plus récurrentes.

Dans ce mémoire on vise à démontrer comment Condé cherche à raconter la position de ses semblables et à remettre en question une certaine image de la femme que la tradition antillaise a longtemps transmise. Parmi la riche production littéraire de l'écrivaine native de la Guadeloupe on a sélectionné une œuvre particulièrement

¹ Laurent Larcher, « Maryse Condé, écrire et ne rien céder », *La Croix*, 2019, pp. 5

représentative pour la prédominance et pour le rôle de premier plan des personnages féminins. Le corpus qui sera objet d'étude est composé d'un choix des nouvelles recueillies dans *Pays mêlé*, dans lequel la figure féminine et le rôle de mère occupent une place prééminente. Cette analyse est finalisée à faire ressortir la dynamique de rupture de l'idéal féminin antillais traditionnel et du silence où la condition féminine se trouve.

Dans ce but, on se propose d'étudier les différentes solutions que l'auteure adopte pour s'occuper de la femme noire des Antilles. En analysant différents récits de *Pays mêlé* on vise à démontrer que Condé désire montrer la situation compliquée dans laquelle la femme se trouve dans l'univers caribéen. Toutefois, l'observation attentive des représentations féminines condéennes démontre que l'écrivaine ne se contente pas de fournir un « témoignage social », comme elle le dit elle-même. Au contraire, l'auteure de la Guadeloupe cherche à démanteler les mythes en proposant plusieurs personnages féminins non conventionnels. Grâce à certains des personnages de ses récits, on verra comment Condé accomplit des tentatives pour prendre les distances des conventions dictées par l'histoire et essaye d'affranchir la femme de la vision fixe et stéréotypée de son pays de naissance.

Bref, cette étude littéraire aspire à illustrer comment Condé poursuit celles qu'on a voulu définir des « revendications féminines » : en parlant des femmes elle attire l'attention sur le genre féminin et sur sa situation, et les met en valeur ; mais, en même temps, à travers les images alternatives qu'elle propose, l'auteure essaie de libérer les femmes des représentations figées et traditionnelles, telles que l'idéal de *bonne mère*, dans lequel elles ont été reléguées.

De toute façon, les raisons qui ont motivé le choix de s'occuper au sein de cette étude de la question féminine aux Antilles et de certains récits de Condé sont multiples. Premièrement, le désir d'explorer plus en profondeur la catégorie des femmes noires des Antilles, à cause de l'état paradoxale où elles se trouvent et auquel elles ne peuvent pas échapper. Par la suite, l'intérêt d'approfondir la connaissance de Condé est due à la curiosité née pendant le cours de Littératures francophones, où l'écrivaine guadeloupéenne a été matière d'étude. La lecture de certaines de ses ouvrages a déclenché le désir d'explorer davantage sa pensée indépendante et ses créations littéraires, puisqu'il a été particulièrement intéressant d'observer que ses histoires et ses personnages proposent toujours des enjeux intéressants.

Enfin, la sélection de l'ouvrage *Pays mêlé* est principalement justifiée par sa richesse d'éléments concernant l'univers féminin. Notamment, les nouvelles de *Pays mêlé* sont un vrai condensat de représentations féminines, de figures maternelles et de rapports filiaux. Au lieu d'élire un roman pour dérouler cette analyse, on a préféré choisir un recueil de courts récits, en vertu de la variété de personnages, de situations et de contextes qu'on peut y retrouver. De plus, au lieu de se focaliser sur un seul protagoniste, ou sur un nombre limité de personnages qui peuplent un roman, on a jugé plus convenant et plus utile d'élargir l'observation à un échantillon plus varié. L'entière collection de dix récits offrirait une grande variété de portraits féminins, tous pareillement intéressants. Toutefois, les cinq récits analysés ont été sélectionnés sur la base de leur majeure pertinence à la question abordée dans ce mémoire. Notamment, ils se sont avérés les plus appropriés pour démontrer la validité de la thèse soutenue.

Le point de départ de cette étude a été l'essai que Condé a consacré à ses collègues de plume, intitulé *La parole des femmes : essai sur les romancières des Antilles de langue française*. Dans son étude, Condé a interrogé les œuvres des écrivaines des Caraïbes francophones qui lui ont parues les plus révélatrices et les plus dignes d'intérêt, dans le but de « cerner l'image qu'elles [les auteures] ont d'elles-mêmes et appréhender les problèmes dont elles souffrent »². La lecture de cet essai a ainsi permis la prise de conscience des enjeux principaux concernant les femmes noires des Antilles. L'acquisition d'un regard plus conscient a stimulé le souhait d'approfondir la question féminine au sein du contexte des Antilles, mais, en même temps, il a offert une piste à suivre pour la détection du matériel à consulter.

Après avoir découvert les thèmes et les problèmes principaux des femmes antillaises on s'est appuyé sur différents types de sources et on a tiré parti de plusieurs approches : sociologue, anthropologue, littéraire. La position de chaque spécialiste a fourni un point de vue différent et a contribué à améliorer la connaissance du domaine.

Pour ce qui concerne l'approfondissement de Maryse Condé on s'est servi principalement des interviews qu'elle a accordées à des nombreuses revues. Les mots de l'écrivaine elle-même ont permis de saisir et de comprendre réellement sa pensée, au-delà des interprétations critiques.

² Maryse Condé, *La parole des femmes : essai sur les romancières des Antilles de langue française*, Paris, l'Harmattan, 1979, pp. 5

Par ailleurs, les apports de la critique ont joué un rôle déterminant non seulement pendant la phase de documentation, mais aussi au cours de l'analyse littéraire. De surcroît, même la lecture de l'essai de Condé *La parole des femmes* s'est avérée particulièrement utile au moment de la réflexion sur les récits. Elle a permis d'acquérir une certaine sensibilité envers les thématiques principales concernant la femme, par conséquent, la connaissance de la matière a facilité l'analyse des textes choisis. Notamment, les remarques de Condé sur ses collègues ont offert une trace pour repérer les mêmes éléments dans son œuvre aussi.

On a choisi de subdiviser le travail en trois étapes fondamentales, auxquelles correspondent les trois chapitres qui composent ce mémoire.

Premièrement, cette étude doit nécessairement tenir compte de l'ensemble de données historiques, sociales et culturelles, afin de parvenir à une véritable compréhension de la société antillaise, dont l'évolution a été profondément influencée par la colonisation. À l'origine de la société antillaise, des rapports de genre et de la construction identitaire des individus on retrouve le fantôme de la colonisation.

Dans le premier chapitre, on va donc reparcourir les étapes qui ont amené la figure de la femme à acquérir une position si centrale mais, en même temps, si controversée au sein de la société antillaise. On ouvre cette réflexion par une présentation de la période coloniale et esclavagiste, puisqu'il n'est pas possible de concevoir l'histoire des femmes noires antillaises sans prendre en considération le passé de leurs ancêtres. On va explorer l'origine du mythe du « viol fondateur », et la naissance de la nature matrifocale de la société des Antilles françaises. On rendra compte du chemin parcouru par l'image sociale féminine considérablement affectée par l'imposition de l'archétype idéal de la *fanm poto mitan*. On va découvrir aussi que l'abolition de l'esclavage en 1794 et puis définitivement en 1848 n'entraîne pas la fin de la suprématie et de la domination masculine sur la femme. Au contraire, l'imposition du Code Napoléon sera la cause d'autres déséquilibres et de nouvelles disparités sociales. Ensuite, on va évoquer les mouvements de la Négritude, de l'Antillanité et de la Créolité pour montrer leur caractère profondément androcentré, étant donné que les femmes n'y sont guère prises en considération. Enfin, on va mentionner la tentative d'un groupe restreint de féministes guadeloupéennes au début du XX siècle qui emploie la presse comme la seule arme de combat pour dévoiler la condition de servitude dans laquelle leurs compatriotes demeurent à cette époque.

Après avoir retracé un panorama diachronique de la situation des femmes aux Antilles, dans le deuxième chapitre de ce mémoire, on passe au domaine littéraire et on concentre plus spécifiquement l'attention sur Condé. Tout d'abord, on va décrire quel était la visée principale des premiers romans antillais au moment de leur parution sur la scène littéraire au début du XX siècle. Au sein de ce cadre général, on va aussi illustrer quel est la tendance qui s'impose initialement en matière de représentations féminines. La description du contexte littéraire dominé par des personnages féminins figés et idéalisés se révèle une opération incontournable, afin de pouvoir comprendre l'apport innovateur de la production littéraire de Maryse Condé.

À ce propos, on va reparcourir brièvement sa vie, sa pensée et sa production littéraire, puisqu'on juge qu'une connaissance plus complète de l'écrivaine permettra au lecteur une meilleure compréhension de sa démarche. Au bout de sa présentation, on va découvrir comment Condé s'insinue dans l'univers de la littérature, qui à cette époque est dominé par les hommes : on va approfondir son rôle de pionnière de l'écriture féminine postcoloniale aux Antilles.

Ensuite, on va découvrir comment Condé parvient à apporter un bouleversement en matière de portraits littéraires féminins. Au moyen de ses représentations inédites et non conventionnelles, l'auteure réussit à promouvoir un concept nouveau de la femme au sein de la littérature antillaise. Pour cette raison, on va voir comment Condé s'impose comme intellectuelle indépendante, grâce à sa pensée qui se détache de la mentalité commune et des tendances dominantes. On va découvrir la raison pour laquelle elle refuse de se définir comme une féministe engagée, et la motivation qu'elle donne pour justifier son rejet de l'engagement littéraire traditionnel. On va montrer comment elle choisit d'utiliser son écriture, plutôt dans la tentative de réhabiliter la figure féminine, enfermée dans des rôles stéréotypés et réductifs. On verra que son engagement est différent, qu'il vise à présenter la réelle situation des femmes au sein du contexte antillais. La solution personnelle que Condé élabore sera développée et approfondie même au moyen de quelques-unes de ses œuvres.

Pour terminer, on va finalement s'occuper de l'ouvrage de Condé qu'on a choisi d'analyser. Dans le troisième chapitre, certains des récits de *Pays mêlé* seront l'objet d'une étude détaillée. Bien que chaque texte soit examiné dans son intégrité, on va se pencher surtout sur les éléments les plus significatifs spécifiquement liés à la femme.

D'une façon analytique, on se propose d'observer et de réfléchir sur les solutions que Condé élabore dans chaque nouvelle pour traiter de la femme noire des Antilles. En l'espèce, on va découvrir comment Condé parvient à montrer la situation de femmes de différents âges et classes sociales dans l'univers caribéen. De surcroît, grâce au riche éventail de personnages féminins non conventionnels qu'on rencontrera dans les textes on verra la tentative de Condé de dissiper les mythes féminins qui se transmettent depuis l'époque coloniale, à cause desquels les femmes doivent s'adapter aux valeurs traditionnelles. Pour cette raison, on va se pencher sur les comportements féminins négatifs qu'on retrouvera au fur et à mesure.

On va se rendre compte que les attitudes des femmes face à leur état et leurs difficultés ne sont jamais les mêmes, mais présentent plutôt chaque fois des éléments de nouveauté. Bien que les circonstances se ressemblent, Condé réussit constamment à opérer des choix innovateurs qui rendent donc le produit final totalement différent.

Il est enfin nécessaire de souligner que le parcours qu'on propose est une interprétation tout à fait personnelle, bien qu'elle soit guidée par les opinions des spécialistes et par le matériel repéré, qui ont offert de nombreuses pistes de réflexion.

En définitive, l'intention de cette étude est de mettre les personnages féminins au cœur du discours pour montrer comment la plume de Maryse Condé choisit de présenter la femme. L'intérêt est de voir comment une auteure femme, noire et provenant du tissu socio-culturel antillais décide de représenter ses semblables.

Chapitre 1

La femme noire dans la société matrifocale des Antilles françaises

1.1 Le mythe du « viol fondateur »

Pour essayer de comprendre la figure de la femme selon le point de vue des Antillais, il est nécessaire de remonter en arrière jusqu'à l'époque coloniale, quand la société des Antilles françaises a commencé progressivement à se développer et à acquérir sa configuration actuelle. Dans cette période, les pratiques sociales et les consciences se forment, influencées par le lourd impact de la colonisation. Une combinaison de facteurs qui se produit au moment du débarquement des Européens dans les nouveaux territoires engendre un scénario néfaste, quoique prévisible. En effet, au XVII^e siècle, la plupart des colonisateurs européens qui s'engagent dans l'entreprise coloniale ne sont pas suivis par leurs compagnes, qui assez rarement s'embarquent avec les hommes. La carence de femmes européennes accompagnant les colons dans leurs voyages de conquête et l'attrait exercé par la sensualité des femmes "exotiques" conduisent les colons débarqués aux Antilles en 1635 à s'unir aux esclaves africaines déportées et aux amérindiennes locales.

Dès son début, la colonisation ne se réduit pas à une simple rencontre raciale donnant lieu à des formes de domination entre colon et colonisé, mais elle se caractérise aussi par un métissage sexuel entre hommes européens et femmes afro-amérindiennes. Il ne manque pas de preuves remontant à cette époque qui attestent ces relations sexuelles mixtes. À titre d'exemple, le père Du Tertre rédige l'*Histoire Générale des Antilles habitées par les Français*, où il donne témoignage de la multiplication de relations entre blancs et noires qu'il a vues pendant son séjour insulaire dans les années 1640.

Il n'est évidemment pas rare que ces liaisons soient exercées également dans le cadre de la contrainte : les femmes noires sont souvent abusées par les premiers colons européens blancs, sous le regard impuissant des hommes noirs. Comme résultat de ces unions mixtes, la société antillaise commence à acquérir une configuration hybride toute particulière, de laquelle on ne peut pas exclure le non-consentement des femmes noires.

Bien que ce dicton de la violation se place entre croyance légendaire et réel événement historique, il a fini pour s'enraciner dans l'esprit commun et pour engendrer le mythe du « viol fondateur ». Même un des plus grands esprits vantés par la Martinique, le romancier Edouard Glissant, estime que le mythe du viol des ancêtres africaines par les hommes

blancs est à l'origine de la société antillaise créole et métisse.³ En d'autres termes, le mythe du viol envisage la dérivation directe de la société antillaise à partir de la violence coloniale et du traumatisme originel souffert par les femmes noires.

1.2 La matrifocalité

Comme on l'a dit, cette idée de la fondation du métissage qui caractérise la civilité antillaise à partir du viol ne fait pas l'unanimité. Néanmoins, indépendamment de sa véracité historique, elle permet d'expliquer l'évolution de la société antillaise et elle donne fondement au développement identitaire de la population antillaise noire.

L'entreprise coloniale et l'asservissement esclavagiste agissent comme de véritables rouleaux compresseurs qui produisent des effets aliénants et déstructurants durables, qui empêchent la survie de toute forme sociale et familiale antérieure. En effet, les relations entre blancs et noirs donnent naissance à de nombreux enfants, mais le corps social qui commence à se structurer n'a rien à voir avec le modèle familial occidental, puisqu'il est le résultat d'unions illégitimes entre individus de statut différent. Dans ce système, la figure paternelle est d'habitude absente et dans la majorité des cas les femmes se trouvent à élever seules leurs enfants. Le maître blanc ne reconnaît que très rarement la paternité aux enfants nés des relations sexuelles mixtes, bien qu'il en soit le père et le propriétaire. Ces fils illégitimes possèdent notamment la même condition juridique servile de leur mère, qu'ils héritent à cause de leur naissance dans le contexte de la plantation.

Par ailleurs, même la catégorie masculine des esclaves noirs se retrouve impliquée dans ces procédés avec des effets néfastes. L'homme noir subit en même temps plusieurs dépossessions qui affectent profondément sa conscience de genre et qui contribuent à la (dé)construction de son identité. D'abord, il se voit dépossédé de la fonction de paternité et exclu de la cellule familiale « illégitime », vu qu'il n'est pas le père des fils du maître. En deuxième lieu, il est même entravé dans sa fonction conjugale, étant donné que les maîtres sont réticents à approuver le mariage entre esclaves, puisqu'il constitue une protection juridique de la cellule familiale, ainsi qu'une facilitation aux alliances et donc aux insurgences et aux révoltes. En plus, l'incapacité masculine à protéger les femmes marque les hommes par le sceau de l'impuissance et produit un effet de dévirilisation sur

³ Edouard Glissant, *Le discours antillais*, Le Seuil, 1981, pp. 166-167, dans Corinne Mencé-Caster, « Origines de la "fanm potò-mitan". Évolution et limites », *Pluton Magazine*, 2017, pp. 3

la conscience de genre. La mauvaise réputation d'hommes incapables à défendre leurs compagnes jette ainsi les bases du mythe de l'irresponsabilité masculine. L'écrivaine guadeloupéenne Maryse Condé offre au sein de son essai *La parole des femmes* une claire explication du procédé qui se vérifie :

Tout comme la femme, l'homme antillais est conditionné par une lourde histoire. À l'époque de l'esclavage, l'homme blanc voyant en lui un rival potentiel s'est acharné à le détruire. Il lui a interdit la femme blanche, mais aussi il lui a enlevé sa compagne naturelle dont il a fait bien souvent un jouet, un objet sexuel. Frustré, dépossédé, l'Antillais s'est réfugié dans des attitudes d'irresponsabilité qui ont survécu à l'évolution politique des Îles.⁴

Comme Condé l'explique, l'homme des Antilles se voit soudainement privé et de ses maîtresses noires et de son rôle dominant. À cause de cet effet d'effémination, il cherche à récupérer sa masculinité à l'occasion des rencontres avec les femmes. D'après Glissant, il s'agit d'une réappropriation brutale dans la sexualité.⁵ Le machisme antillais repose donc sur une illusion de pouvoir basée sur la violence.

De surcroît, la dépossession que l'homme noir doit endurer lui empêche toute prise de responsabilité familiale, de sorte que la paternité ne peut être totalement assumée ni par les esclaves ni par les maîtres. Par voie de conséquence, en raison de l'absence de la figure paternelle et de la prépondérance de la contrepartie maternelle, Glissant a défini la famille ancestrale des Antilles une « antifamille »⁶, où « le préfixe "anti" ne peut se dire que par opposition à un modèle posé et antérieur qui est celui de la famille occidentale, nucléaire, organisé autour de la triade "père-mère-enfant" »⁷, comme la professeure martiniquaise Corinne Mencé-Caster l'explique.

Compte tenu de cette situation, on ne peut que convenir avec la position adoptée par le sociologue américain Edward Franklin Frazier, quand il souligne les effets destructurants et aliénants de l'impact de la colonisation sur la formation des identités et des rôles sociaux.⁸ L'entreprise coloniale détruit toute conjoncture antérieure et affecte considérablement la construction de nouvelles identités des Antillais. Les femmes noires

⁴ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 36

⁵ Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde. (Poétique IV)*, Paris, Gallimard, 1997, pp. 501, dans Françoise Guillemaut, « Genre et post-colonialisme en Guadeloupe », dans *Quel colonialisme dans la France d'outre-mer ?*, *Revue Asylon(s)*, n.11, mai 2013, pp. 13

⁶ Edouard Glissant, *Le discours antillais*, Le Seuil, 1981, pp. 166-167, cité par Corinne Mencé-Caster, « Origines de la "fanm poto-mitan". Évolution et limites », pp. 2

⁷ Corinne Mencé-Caster, *Ivi*, pp. 2

⁸ Edward Franklin Frazier, *The Negro Family in the United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1939 cité par Stéphanie Mulot, « La matrifocalité caribéenne n'est pas un mirage créole », *L'Homme*, 2013, pp. 159 - 191

sortent paradoxalement agrandies, grâce à leur résistance, tandis que les hommes noirs se trouvent marqués par les fautes de l'impuissance à protéger leurs compagnes et de l'incapacité à être des pères. Il en résulte que l'invisibilité du père dans le contexte esclavagiste a agrandi le rôle de la figure maternelle, plaçant la responsabilité des fils uniquement sur elle. De cette manière, c'est la mère qui devient fondatrice de la famille et le point de référence essentiel, au point que le père « ne parvient pas pour autant à assumer cette fonction face à la prédominance de la mère dans son propre rôle de référent central »⁹, comme la professeure Stéphanie Mulot l'a reconnu.

En réalité, bien que l'absence paternelle soit une condition généralement diffusée, elle ne coïncide pas avec la totalité des nouveaux noyaux familiaux antillais qui se forment dans cette période. Au cas où le père noir est présent, bien qu'il accepte de recouvrir la fonction de géniteur des fils non reconnus du maître, sa position n'est pas reconnue juridiquement.

L'analyse de ces dynamiques permet de comprendre le fonctionnement des relations entre hommes et femmes et, en particulier, la structuration sociale qui va se construire aux Antilles. Par suite de la significative affirmation de la famille de type monoparental, la société des îles caraïbes acquiert une structure essentiellement matrifocale : « La matrifocalité caractérise l'organisation sociale et familiale [des Antilles] ; elle est définie par le fait que la mère est le centre de la dynamique familiale sans homme présent à titre permanent. [...] Cette position centrale de la mère supplée la "défaillance" paternelle »¹⁰, a déclaré la sociologue Françoise Guillemaut.

Le terme « matrifocalité » a été employé pour la première fois en 1956 par Raymond T. Smith dans son ouvrage *The Negro Family in British Guyana* pour désigner cette structuration typique de la société de plantation. D'après Smith, dans ce modèle, c'est la mère qui constitue le centre de la construction familiale, puisqu'elle à la tête du foyer.

1.3 La « fanm poto mitan »

Il en ressort que cet état de choses conduit à une valorisation de la figure féminine précisément en tant que mère et donc dans l'environnement circonscrit du contexte domestique. D'ailleurs, c'est à l'intérieur de ce milieu que la femme a su faire preuve de

⁹ *Ibidem*

¹⁰ Françoise Guillemaut, *Œuvre citée*, p. 4

son courage et de son endurance et qu'elle s'est démontrée vertueuse, quand elle a accepté sa position de « mère sacrificielle » e d'« ange du foyer ». Par conséquent, dans l'imaginaire collectif, un idéal bien précis de femme commence à prendre forme. Le paradigme qui se façonne dans la mentalité commune coïncide avec la figure maternelle et aux Antilles françaises il prend le nom de « fanm potò mitan » ou de « femme courage ». Cet archétype s'installe progressivement dans la conscience historique du pays, et dévient une sorte de mythe rassurant, qui reste prégnant dans l'imaginaire antillais aujourd'hui encore. Comme C. Mécé-Caster l'a illustré, le terme « potò mitan » est un mot créole qui désigne le péristyle du « hounfor »¹¹, le temple vaudou autour duquel dansent les initiés ou les adeptes. Sa traduction littéraire est « le pilier du milieu » et, par analogie, ce terme a été adopté aussi pour désigner la femme qui entretient seule son foyer et ses enfants et qui est donc la base portante de la famille.

Ce prototype féminin présente des connotations bien précises, chacune desquelles est justifiée par une motivation spécifique et historiquement identifiable. D'abord, un des mérites principaux de cette catégorie féminine est la valeur du sacrifice. Notamment, l'esclave noire ne se retire pas face à une maternité non désirée, résultat de l'abus du maître, au contraire, elle se montre entièrement sacrifiée à ses enfants illégitimes. Le plus souvent, son dévouement maternel est la conséquence nécessaire de sa condition de solitude dans la gestion de ce problème, en raison de laquelle sa position devient nécessairement centrale au sein du ménage monoparental. De ce fait, en vertu de l'abnégation que ces femmes démontrent même à l'égard des fils bâtards, le statut de « bonne mère » finit pour s'imposer comme le critère sur lequel se fonde la respectabilité féminine. De surcroît, l'idée du sacrifice est renforcée en vertu de la cruauté et de la dépossession de son corps que la femme noire doit supporter dans le contexte colonial, où elle est souvent violée par le maître. Ces dynamiques induisent nécessairement un effet de victimisation de la femme, qui se trouve à faire face à une maternité souvent vécue comme un martyr et un sacrifice. Toutefois, il faut reconnaître que cette vision de la femme comme une victime n'implique pas nécessairement une image de faiblesse ou de passivité, tout au contraire, il conduit à une sacralisation de la femme-mère victimisée.

Deuxièmement, le non consentement au rapport avec le colonisateur accroît l'idée de la capacité féminine de résistance et sa valeur du courage. Notamment, dans cette

¹¹ Corinne Mécé-Caster, « Origines de la "fanm potò-mitan". Évolution et limites », pp. 1

expérience de la maternité vécue dans la violence, la solution qui se prospecte pour survivre est le chemin de la résistance à toute épreuve et de la résilience. En conséquence, le courage et l'endurance face aux difficultés contribuent à fortifier l'image féminine dans l'imaginaire collectif. Quoique cette vertu combattive soit une exigence qui lui est imposée à cause des contingences externes, la femme sort paradoxalement agrandie. Les qualités de ténacité et de résistance deviennent ainsi des traits définitoires de la « fanm poto mitan » et donc des socles sur lesquels se construit l'idée de féminité aux Antilles.

À ce propos, dans son essai *La parole des femmes*, l'autrice Maryse Condé mentionne un proverbe populaire qui exalte l'habileté de la femme à ne pas s'abattre devant les mauvais coups que la vie peut réserver, et sa capacité de s'en sortir mieux que l'homme dans des situations de détresse : « La femme c'est une châtaigne, l'homme c'est un fruit à pain »¹². Cette double comparaison met en parallèle l'homme et la femme, dans le but de souligner leurs différentes modalités de réaction face aux adversités. On donnera ensuite une explication plus extensive de ce proverbe au moment où il sera mentionné à nouveau au cours de l'analyse littéraire, dans le troisième chapitre de ce mémoire d'étude. De toute façon, ce qui intéresse à présent est de voir comment l'autrice native de la Guadeloupe puise à la tradition culturelle orale de son pays afin de prouver comment la sagesse populaire rend hommage à la faculté féminine de résistance.

1.4 Le paradoxe de la société matrifocale

Par ailleurs, on a vu que le gouvernement domestique permet à la femme d'acquérir du prestige dans le domaine privé. Les valeurs du sacrifice et du courage valorisent son image à l'égard de la société, toutefois dans les limites de la sphère domestique, la seule où elle recouvre une position fondamentale. D'ailleurs, en dépit de sa position de centralité au sein du foyer, la femme manque totalement de considération dans les domaines social et public, où elle occupe une place tout à fait marginale et manque totalement de pouvoir. Dans leurs travaux sur la Martinique et sur la Guadeloupe, l'historienne Myriam Cottias et la sociologue Arlette Gautier ont montré que l'idée d'une société antillaise dominée par les femmes est erronée.¹³ Notamment, leur présence à la tête des familles monoparentales ne doit pas masquer leur marginalisation sur la scène

¹² Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 4

¹³ Stéphanie Mulo, *Œuvre citée*, pp. 171

publique, ni leur subjugation dans les relations conjugales. Voilà donc le paradoxe d'une société matrifocale mais en même temps patriarcale.

À la lumière de cette complication, il est utile d'élucider la distinction fondamentale entre les termes « matrifocalité » et « matriarcat », deux concepts à ne pas confondre. Notamment, dans une société matriarcale, la femme détient l'autorité et le pouvoir, puisqu'il s'agit d'une structure sociale fondée sur la prédominance féminine par rapport à l'homme. De l'autre côté, une société matrifocale reconnaît un rôle central à la figure féminine et plus précisément maternelle, étant donné qu'elle est considérée comme la principale ou la seule responsable des enfants. De fait, le terme désigne textuellement la mère comme le point focal de la famille. Cependant, dans ce type de société le pouvoir est géré et gouverné par les hommes. En d'autres termes, quoique la femme soit fondamentale pour la communauté puisqu'elle est à la base de la famille, en réalité, son prestige n'est qu'apparent et ne doit pas masquer sa marginalisation sur la scène publique et son exclusion du champ politique.

À ce sujet, l'ancienne présidente de l'Université des Antilles et de la Guyane, Corinne Mencé-Caster a justement déclaré : « La construction de la féminité sociale s'accompagne aux Antilles d'un interdit non explicitement formulé, mais extrêmement prégnant dans l'inconscient collectif : celui de l'exclusion du champ public et politique »¹⁴. Dès lors, la présence de la mère à la tête de la famille monoparentale accroît l'impression de force relative de la femme, mais sa valeur est contrebalancée par une vulnérabilité au-dehors. La spécialiste poursuit en soulignant « le caractère trompeur de l'expression « *fanm poto-mitan* » qui masque les réalités qui sont véritablement à l'œuvre »¹⁵. Notamment, « parler de *fanm poto-mitan* tend à gratifier trompeusement la femme d'un pouvoir et d'une autorité en soi, dans l'espace entier de la société, alors que cette autorité et ce pouvoir sont très fortement limités à la sphère domestique et intrinsèquement liés au statut de mère sacrificielle »¹⁶. Comme Mencé-Caster l'explique, cette formule feint d'attribuer à la femme une place centrale dans l'« au-dehors », alors qu'en réalité, sa place se définit uniquement dans l'« en-dedans ».

En résumant, les traits caractéristiques de cet exemplaire féminin vertueux sont le dévouement pour ses enfants, la gestion du foyer, la résistance, le sacrifice et le

¹⁴ Corinne Mencé-Caster, *Œuvre citée*, pp. 6

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

courage. Pendant la période esclavagiste, ces éléments de mérite deviennent les traits définitoires pour l'acquisition du statut de respectabilité féminine, ce qui signifie que la possession de ces qualités permet à toute femme d'être unanimement réputée respectable aux yeux de la société toute entière. Parallèlement à cela, la catégorie de la *fanm poto mitan* s'impose comme modèle idéal de femme dans l'imaginaire collectif, mais en même temps, ce prototype acquiert aussi un profil de plus en plus figé. La figure féminine finit par être réduite à cette vision stéréotypée qui impose le respect de ces valeurs et la possession de ces conditions préalables pour être définies une femme vertueuse et respectable.

En réalité, toutes les implications qu'on vient de démêler sont étroitement liées et interdépendantes les unes aux autres, de sorte que la tentative de délinéer un schéma précis fondé sur les rapports de cause-effet résulte une opération particulièrement difficile et incertaine. L'essai de tracer avec précision une évolution séquentielle des enjeux serait un hasard, puisqu'il n'est pas possible de déterminer avec certitude l'ordre des phénomènes concernant la question féminine aux Antilles. Cependant, on peut sans aucun doute déclarer que cette-ci est la condition qui se crée progressivement aux Antilles à partir de la période coloniale, ou mieux, la condition que la période coloniale crée progressivement, étant donné que ces conjonctures ne sont que la réponse à la situation de détresse que l'impact de la colonisation entraîne dans le pays. D'ailleurs, les qualités féminines qu'on vient d'indiquer sont les valeurs que l'asservissement esclavagiste et toutes ses implications imposent à la femme, au point que sa seule possibilité de survie est de se démontrer une « femme courage ».

1.5 L'abolition de l'esclavage et le Code Napoléon

Avec l'abolition de l'esclavage les conditions changent sensiblement. En 1794, pendant la Première République, la France est le premier pays au monde à approuver l'abolition de l'esclavage et de la traite des esclaves. En réalité, l'asservissement est aboli définitivement seulement avec la Révolution de 1848 ou Troisième Révolution, après que Napoléon Bonaparte l'a rétabli en 1802. Après un siècle d'esclavagisme, les ex esclaves des Antilles acquièrent finalement leur liberté et deviennent officiellement des citoyens français de plein droit. La suppression de l'esclavage comporte pour les colonies l'extension du Code Napoléon, le code civil et juridique qui réunit les lois relatives au droit civil français, c'est-à-dire l'ensemble des prescriptions qui définissent le statut des

personnes, des biens et des relations entre personnes privées. La population des colonies françaises se voit attribuer l'entièreté des droits dérivants de la condition de citoyen français. À partir de ce moment, ils ont accès aux droits civils et électoraux dont ils n'avaient jamais pu bénéficier auparavant à cause de leur statut servile. Jusqu'alors privés de tous les droits non seulement du citoyen, mais surtout de l'homme, ces hommes et ces femmes voient s'ouvrir devant eux la voie de la restitution des droits subjectifs et naturels que le système servile avait annulés.

Par ailleurs, cette nouvelle acquisition de la citoyenneté implique aussi la conformation aux normes civiles et morales en usage dans la République. À cette époque, la France impose à ses colonies une conception encore fortement européocentriste de la société qui voit la famille patriarcale comme la base nécessaire pour maintenir l'ordre social. À partir de la Révolution française, la famille, le travail et la propriété deviennent les fondements de la citoyenneté républicaine, et la seule institution qui permet de légaliser une famille est le mariage. Le pouvoir central prétend donc conformiser les nouveaux libres des Antilles à l'idéal bourgeois du mariage, la seule institution qui « organise la société [...] définit le statut, l'identité et les droits autant que la nationalité, la filiation et le système d'héritage »¹⁷. L'union conjugale devient un principe de légitimation sociale et juridique de la famille ainsi que de protection des fils, du moment qu'elles confirment juridiquement le lien de filiation et assurent de cette façon la reconnaissance des droits civils des fils.

Dans ces circonstances, les mœurs des Antillais commencent à représenter un problème, à cause de l'écart existant entre les traditions locales et les pratiques familiales françaises. La famille des Caraïbes est perçue comme un problème social, à cause du caractère incertain des unions, du nombre élevé d'enfants illégitimes et de la prédominance maternelle au sein du foyer domestique.

Tout d'abord, les habitudes des colonies contrastent avec les requêtes de la République française, puisque le Code civil réclame une famille construite autour de l'autorité d'un chef, reconnu dans la figure du mari qui détient le pouvoir de direction de la famille. Par contre, comme on l'a vu, les circonstances particulières des Antilles ont porté à

¹⁷ Myriam Cottias, « Un genre colonial ? Mariage et citoyenneté dans les Antilles françaises (XVII^e-XX^e siècles) », dans *Le corps, la famille et l'Etat : Hommage à André Burguière*, Presses universitaires de Rennes, 2010, pp. 155 - 171

l'insurgence de la famille matrifocale et très souvent aussi monoparentale, où la mère revêt une importance fondamentale et dans la majorité des cas se trouve seule à gérer le ménage.

Le Code civil français sollicite également que les unions familiales soient confirmées juridiquement par l'institution civile du mariage. Il résulte clair que la tradition des unions libres des Antillais n'est pas du tout conforme aux normes sociales venant de la Métropole. D'ailleurs, les pratiques relationnelles des Antillais sont un héritage direct de la période coloniale, quand les maîtres s'opposaient aux mariages entre esclaves en tant que alliances nuisibles. Toutefois, avec l'abolition de l'esclavage cette tradition des unions libres commence à être vue différemment : selon les nouveaux standards, l'absence de mariage dépouille l'homme noir de la propriété de sa femme et de ses enfants, ce qui lui empêche d'exercer son autorité sur eux. Dans le but de reconstruction de la société antillaise, le gouvernement central cherche à redéfinir le pouvoir masculin des hommes noirs à travers l'institutionnalisation du mariage, puisque l'union conjugale et la famille patriarcale où l'homme exerce son autorité sont vus comme la seule piste possible pour réorganiser une société nouvellement libre.

De surcroît, la promotion de la famille nucléaire et patriarcale fondée sur le mariage est vue comme une nécessité même en raison du nombre élevé d'enfants nés hors du mariage et d'enfants adultérins non reconnus. Notamment, l'application du Code Napoléon ne reconnaît aucun droit aux enfants bâtards et donc illégitimes. Par conséquent, l'institutionnalisation du mariage devient une forme de protection aussi pour les nouveaux nés, afin d'assurer la reconnaissance de leurs droits civils.

En ce qui concerne plus spécifiquement la question féminine, il faut convenir que les nouvelles conquêtes sociales des ex esclaves ne se révèlent pas particulièrement avantageuses pour les femmes noires. En effet, l'émancipation ne fait que consolider les oppositions au sein de la société, bien qu'en réalité les forces impliquées changent. Dans la société post-esclavagiste, l'antagonisme ne repose plus sur la différence juridique et raciale entre esclaves et libres, mais plutôt sur des différences de classe et de genre, entre hommes et femmes noirs maintenant libres. En définitive, la nouvelle législation civile reconfigure simplement une opposition déjà existante, comme l'experte Myriam Cottias

a reconnu : le « système politique fondée sur l'égalité a créé et recréé des antagonismes sociaux »¹⁸.

Même après la suppression de l'esclavage, en réalité, la condition des femmes ne change que faiblement. En dépit des modifications sociales de 1794, les femmes n'acquièrent pas leur réelle liberté contrairement aux hommes : à cause de l'extension du Code Napoléon, elles perdurent inexorablement dans un état minoritaire et de soumission à une force supérieure. Les femmes paraissent destinées à demeurer éternellement soumises à l'autorité masculine, celle du maître avant, puis celle de leur mari dans le nouveau contexte post-abolitionniste. Pour les femmes il s'agit seulement d'un passage de domination, qui maintenant est devenue maritale. Comme la sociologue Françoise Guillemaut a justement mis en évidence : « Les européens ont contrôlé la sexualité des esclaves dans la société de plantation puis celle des citoyens par l'imposition du code Napoléon qui a fait passer les hommes du statut de géniteur sans droit à celui de chef de famille »¹⁹. Quant aux femmes, elles ont été « symboliquement reléguées à une place d'épouses dépendantes de leurs maris »²⁰. L'identité des femmes est en quelque sorte enracinée dans le passé esclavagiste, qui ne semble concéder aucune possibilité de changer leur statut de dominées.

Cependant, si pour la plupart des femmes noires des classes pauvres l'application du Code civil sur les colonies se réduit en un passage du statut d'esclave à celui d'épouse dépendante de son mari, d'autre part, pour les femmes de l'élite de couleur, la situation est différente. L'abolition de l'esclavage offre à ces femmes la possibilité de racheter leur honneur au moyen de l'adhésion aux nouvelles normes sociales et morales venant de la Métropole. Dans la pratique, les femmes de l'élite en particulier, mais pas exclusivement, commencent à se conformer au modèle bourgeois du mariage européen, dans le but de répondre aux critères républicains de « bonne citoyenneté », qui, comme on l'a vu, ne coïncident pas avec la tradition des unions libres des Antilles. Selon cette nouvelle idéologie bourgeoise se marier signifie adhérer au modèle de citoyenneté républicaine et donc au modèle de femme respectable.

Avec l'introduction de nouveaux critères civils dictés par la République française, les conditions qui permettent de définir la respectabilité féminine aux Antilles changent.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Françoise Guillemaut, « Genre et post-colonialisme en Guadeloupe », pp. 19

²⁰ *Ibid.*

L'élite féminine noire développe une nouvelle idéologie de la « respectabilité » qui se fonde sur le mariage et la fidélité en conformité aux nouvelles mœurs métropolitaines. L'augmentation des mariages aux lendemains de l'abolition de l'esclavage montre le désir des « nouvelles citoyennes » de se conformer aux préceptes de la respectabilité sociale issues de la Métropole française. Le mariage devient un outil d'assimilation sociale et culturelle aux élites bourgeoises blanches, mais aussi un vecteur de division sociale qui répond aux aspirations d'une partie de la population.

Toutefois, quoique ce phénomène puisse représenter un des effets positifs de l'émancipation des Antilles françaises au profit de certaines femmes, en réalité, il contribue à la stigmatisation des femmes qui n'acceptent pas les nouvelles valeurs et privilégient les traditions culturelles antillaises. Comme on peut le remarquer, donc, l'attitude envers le mariage n'est pas univoque, dans la mesure où une grande partie des femmes préfère rester fidèle à la condition de célibat.

Les femmes et surtout les mères non mariées commencent à être regardées avec une double attitude, d'attraction et de répulsion à la fois. Alors que, précédemment, la stigmatisation de « mère courage » possédait une connotation presque exclusivement positive, puisqu'elle indiquait la capacité des femmes qui affrontaient toutes seules leur vie de mère et géraient les questions domestiques et économiques elles-mêmes, maintenant, avec l'imposition du mariage, ces mères solitaires sont regardées différemment. Evidemment, l'exemplaire de la *fanm poto mitan* reste une catégorie encore fortement enracinée dans la mentalité commune, en vertu du poids constitué par le passé non effaçable de l'esclavage antillais. Toutefois, avec l'introduction des nouvelles valeurs sociales provenant de la Métropole, ce prototype acquiert une connotation inédite, non plus exclusivement positive. En raison du contexte différent par rapport à l'époque du colonialisme, maintenant, elle ne représente plus le modèle idéal féminin selon l'unanimité de la communauté noire.

En définitive, l'époque post-esclavagiste est traversée par deux tendances paradoxales. D'un côté, on demande à la femme de rester la détentrice des valeurs du passé et de reproduire les rapports sociaux de genre selon un modèle hérité de la période coloniale, c'est-à-dire construits sur la matrifocalité et sur les valeurs de la respectabilité pour les femmes. De l'autre côté, on lui demande également une adéquation aux nouvelles normes et donc de promouvoir la valorisation de la famille nucléaire propre de la Métropole.

Tout cela demeure inchangé jusqu'au siècle successif et donc même après la fin du colonialisme. De toute façon, comme on l'a dit, bien que les femmes qui adhèrent aux nouveaux préceptes ne sont qu'une partie de la société, les nouvelles normes sociales et morales républicaines s'imposent à côté des traditionnelles. Notamment, le double mouvement à l'œuvre n'implique pas un effacement total du prototype féminin de *poto mitan*, qui fait désormais partie des traditions culturelles des Antilles. Par contre, le nouveau désir de conformisme s'ajoute aux habitudes du passé. Maintenant, les principes qui orientent le comportement féminin sont deux. La respectabilité se base sur le statut de bonne mère ainsi que sur la fidélité et le mariage, en conformité soit au modèle de la *fanm poto mitan* soit au modèle républicain.

1.6 Le post-colonialisme et les mouvements culturels

Les stratégies d'intervention de la République française en relation à la famille antillaise ne sont pas très différentes même après la départementalisation. En 1946 les vieilles colonies de Martinique, Guadeloupe, Guyane et La Réunion deviennent des nouveaux départements français d'outre-mer (DOM), auxquels la loi d'assimilation garantit l'égalité juridique et politique. Pour ce qui est de la famille, les fonctionnaires chargés de l'élaboration d'une politique familiale aux Antilles contestent encore une fois une carence de la famille nucléaire « typique ». Notamment, la Conférence sur les problèmes de la famille aux Antilles en 1963 met en évidence que le mariage est le « sacrement le moins pratiqué »²¹, souvent encore perçu comme une institution bourgeoise et coloniale. Face à cette « crise familiale » et aux nombre encore élevé d'enfants illégitimes (environ 60-80% de toutes les naissances selon de Rapport sur l'économie ménagère de 1951)²² les experts du Commissariat au Plan poursuivent la promotion du mariage et une conception normative de la famille.

De plus, les membres de la conférence portent à la lumière une différence entre les deux sexes. Alors que les femmes ont développé un désir de partager une vie conjugale commune, les hommes restent physiquement ou spirituellement absents de la famille, et

²¹ Secrétariat social de la Martinique, *À la découverte de la famille*, Session de formation sur la famille, Librairie Relouzart, avenue Jean-Jaurès, Archives départementales de la Martinique (ADM), 1963, pp. 2, 4° H 10116, cité par Kristen Stromberg Childers, « Politique familiale aux Antilles en 1946 », *Études démographiques et stéréotypes raciaux*, Mondes 2013|2, n.4, pp. 145 - 158

²² Rapport sur l'économie ménagère, 1951, Centre des archives contemporaines (CAC), Fontainebleau, 940180 18, cité par Stromberg Childers Kristen, *Œ. Cit.*

continuent à considérer les femmes comme des domestiques. Cette attitude inédite de la part des femmes est probablement le résultat du développement et de l'enracinement de nouveaux principes comportementaux.

Tout cela démontre l'état minoritaire dans lequel la femme demeure inexorablement ancrée. Par ailleurs, la présence marginale ou nulle des femmes dans les mouvements nationalistes post-coloniaux semble à son tour confirmer cette constatation négative. Plusieurs experts ont mis en évidence que la participation des femmes est faible ou totalement absente dans les trois initiatives idéologiques antillaises majeures qui se développent au cours du XX siècle : les représentants de la Négritude, de l'Antillanité et de la Créolité ne prennent pas en considération les femmes, qui restent ainsi dans l'ombre. À cause de cela, les initiatives de la période post-coloniale ont été définies comme des mouvements « androcentrés »²³ qui laissent peu de place à la femme, surtout à cause de sa totale absence dans la partie directive.

Le premier mouvement qui se développe dans les colonies francophones à partir de l'année 1935 est la Négritude. Il s'agit d'un courant littéraire et politique qui ressemble plusieurs écrivains noirs francophones engagés dans la réhabilitation de la race noire et luttant contre l'oppression raciale. Son principale porte-parole, Aimé Césaire vise à restaurer l'origine africaine dans la conscience des Antillais. Ce rassemblement d'écrivains se compose par des groupes de caractère presque entièrement masculin, qui s'occupent de l'homme noir en général, sans toutefois étendre leur regard à la condition de la femme.

Le deuxième grand mouvement qui prend pied aux Antilles est l'Antillanité. Édouard Glissant crée ce concept pour montrer la spécificité de ces îles, qui réside dans la rencontre des différences. Il insiste particulièrement sur l'importance de tenir compte de la diversité des origines, des langues et des histoires et vise à restituer une image plus complexe des Antilles. Toutefois, même dans ce cas, comme Teri Hernandez a justement mis en évidence, « Il faut dire aussi que cette nouvelle étape dans la recherche d'une identité propre aux Antilles excluait encore la femme »²⁴.

Le mouvement de la Créolité correspond à la dernière étape de la quête de l'authenticité antillaise. Dans leur *Éloge de la créolité* (1989), les trois inventeurs du

²³ Françoise Guillemaut, *Œ. Cit.*, pp. 16

²⁴ Teri Hernandez, « La femme dans la littérature antillaise : auteur, personnage, critique », *Suzanne Dracius | Site officiel de l'écrivain*, 2003, pp. 2

terme, Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, ouvrent leur regard à un discours plus général, portant sur tous les individus sans distinction. Ainsi, ils portent à la lumière la fusion d'éléments différents qui composent l'identité culturelle créole, dont l'essence réside dans la diversité et la complexité. Au sein de leur manifeste, les défenseurs exaltent la « diversalité », c'est-à-dire l'« harmonisation consciente des diversités préservées »²⁵. Ils ne limitent pas spécifiquement leur discours au contexte des Antilles, ce qui n'empêche pas qu'ils chantent le réel antillais, sa mosaïque et son mélange. Pour ce qui concerne la présence des femmes à l'intérieur du groupe, le critique James Arnold a porté à la lumière la marginalité féminine même dans ce dernier projet : « The créolité movement has inherited from its antecedents, antillanité and négritude, a sharply gendered identity. Like them it permits only male talents to emerge within the movement [...]. In a word, créolité is the latest avatar of the masculinist culture of the French West Indies »²⁶. D'après Arnold, encore une fois les femmes n'ont pas la possibilité de faire entendre leur voix personnelle, et encore moins elles ne trouvent pas de place à la tête du mouvement.

Quoiqu'il en soit, il faut tout de même avouer que, les trois écrivains de l'*Éloge* sont les seuls à faire apparaître la femme dans leur exposé. Notamment, ils font allusion aux femmes-mères dans la section de leur manifeste consacrée à la langue créole. Toutefois, ils le font à partir d'une perspective négative : « Chaque fois qu'une mère, croyant favoriser l'acquisition de la langue française, a refoulé le créole dans la gorge d'un enfant, cela n'a été en fait qu'un coup porté à l'imagination de ce dernier, qu'un envoi en déportation de sa créativité »²⁷. Comme on peut le remarquer, ils prennent les défenses de la langue créole et accusent les mères qui ont forcé l'effacement des traditions linguistiques et culturelles créoles afin de prévenir la discrimination et l'isolement. Néanmoins, ils reconnaissent aussi la présence d'autres femmes qui ont été des véritables agents de perpétuation des traditions culturelles et linguistiques, à travers comptines, proverbes et légendes.

Les auteurs de l'*Éloge* transmettent une fois de plus une vision assez limitée et partielle du rôle des femmes, qu'ils prennent en considération uniquement dans leur tâche de

²⁵ Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Eloge de la créolité*, Paris, Editions Gallimard, 1989

²⁶ Arnold, A. James. *The Gendering of Créolité. Condé and Cottenet-Hage*, pp. 21 – 40, cité par Teri Hernandez, *Œuvre citée*, pp. 3

²⁷ Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Œuvre citée*

passeuses. Cependant, les créolistes sont les seuls à montrer cette conscience de la responsabilité féminine dans le passage de la mémoire. En effet, le groupe de Bernabé, Chamoiseau et Confiant est le seul à rendre hommage à la fonction féminine, bien que tous les trois mouvements post-coloniaux partagent une tentative semblable de faire mûrir dans le peuple des Antilles une conscience de son passé et soulignent l'importance de la récupération et de la conservation de la mémoire. En d'autres termes, la Négritude et l'Antillanité passent sous silence le rôle pourtant incontournable de la femme, raison pour laquelle, il paraît que ces deux mouvements sont inconscients de leur dette envers la figure de la femme en tant que vecteur de transmission culturelle.

Tout bien considéré, dans l'aperçu historique qu'on a cherché à tracer, on a toujours rencontré la femme en qualité d'objet du discours, mais jamais de sujet actif. En effet, on a vu qu'elle revêt un rôle important dans la société des Antilles, mais dans les limites du contexte privé : la femme semble être restée constamment dans l'ombre dans le contexte public, sans jamais trouver la façon d'émerger.

1.7 Le cas de *l'Echo de Pointe-à-Pitre*

Toutefois, pour conclure ce panorama portant sur l'évolution de l'image et de la position de la femme dans le contexte des Antilles, on ne peut pas négliger une autre étape fondamentale qui la voit comme partie active et non plus passive. Au début du XX^e siècle, un petit groupe de femmes de la Guadeloupe semble finalement sortir de l'ombre et briser le silence dans lequel le genre féminin est resté trop longtemps. Leur combat n'a rien à voir avec les luttes de race et de classe qui occupent la scène politique de cette période, elles sont déterminées à faire sortir à la lumière la vraie condition de la femme des colonies françaises et militent pour le suffrage féminin.

Ce groupe limité de femmes sensibles aux idées féministes décide d'adopter le moyen de la presse comme « arme de libération » et comme outil d'information, et fonde ainsi *Pointe-à-Pitre* (1911-1912), le premier journal féministe des colonies françaises d'Amérique, suivi par *l'Echo de Pointe-à-Pitre* (1918-1921) quelques années plus tard. Ces féministes accusent l'état de servage dans lequel la femme guadeloupéenne se trouve encore malgré l'abolition de l'esclavage : « Cette feuille a été créée pour crier contre les abus et les iniquités dont nous femmes sommes sans cesse la victime dans notre société

coloniale »²⁸. La singularité de leur lutte réside dans l'utilisation de la mémoire de l'esclavage pour leurs revendications de genre. Elles créent une analogie entre la condition de l'esclave colonial et celle de la femme contemporaine, représentée comme une sorte d'esclave moderne. Dans ces termes, elles dénoncent la domination que les hommes leur imposent, bien qu'ils aient été un temps esclaves eux-mêmes. Comme on l'a vu, cette situation est due au caractère paradoxal de la société des Antilles, dont la nature matrifocale n'empêche pas aux hommes d'imposer leur domination et de traiter les femmes comme des esclaves desquelles ils s'attendent dévouement et fidélité.

La démarche que les féministes de *l'Echo* suivent est tout à fait particulière, étant donné qu'elles rejettent le type d'émancipation obtenue par les hommes à travers la terreur, l'intimidation et la violence. Par contre, elles souhaitent obtenir leur émancipation sans révolutions sanguinaires, en revendiquant la raison comme leur unique arme de combat.

Malheureusement, le combat de *l'Echo de Pointe-à-Pitre* a peu de résonance et reste circonscrit dans le seul territoire de la Guadeloupe. Il faut dire que ceci n'est pas la seule tentative de proteste qui se développe aux Antilles, mais il est évident que le territoire des colonies françaises ne vante pas les mêmes grands mouvements féministes qui occupent la scène politique des États-Unis et de l'Europe. D'un côté, la diversité culturelle, linguistique et à l'isolement des îles françaises empêche aux idéologies du Black feminism américain de trouver une résonance. De l'autre côté, les mouvements féministes européens ne s'intéressent pas aux femmes non européennes. Néanmoins, on peut certainement apprécier le fait que ces deux journaux témoignent d'une première tentative de la femme à acquérir visibilité même dans la sphère publique. Bien qu'elle soit brève, cette expérience éditoriale offre la preuve que certaines femmes des Antilles commencent enfin à prendre conscience de leur réelle situation et cherchent à ouvrir les yeux aux leurs compatriotes de genre féminin.

Dans le but de tracer un cadre clair, quoique seulement récapitulatif de l'évolution de la situation des femmes aux Antilles, il a fallu remonter dans le temps jusqu'à la période coloniale pour arriver enfin à une époque plus récente. À l'issue de cet aperçu, il est

²⁸ *Pointe-à-Pitre*, n. 8, 30 janvier 1912, dans Clara Palmiste, « L'utilisation de la mémoire de l'esclavage dans les revendications des féministes guadeloupéennes (1918-1921) », *Revue du Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les femmes*, Editions de l'Université Libre de Bruxelles, 2008, pp. 43 - 54

certainement possible de tirer des conclusions quant à la question féminine. Notamment, on peut bien reconnaître que la figure de la femme a été mise progressivement dans l'ombre, bien que la société des Antilles soit fondamentalement matrifocale et particulièrement débitrice au rôle fondamental joué par la femme dans le développement du pays, de la culture et de la société. En définitive, la nature matrifocale de la société semble motivée uniquement par un effort de résistance à la colonisation, mais la mentalité profonde surtout des individus mâles priorise l'autorité masculine. Toutefois, dans le prochain chapitre on va voir comment la situation féminine semble trouver une façon d'émerger à travers l'instrument littéraire, grâce à la contribution de certaines écrivaines et en particulier de Maryse Condé, dont on va analyser spécifiquement la position à cet égard.

Chapitre 2

Maryse Condé : entre « témoignage social » et dépassement des clichés

La civilisation antillaise est caractérisée par une culture orale, qui est le résultat du métissage culturel remontant à l'époque coloniale. La rencontre du patrimoine folklorique de peuples de différentes origines, tels que amérindiens, africains, indiens et des européens a donné lieu à une mosaïque unique au monde, à partir de laquelle la culture des Antilles s'est développée. Evidemment, au temps de l'esclavage, la seule possibilité de propagation de cet héritage ethnique était la transmission orale, raison pour laquelle la culture antillaise n'a connu la littérature écrite que très tard, seulement après l'abolition de l'esclavage (1848), quand des écrivains se sont engagés à mettre par écrit le riche patrimoine folklorique oral.

Avec le passage à l'écriture, les premiers écrivains antillais ont trouvé dans le papier un moyen de divulgation à grande échelle, qui leur a permis de montrer la vraie réalité du peuple insulaire, tant du milieu rural que du milieu urbain. Ainsi, dès le début, les premiers romanciers antillais se sont engagés à faire connaître aux lecteurs européens, ou étrangers en général, la vraie essence de la société antillaise. Les écrivains se sont montrés sensibles aux faits sociaux et politiques, et se sont inspirés du quotidien de la société de l'époque, comme par exemple l'esclavage, le travail dans les plantations, le racisme et la couleur de la peau, qui était utilisée pour justifier les rapports inégaux et comme prétexte pour les classements, les discriminations et les assujettissements. Tels sont les enjeux abordés par les romans *Questions de couleur : Blanches et Noirs* de Oruno Lara (1923) et *Sous l'Esclavage* de Sully Lara (1935), entre autres. Le caractère engagé des premières productions écrites antillaises se voit dans le désir de restituer de façon fidèle la réalité des Antilles, dans le but de dépasser la fausse image folklorisée et nostalgique façonnée depuis la métropole.

Par ailleurs, il faut préciser qu'un autre phénomène singulier a caractérisé le passage de la littérature orale à celle écrite. Les romans commencent à reproduire l'imaginaire typique et plusieurs des éléments distinctifs de la société antillaise, comme la matrifocalité, puisque le dessein de restitution d'un portrait complet et authentique de la culture de ces lieux implique nécessairement la structuration de la société aussi. Concrètement, cela signifie que dans les romans émergent des modes de représentation des identités féminines appartenant au modèle matrifocal, qui avaient toujours été les

sujets privilégiés de contes, légendes et proverbes oraux. Les romans se peuplent des mêmes caractères qu'on retrouvait d'habitude dans les histoires orales de provenance coloniale, comme l'idéal féminin traditionnel de la *fanm poto mitan*, qui finit par être pareillement magnifié et idéalisé dans les livres.

Ceci est le contexte littéraire dans lequel s'insère et se trouve à opérer l'écrivaine de provenance guadeloupéenne, Maryse Condé. Créatrice d'une vaste production littéraire, elle est devenue une des grandes figures de la littérature contemporaine des Antilles françaises, qu'elle a cherché à valoriser à travers ses ouvrages. En effet, le grand éventail de thèmes qu'elle traite est toujours lié à son pays d'origine, et il inclut, entre autres, l'esclavage, l'ascension sociale, la recherche des racines culturelles, la quête identitaire et l'amour. Par ailleurs, l'importance de cette autrice est due surtout au fait qu'elle s'occupe largement de la question féminine, notamment, un des enjeux majeurs au sein de la société antillaise. Elle donne à lire l'expérience des femmes noires d'une façon toute personnelle, raison pour laquelle, la solution qu'elle élabore va être approfondie de manière exhaustive dans ce chapitre, où on va explorer sa démarche.

Grâce à la quantité et à la qualité de ses écrits, Maryse Condé est devenue une des écrivaines parmi les plus connues et les plus significatives de la Caraïbe de langue française. Beaucoup de ses romans ont eu une renommée mondiale. Cependant, la profession d'écrivain n'est qu'une des nombreuses facettes d'une femme savante et lettrée au caractère indiscutablement polyédrique.

Elle est née en 1937, à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, dans une famille noire petite-bourgeoise. Les conditions aisées de sa famille lui ont permis de se déplacer à Paris pour accomplir ses études et fréquenter Lettres modernes à la Sorbonne.

Née de parents de peu noire, mais élevée à la française, la jeune Maryse sent bientôt se manifester en elle-même une profonde ambiguïté relative à ses racines. Bien qu'elle entende ses parents lui répéter tout le temps « Il faut être fiers d'être des Nègres »²⁹, elle ne reconnaît « rien dans [leur] vie quotidienne qui soit de nature à valoriser ce fait d'être des Nègres »³⁰. Elle ne voit chez ses parents « qu'une imitation absolue du mode de vie de l'Occident »³¹. Pour cette raison, souhaitant résoudre cette ambiguïté qu'elle a vécu pendant le période de sa jeunesse, elle décide de se rapprocher à l'Afrique, « allant

²⁹ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 125

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

chercher des gens qui soient vraiment des Nègres »³², c'est-à-dire cohérents dans leur mode de vie, leur culture et leur discours. En satisfaisant ainsi son besoin identitaire de chercher ses origines dans la terre de ses ancêtres, elle part enseigner d'abord en Côte d'Ivoire, puis en Guinée, au Ghana et au Sénégal pendant une dizaine d'années, entre 1959 et 1969.

Après ces expériences africaines, elle s'envole pour Londres, où elle travaille comme journaliste culturelle pour la BBC. Au début des années '70, elle revient en France, où elle commence à travailler pour la revue *Présence africaine* et, en même temps, reprend également ses études universitaires. Le doctorat qu'elle obtient en Littérature comparée lui permet enfin d'amorcer sa carrière universitaire aux Etats-Unis, où elle séjourne des années '70 à 2005. Aux USA elle se partage entre les Universités de Berkeley en Californie, de Virginie, de Maryland et de Harvard comme professeure de littératures francophones. Après ce long pèlerinage, Condé est enfin nommée à l'Université de Columbia à New York, au sein de laquelle elle fonde le Département d'Etudes Françaises et Francophones. Elle a contribué, de cette façon, à faire connaître la littérature francophone aux Etats-Unis, en invitant de nombreux auteurs antillais et africains. Elle quitte définitivement les Etats-Unis en 2013, pour faire enfin retour à Paris.

Particulièrement sensible au passé esclavagiste africain et de son pays d'origine, en 2004 elle est entretemps devenue la première Présidente du Comité pour la Mémoire de l'Esclavage.

D'abord professeure et journaliste, Maryse Condé amorce sa carrière d'écrivaine en 1972 avec une pièce de théâtre. Son premier succès littéraire arrive en 1976 avec le roman *Heremakhonon*, mais l'œuvre qui lui permet d'atteindre une renommée mondiale est *Ségou*, un roman historique en deux tomes parus en 1984 et 1985. L'auteure est également connue pour *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* (1986), grâce auquel en 1987 elle a reçu le *Grand prix littéraire de la Femme : Prix Alain-Boucheiron*. D'autres œuvres littéraires célèbres sont *La Belle Créole* (2001), *Histoire de la femme cannibale* (2003) et l'ouvrage autobiographique *La Vie sans fards* (2012).

Auteure polyédrique, Maryse Condé a aussi écrit de la littérature pour la jeunesse, des œuvres pour le théâtre, travaillant en tant que dramaturge, et elle a publié plusieurs essais,

³² *Ivi*, pp. 126

parmi lesquels il faut nommer *La parole des femmes : Essais sur les romancières des Antilles de langue française* (1979). Il sera particulièrement important pour notre analyse.

Enfin, sa longue carrière littéraire a été couronnée par de nombreuses distinctions et récompenses, qui ont primé la qualité de sa production. Parmi les attributions les plus importantes, l'écrivaine se voit conférer le *Prix de l'Académie Française* en 1988 pour *La vie scélérate*, le *Prix spécial de la Francophonie* en 2013 pour sa contribution à la diffusion de la Francophonie à travers l'ensemble de ses œuvres. Puis en 2018 elle reçoit le *Nobel alternatif, The New Academy Prize in Literature (Nouveau prix académique en littérature)*, institué par la *Nouvelle académie*.

Après cette brève présentation de l'auteure qu'on va analyser, on va se pencher sur la motivation pour laquelle on a choisi spécifiquement cette écrivaine : au moyen de sa vaste production littéraire, Maryse Condé a contribué à faire avancer un nouveau concept de la littérature antillaise pour ce qui concerne la représentation féminine. À côté de Simone Schwarz-Bart et de Gisèle Pineau, elle est considérée l'une des pionnières de l'écriture féminine postcoloniale, qui a tenté de révolutionner un panorama littéraire dominé par des écrivains presque exclusivement mâles. Dans les faits, elle n'est pas la seule écrivaine au sein du contexte caribéen qui fait des femmes les protagonistes de son discours. Cependant, l'apport de Condé se révèle différent par rapports aux contributions des autres deux écrivaines guadeloupéennes. En effet, l'engagement de Simone Schwarz-Bart montre un caractère particulièrement militant, vu qu'elle se rapproche au mouvement américain du Black Feminism, où les femmes noires luttent afin de rétablir les figures féminines, assujetties et privées de droits à cause de leur statut de femme et de leur couleur. Comme les activistes noires, la romancière se bat pour affaiblir la domination masculine et repositionner la femme dans les rapports sociaux et de pouvoir. Par contre, au cours de sa vie, Gisèle Pineau utilise l'écriture comme une consolation, qui lui permet de s'évader et de retrouver son bonheur, exorcisant les expériences personnelles de racisme qu'elle a vécues en tant qu'enfant noire en France. En se nourrissant de thèmes tels que le racisme, l'intolérance et les préjugés, ses romans féminins se proposent comme un témoignage, au caractère atemporel et universel. Cependant, malgré l'omniprésence des femmes dans son discours, elle ne se considère « pas un auteur féministe qui défend

uniquement des femmes », au contraire elle se proclame intéressée « à toutes les injustices »³³.

Pour sa part, Maryse Condé s'avère une intellectuelle à la pensée totalement indépendante, bien que non exempte de tensions et de contrastes. Comme pour tout écrivain, sa littérature peut être acquise comme un espace privilégié où il est possible de comprendre son idéologie. Conjuguer ce qu'un auteur imprime dans la page de ses livres et ce qu'il proclame pendant ses discours et ses interventions permet de se rapprocher à sa pensée et d'accomplir une tentative de compréhension plus complète. Tout d'abord, plusieurs critiques littéraires conviennent que les idées qu'on peut extrapoler de ses œuvres et des interviews ne se réduisent à aucune école. De la même manière que Gisèle Pineau, elle contredit ceux qui la déclarent une féministe, et pire encore une féministe engagée, en s'opposant ainsi au caractère ouvertement militant du féminisme Schwartz-Bartien.

L'écrivain ne peut rien. Je crois que la littérature n'est pas le lieu privilégié de l'engagement. On peut écrire pour témoigner, pour se libérer d'une angoisse que l'on a portée et montrer que l'on est arrivé à la dominer, mais la littérature n'est pas un médium de combat.³⁴

Comme on vient de le lire, l'écrivaine ne fait pas de son écriture un instrument de lutte, ou un outil d'action dans l'illusion de pouvoir apporter un changement au monde. Elle est consciente que la littérature n'est pas un espace spécifiquement destiné à l'engagement, ce qui n'empêche pas, toutefois, qu'un écrivain soit plongé dans son présent et conscient des problématiques qui l'entourent. Maryse Condé conçoit plutôt « l'acte d'écrire » comme une « aventure personnelle », mais en même temps « un témoignage social »³⁵ aussi. En suivant l'exemple du grand ancêtre fondateur de la Négritude, elle comprend la complexité de la tâche de l'écrivain antillais ou africain. Césarienne telle qu'elle se déclare, Condé rappelle l'injonction d'Aimé Césaire : « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont pas de voix »³⁶. En vertu de cela, d'une façon similaire aux deux autres romancières guadeloupéennes, elle aussi fait de la femme et de sa condition au sein du contexte caribéen le sujet central de ses œuvres, dans le but de montrer l'état féminin actuel aux Antilles. Les femmes acquièrent ainsi un espace propre dans les œuvres de

³³ Gisèle Pineau, « 5 Questions pour île en île », entretien avec Thomas C. Spear, Paris, 2009

³⁴ Maryse Condé citée par Marie Poinot et Nicolas Treiber, « Entretien avec Maryse Condé - À l'occasion de la parution de son dernier roman *La Vie sans fards* », *Hommes & migrations*, 2013, pp. 182 - 188

³⁵ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp.113

³⁶ Aimé Césaire dans Ali-Benali, Zineb et Françoise Simasotchi-Bronès, « Le rire créole : entretien avec Maryse Condé », *Littérature*, vol. 154, no. 2, 2009, pp. 13 - 23

Condé, où elles occupent une position centrale. Dans les faits, la plupart des romans condéens ont une femme comme protagoniste, qui à sa fois fait partie d'un environnement constamment riche en personnages féminins.

En ligne avec l'enjeu Césairien, Condé donne à lire les expériences des femmes noires afin de donner voix au silence féminin, dans lequel elles ont été forcément reléguées, mais où elles se sont aussi reléguées elles-mêmes :

Le problème principal des femmes est que, trop souvent, elles n'ont pas confiance en elles. Elles pensent qu'elles sont là pour nourrir leur mari, faire l'amour avec lui, baigner les enfants, leur raconter des histoires, mais elles ne pensent pas qu'elles ont quelque chose à dire. Or il faudrait que toutes les femmes se rendent compte qu'elles ont en elles des tas d'histoires à raconter, il faut qu'elles s'y mettent un jour.³⁷

C'est grâce à son projet d'écriture sur les femmes que ces dernières peuvent finalement prendre la parole, afin de présenter leur situation. Au moyen de ce témoignage littéraire, Condé offre d'une certaine façon à ses personnages la possibilité de décrire l'environnement qui les entoure, et les rapports sociaux et relationnels qu'elles entretiennent. Poussée par un désir de créer des personnages féminins plus authentiques, Condé expose ainsi finalement la réelle condition des femmes aux Antilles, qu'elle donne à lire au sein des pages de ses romans et de ses récits. De cette manière, ce sont les protagonistes elles-mêmes qui deviennent les témoins de la situation et en vertu de cette appropriation féminine de la parole, les personnages deviennent porte-parole de la femme antillaise en général.

À ce sujet, Maryse Condé reconnaît qu'aujourd'hui, dans la majorité des pays antillais, la situation de la femme n'est pas moins difficile que dans le passé, surtout en raison de la difficulté qu'elle rencontre à s'imposer dans la société et à se débarrasser des vieilles contraintes idéologiques.

De façon contradictoire, on lui demande de rester la détentrice des valeurs traditionnelles et de représenter le rempart contre l'angoissante montée du modernisme alors que la société tout entière est engagée dans la course au progrès.³⁸

Comme on l'a observé dans le chapitre précédent, les Antilles se caractérisent par une société qui est en même temps surnoisement matrifocale mais finalement patriarcale. Cela signifie que la communauté place la mère focale au centre de la construction et de la dynamique familiale, mais, de fait, elle attribue le pouvoir réel et le contrôle à l'homme. En effet, dès l'époque de l'esclavage, la femme a été exaltée dans le domaine domestique

³⁷ Maryse Condé dans Marie Poinot et Nicolas Treiber, « Entretien avec Maryse Condé », pp. 182 - 188

³⁸ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 3 - 4

et privé, mais exclue et oubliée dans la dimension publique et politique. La vision matrifocale a porté à la valorisation de la femme en tant que mère, ange du foyer et pilier de la famille. Comme autrefois, cette même vision se reproduit également aujourd'hui, et demande à la femme des Caraïbes son adéquation.

Cette démarche s'affiche de manière particulièrement évidente dans le domaine littéraire, où la mère demeure la représentation la plus courante dans la littérature tant orale qu'écrite. À cet égard, la figure de la femme-mère sacrificielle demeure un des piliers de l'imaginaire antillais aujourd'hui encore. La femme se trouve piégée dans le dispositif matrifocal et dans l'impossibilité d'échapper à une telle vision de la féminité qui semble indissociable de la maternité. Le destin de la femme paraît lié inexorablement à son rôle de mère, qui devient ainsi le critère ultime de sa valorisation dans la société antillaise. L'inconscient collectif paraît incapable de concevoir la femme en dehors de la figure de mère, comme plusieurs proverbes créoles le démontrent :

An kay san yich sé an jadin san flè (Une maison sans enfants, c'est comme un jardin sans fleurs)

La belle et bonne femme est celle qui porte un bébé au dos (proverbe bambara)

De même, dans l'oralité antillaise on retrouve magnifiée la figure de la mère féconde, nourricière et robuste, le soutien de la famille :

Tétés pa jin tro lou pou lestonmlak (Les seins ne sont jamais trop lourds pour la poitrine)

Fanm tombé pa janmen désespéré (Femme ne se décourage jamais)

Ceux-ci ne sont que certains des nombreux proverbes appartenant à la culture créole antillaise, mais ils suffisent à offrir une confirmation incontestable du profond ancrage de cet idéal de femme dans la mentalité populaire folklorique, ainsi que de son indéniable idéalisation apparente. En ces termes, il paraît évident que l'imaginaire antillais crée une certaine identité de la femme.

À cet égard, ils sont plusieurs les sources qui ont confirmé cet état des choses. Par exemple, la spécialiste de la femme antillaise, Emeline Pierre a déclaré : « Au sein de la littérature antillaise, l'image dominante de la femme est associée à la maternité. Il faut dire que la mère constitue le socle de la famille. Toutes les responsabilités liées à l'éducation des enfants et la gestion du foyer lui incombent. En fait, elle est la pierre

angulaire de la société, et par extrapolation, de la culture antillaise »³⁹. Comme la femme de lettre guadeloupéenne semble le reconnaître, donc, la femme antillaise est reconduite avec toute facilité à l'idéal de *poto-mitan*, c'est -à-dire de mère courageuse et dévouée, qui tient sa famille sur ses épaules avec force et endurance.

Cependant, Stéphanie Mulot reconnaît que dans la figure du *poto-mitan* il y a à la fois du mythe et de la réalité. Si on observe les familles antillaises, surtout celles des milieux défavorisés, il est vrai qu'une portion importante d'entre elles est gérée uniquement par les figures féminines, comme mères et grand-mères. Dans un entretien donné à l'occasion de la journée internationale des droits des femmes, l'anthropologue a évoqué la situation des femmes aux Antilles en précisant : « Les mères se retrouvent donc à assumer seules l'éducation des enfants et à faire face aux difficultés sociales et économiques liées à cette situation »⁴⁰. D'ailleurs, du côté du mythe, le *poto-mitan* correspond à l'image de la mère glorieuse et combative, et il est ainsi devenu le symbole de sa résistance et de sa solidité.

De surcroît, comme beaucoup d'autres personnalités éminentes nés et actives dans le contexte caribéen, même notre auteure dans son essai *La parole des femmes* s'est exprimée sur ce sujet : « une école d'Africains n'a cessé de célébrer la place considérable qu'elle [la femme] occupait dans les sociétés traditionnelles, le statut dont elle jouissait et, faisant fi des mythes et de la littérature orale, en est arrivé à une totale idéalisation de son image et de ses fonctions »⁴¹. D'après Condé, une longue tradition de littérature orale a continué à modeler l'imaginaire collectif auquel la figure quasiment mythique de la femme-mère a été imposé. Cette idéalisation et célébration de la femme presque uniquement dans ses tâches maternelles et domestiques l'ont réduite à une caractérisation stéréotypée. La femme antillaise se voit ainsi enfermée dans une représentation réductive et limitée, qui ne correspond que partiellement à son image réelle.

Maryse Condé s'est aussi rendue compte de la tentative accomplie par ses collègues de plume à se dégager de ces profils incomplets et simplistes. Elle a porté à l'évidence cette problématique dans son essai consacré aux auteures des Antilles, dans lequel elle a dénoncé le fait que « les femmes écrivains [...] s'insurgent donc contre les images

³⁹ Emeline Pierre, *Le caractère subversif de la femme antillaise dans un contexte (post)colonial*, Paris, l'Harmattan, 2008, pp. 104

⁴⁰ Stéphanie Mulot citée par Philippe Triay, « 8 mars - Aux Antilles les femmes sont particulièrement exposées à la violence », revue *Outre-mer la 1^{ère}*, 8 mars 2018

⁴¹ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 3

véhiculées par l'oralité et qui imprègnent si puissamment toute la société »⁴². Pourtant, malgré leur effort d'affranchissement, « Les romancières restent prisonnières des images du passé »⁴³, vu qu'elles ne peuvent pas s'empêcher d'inclure aussi ces représentations féminines, devenues des symboles puissants pour leur société et culture d'appartenance.

Apparemment, ce discours pourrait paraître valide même pour notre auteure d'intérêt, vu que aussi ses romans pullulent en ces images reproductibles à l'idéal féminin de bonne mère, ou *mère poto mitan*. Sauf que, dans le cas de Maryse Condé, la présence de ces silhouettes traditionnelles au sein de ses ouvrages joue un rôle différent. La romancière se sert de son écriture afin de mettre en marche son propos de « témoignage social » et de porter à la lumière la réelle position de la mère dans la société antillaise. Pour cette raison, il n'est pas un hasard si la figure maternelle est un des caractères qui peuplent plus assidûment l'univers littéraire condien. Ainsi, Condé réalise son but de dénoncer la situation où se trouve la femme, encore liée à ces représentations traditionnelles. Elle montre comment, encore à présent, la femme vit souvent dans l'habitation à titre de domestique, cuisinière, bonne d'enfants, lingère et servante de son homme. De cette façon, Condé entreprend l'effort de dénoncer l'état de la femme dans l'univers caribéen, où elle demeure prisonnière des vieilles normes de genre qui lui sont encore imposées.

Toutefois, s'il est vrai que dans certaines de ses œuvres Condé n'échappe pas à reposer le cliché du *poto mitan*, d'autre part, il faut aussi reconnaître que celle-ci n'est pas la seule modalité de représentation de la figure féminine et maternelle qu'elle propose. De fait, bien que la mère-châtaigne abonde dans ses romans, la majorité des femmes refusent de se réfugier dans les rôles traditionnels. Au contraire, beaucoup d'entre elles renient la maternité en refusant d'avoir des enfants, d'autres nient plus spécifiquement la maternité dévouée, ou déclinent la dimension sacrificielle de leur tâche, d'autres encore rejettent leurs enfants nés hors du mariage. Par conséquent, il paraît clair qu'une grande portion de ces personnages se montre plutôt comme un exemple maternel négatif. Mais c'est précisément à l'aide de la présence de ces mères négatives que Condé cherche à sortir de la vision traditionnelle de la femme enfermée dans les rôles stéréotypés. À ce propos, en analysant la figure de la femme dans la littérature antillaise, Teri Hernandez a déclaré : « La nouvelle image de la femme lutte contre cette ancienne représentation

⁴² *Ivi*, pp. 45

⁴³ *Ibid.*

dominante, limitative et paternaliste à travers la parodie, l'ironie et l'appropriation de formes et de récits traditionnellement masculins. On assiste à une nouvelle attitude face aux rôles féminins imposés par la société, surtout face à la maternité »⁴⁴.

Cette démarche s'accomplit de façon bien visible dans les ouvrages de Condé, où elle montre comment chaque femme vit sa propre féminité à sa manière, mais surtout comment beaucoup d'elles sont très souvent conduites par leurs expériences traumatiques passées à développer une attitude contradictoire à l'égard de la maternité. Il arrive souvent que les protagonistes de Condé se trouvent à subir la question de la maternité, que ce soit la propre, ou celle qu'elles vivent de reflet en tant que filles. Comme on le verra plus tard de manière plus approfondie au moment de l'analyse de l'œuvre choisie, nombreuses ce sont les personnages qui à cause de l'abandon ou des violences vécues au sein des rapports entre homme et femme développent une approche d'opposition envers leur parentalité ou envers le fruit de leur procréation. D'autre part, il y a plusieurs filles qui vivent de manière tout aussi négative leur enfance par réflexe des antécédents néfastes de leur mère, victimes de violences ou de figures masculines. Condé montre comment cette attitude négative envers la maternité se produit plus fréquemment qu'on ne l'imagine. C'est grâce à sa fluidité discursive que la romancière réussit en quelques lignes à tracer l'histoire de ses caractères et à en donner à ses lecteurs le portrait. Ce faisant, Condé explique le contexte qui induit la femme à ce type d'attitude qui contraste nettement avec l'idéal antillais de la bonne mère.

Ces exemples de mères négatives deviennent l'outil sur lequel Condé s'appuie afin de démonter et déconstruire un mythe, comme elle-même a voulu le préciser : « je m'efforce toujours de détruire les mythes »⁴⁵. L'écriture est ainsi employée comme un moyen de libération de ces femmes qui cherchent à se défaire des vieilles impositions socio-culturelles. Par contre, les nouvelles représentations de la femme montrent l'évolution et la transformation de son image et de ses rôles canoniques. D'ailleurs, ce concept trouve confirmation même dans l'opinion de Lise Gauvin qui reconnaît que les œuvres de Condé sont « habitées par un désir de remettre en question les idéologies comme les clichés, de se situer à l'écart de tout conformisme »⁴⁶. Selon la critique québécoise, Maryse Condé

⁴⁴ Teri Hernandez, « La femme dans la littérature antillaise : auteur, personnage, critique, ». pp. 9

⁴⁵ Maryse Condé dans Ali-Benali, Zineb et Françoise Simasotchi-Bronès, « Le rire créole : entretien avec Maryse Condé », pp. 13 - 23

⁴⁶ Lise Gauvin, « Lettres francophones - Maryse Condé, la rebelle impertinente », *LeDevoir*, 2003

cherche à prendre les distances avec les modèles imposés et vise à subvertir les archétypes culturels. C'est en raison de cette démarche que Gauvin définit la romancière guadeloupéenne une « rebelle impertinente ».

Chez Condé on peut reconnaître une tentative d'émancipation à travers l'acte d'écriture, où elle réagit contre la rigidité des images et des rôles stéréotypiques qu'on retrouve dans une grande partie de la littérature. Ses romans visent à briser ces représentations traditionnelles et sont de ce fait manifestement gouvernés par un désir de réhabilitation de la figure féminine. Encore un fois, il est évident que l'issue de la vision littéraire traditionnelle antillaise se déploie pour Condé au moyen de son écriture, où elle met en marche une dynamique de rupture. En conformité avec cette stratégie condienne, Teri Hernandez a commenté :

les écrivains antillais contemporains proclament la diversité comme étant le seul synonyme de la nouvelle condition féminine. En même temps que le récit antillais s'occupe des stéréotypes féminins, les écrivains y insèrent des éléments nouveaux qui pourront aider à la transformation des attitudes au sujet de la condition féminine aux Antilles.⁴⁷

Ces récits contemporains témoignent donc de la volonté de sortir de la vision fixe et hiératique de la femme, héritée de la littérature orale, mais entrée à faire partie de la littérature écrite aussi. En raison de cela, dans la plupart des romans de Condé on ne retrouve pas des personnages féminins proprement positifs. Par contre, les caractères que l'auteure met en scène sont des personnages authentiques, aux personnalités complexes, plurielles et habituellement problématiques. « Toutes les héroïnes de mes romans par exemple s'interrogent : comment se réaliser non pas seulement en tant qu'être humain, mais en tant que femme, en dehors des passages obligés, l'amour et la maternité ? »⁴⁸, a déclaré la romancière lors d'un entretien. On s'aperçoit d'ailleurs que le point de départ reste tout de même celui de la tradition, duquel Condé cherche à prendre les distances, en élaborant des personnages différents, non conventionnels. La romancière réussit à créer des personnages à ronde-bosse, dont elle approfondit les différentes facettes. Cette opération créative se réalise de manière particulièrement satisfaisante dans les ouvrages de grande envergure, où Condé trouve toujours l'espace littéraire nécessaire pour créer des personnages complexes et pour approfondir leur exploration, mais aussi, pour les faire évoluer, et les faire parvenir à une maturation intérieure et existentielle. Sur ce point, au

⁴⁷ Ter Hernandez, *Œuvre citée*, pp. 4

⁴⁸ Maryse Condé dans Ali-Benali, Zineb et Françoise Simasotchi-Bronès, « Le rire créole : entretien avec Maryse Condé », pp. 13 - 23

cours du même entretien, Condé a fourni une illustration concrète de ce concept : « Rosélie dans *Histoire de la femme cannibale* est peintre, mais se demande si elle ne peint pas *avec* les yeux de son compagnon, Stephen. C'est seulement quand Stephen est mort qu'elle arrive à se libérer »⁴⁹. Le cas spécifique de Rosélie s'avère probablement une des démonstrations les plus pertinentes pour élucider cette idée. Elle fournit une magnifique illustration du parcours d'évolution intérieure accompli par la femme qui, après avoir vécu son entière existence à la constante recherche d'un homme, sans jamais réussir à trouver le vrai amour, parvient finalement à une solution seulement quand elle arrive à renoncer à l'amour des hommes, pour trouver, ou mieux, re-trouver son vrai amour pour la peinture.

On peut remarquer que ces nouvelles représentations de la femme visent à la dépouiller de ses rôles traditionnels, et s'efforcent, par contre, d'esquisser un nouveau portrait qui contraste avec l'idéal et l'imaginaire antillais. Les personnages féminins deviennent des sujets de déplacement ou d'errance, qui cherchent à construire leur identité de manière alternative, et ébauchent leur propre parcours qui se trace au dehors des trajectoires déjà établies.

Tout bien considéré, on peut constater que Condé se trouve partagée entre un double désir. D'un côté, elle vise à fournir un « témoignage social » qui sache rendre compte de la situation concernant la femme aux Antilles et qui porte à une prise de conscience sur cet état des choses, afin d'ouvrir les yeux du lecteur sur cette réalité. De l'autre côté, elle est poussée par un profond besoin de libérer la figure féminine des clichés et des conventions socio-culturelles, héritage du passé, et de réhabiliter son image.

Par ailleurs, cette même dynamique de rupture que Condé met en œuvre dans ses textes d'une certaine longueur on peut la déceler même dans les textes de mineur ampleur comme les récits, ou aussi dans les contes destinés à un public différent, souvent de jeunes lecteurs. Le talent créateur de l'écrivaine guadeloupéenne réussit à maîtriser sans aucune difficulté même l'espace plus court d'un conte, qui se révèle suffisant pour créer des personnages multi-facettes, mais surtout capables de s'écarter de la tradition. De plus, la décision de l'auteure de présenter des personnages problématiques et non conventionnels également dans de la littérature pour la jeunesse est fortement révélatrice de son désir de dépassement des représentations figées de la femme. À la lumière de ce choix, il paraît

⁴⁹ Maryse Condé dans Ali-Benali, Zineb et Françoise Simasotchi-Bronès, *Œuvre citée*

évident que l'écrivaine se manifeste intentionnée à agir à partir du public le plus jeune. Proposer à un public de jeunes lecteurs des protagonistes alternatives qui s'écartent du conformisme littéraire démontre la volonté de Condé de mettre en question ces figures féminines qui paraissent désormais devenues immuables et qui continuent à influencer les différentes générations.

À cet égard, on peut certainement mentionner le conte *La belle et la bête : une version guadeloupéenne* (2013). Dans sa personnelle réécriture du célèbre conte de fées, Condé approfondit nombreuses thématiques parmi lesquelles elle ne manque pas de se concentrer même sur l'univers féminin. L'auteure propose une évidente confrontation entre deux figures féminines en totale divergence. D'un côté, on peut reconnaître avec toute facilité dans le personnage de la vieille Victorine le modèle prototypique de la *mère poto mitan*, alors que, de l'autre part, on retrouve dans la protagoniste Bella l'image inverse d'une femme moderne, ambitieuse et capricieuse. À travers ces deux personnages, le contraste générationnel paraît naturellement se fondre au contraste entre modèles.

L'opposition entre les deux exemplaires féminins se développe bien visiblement le long de la narration, mais c'est précisément au moment de la conclusion de l'histoire que le vieil idéal de maternité dévouée et sacrificielle éclate définitivement, à cause du refus de maternité que Bella affiche, sans chercher nullement à cacher son chagrin, face à la découverte de sa grossesse.

En outre, la version condienne de *La belle et la bête* explore également le rapport homme-femme au sein du nouveau contexte générationnel de la Guadeloupe, en adoptant la perspective du protagoniste mâle autant que le point de vue féminin. Grâce à l'alternance de perspective, le lecteur apprend la vision que l'homme a de la femme, ainsi que la nouvelle attitude de la femme moderne envers l'homme.

Enfin, le conte guadeloupéen se montre également un récit de valeur documentaire en vertu des descriptions des scènes de vie des femmes et du quotidien antillais. Sans hésitation, Maryse Condé montre les différentes complexités qui affectent la Guadeloupe sur le côté social en général et sur le versant plus spécifiquement féminin. Le portrait social qu'elle offre témoigne de son double dessein qui vise avec la même intensité à faire connaître et valoriser son patrimoine culturel de provenance, et à instruire son lecteur sur les enjeux de son pays.

Un portrait social pareillement valide se retrouve aussi dans le recueil de nouvelles *Pays mêlé*, l'œuvre qu'on a choisi d'analyser. Dans le recueil les différents modes de représentation des identités féminines et maternelles occupent une position prépondérante. En raison du riche éventail de figures féminines que ces contes offrent dans leurs pages, le recueil peut être à plein droit adopté comme laboratoire d'observation pour mieux comprendre l'univers féminin au sein du contexte antillais. La présence significative de femmes de toute âge et provenance sociale fournit un large panorama, dans le but d'offrir au lecteur un cadre aussi complet que possible des questions et des problématiques qui peuvent affecter le côté féminin de cette réalité insulaire.

Chaque récit est indépendant des autres et se focalise sur une ou plusieurs femmes, protagonistes de l'intrigue. En fonction de son vécu personnel, la femme qui est de fois en fois au centre de la narration offre d'intéressants éléments de réflexion. Cela signifie que dans certaines des histoires on peut observer la façon dans laquelle la femme en question vit sa propre féminité et sa condition de femme. Notamment, on peut voir les fonctions qu'elle choisit ou refuse d'adopter dans sa famille ou dans le rapport avec son conjoint, comme elle réagit aux abus, aux injustices et aux abandons. Dans d'autres histoires, on peut observer les valeurs de genre qui gèrent la société et qui semblent se reposer aujourd'hui comme autrefois. De surcroît, on peut apprendre l'attitude de la femme envers l'homme et, inversement, le comportement de l'homme envers la femme, ainsi que les stéréotypes et les clichés desquels si souvent les femmes sont victimes.

Outre que fournir un portrait de la figure féminine en général, *Pays mêlé* se prête plus spécifiquement à une analyse approfondie de la figure maternelle. Selon le récit, l'image de la mère nous est présentée à travers un double angle, c'est-à-dire, parfois du point de vue de la femme qui devient mère elle-même, ou d'autres fois, du point de vue de la fille qui donne une description de sa mère, évidemment à partir de sa propre perspective. Cela signifie que, dans le premier cas, l'analyse se focalise sur le rapport mère-enfant, alors que dans le deuxième cas, la perspective est renversée et s'occupe plutôt du rapport fille-mère.

Dans le premier scénario, il est possible d'examiner comment les différentes expériences de vie influencent la réaction que chaque femme a face à la découverte de sa maternité, dont l'acceptation ou le refus dépendent de ses vicissitudes précédentes. De plus, on peut explorer l'attitude que les mères protagonistes des histoires affichent envers

leurs enfants et leurs tâches maternelles : on retrouve dans les pages les exemples maternels les plus différents, de l'idéal maternel traditionnel du *poto mitan* au modèle de la mère négative.

Par contre, dans le deuxième scénario, on peut approfondir les différents rapports filiaux, en d'autres mots, l'attitude que les filles développent envers leur propre mère et la façon dans laquelle elles répondent au mauvais ou au bon exemple maternel reçu.

Enfin, Maryse Condé accompagne ainsi son public étranger à la découverte de cette réalité autre. La stratégie narrative qu'elle utilise favorise le rapprochement du lecteur à la réalité décrite, étant donné qu'elle choisit dans la plupart des cas d'adopter un narrateur à la première personne avec focalisation interne. Cela permet à celui qui lit, même s'il n'appartient pas à cette société, de l'observer de plus près, grâce à la perspective interne, et d'entrer dans ce monde méconnu, afin d'en faciliter possiblement la compréhension.

Arrivés à ce point, on peut conclure que Maryse Condé exploite même les ouvrages les plus courts pour chercher à donner voix au silence féminin et à faire sortir la femme de la vision traditionnelle dans laquelle elle est culturellement et socialement enfermée. L'auteure, qui a choisi de faire de son écriture un moyen de « témoignage social », trouve dans les récits aussi un outil convenable pour atteindre son objectif et ne dédaigne même pas les narrations les plus brèves pour appliquer une dynamique de rupture. Notamment, la longueur limitée du récit n'empêche pas à l'auteure de présenter des personnages authentiques ou problématiques. Les portraits que Condé réussit à donner dans *Pays mêlé* restent également véridiques et ils sont principalement voués à offrir au lecteur un reflet de la condition sociale dans laquelle reverse la femme au sein de la société antillaise.

Au bout du compte, à la lumière de ce qu'on vient de constater, il paraît légitime de se demander si on peut parler de littérature engagée dans le cas de Maryse Condé, malgré son affirmation que « la littérature n'est pas le lieu privilégié de l'engagement », puisque « l'écrivain ne peut rien »⁵⁰. À cet égard, après une rencontre avec l'autrice, Axel Setzo'o est arrivé à la conclusion que « derrière le ton caustique, [Condé] perce toujours un reste de militantisme [...] parsemant ses romans de clins d'œil à ses engagements politiques »⁵¹ ; elle ne manque jamais de faire entendre son point de vue, démasquant ainsi son identité de journaliste. Toutefois, cette opinion mise à part, l'opération d'écriture

⁵⁰ Maryse Condé dans Marie Poinso et Nicolas Treiber, « Entretien avec Maryse Condé », pp. 182-188

⁵¹ Axel Setzo'o, Rencontre avec Maryse Condé : « Je dirais comme Fanon, quittons cette Europe... », Critiquepanafricaine.net, 2017

condienne paraît plutôt vouée à un autre type d'engagement, non conforme au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire, de lutte ciblée au changement. Par contre, la vocation de la romancière guadeloupéenne est plutôt celle de présenter la réalité antillaise et féminine en particulier. En effet, ce que Condé déclare à propos de ses homologues antillaises dans *La parole des femmes* est valide aussi pour elle-même :

on chercherait vainement à travers les romans des écrivaines des Antilles l'écho tapageur de revendications féministes et de la haine du mâle perçu comme dominant. Il s'agit beaucoup plus d'une dénonciation subtile de la condition des rapports homme/femme, d'une réflexion sur leurs difficultés ou leur dégradation.⁵²

En ce sens, elle ne veut pas séduire son public avec des récits exotiques. Au contraire, sa longue carrière de chroniqueuse dans le double domaine journalistique et littéraire l'a amenée à se rendre compte que « la vérité d'un écrivain doit toujours être une vérité qui fait mal un peu, qui blesse un peu, mais qui aide à aller tout au fond des choses »⁵³. Elle demeure profondément convaincue que son but de romancière n'est pas celui d'offrir des solutions, en revanche, elle se voit instigatrice et vise à inquiéter. « Répétons-le, la peinture du monde antillais qui émerge de leur lecture [des romancières antillaises] est lourde d'angoisses. On s'interroge. On éprouve un malaise. N'est-ce pas le plus beau rôle d'un écrivain : inquiéter ? »⁵⁴, a déclaré Condé toujours dans *La parole des femmes*.

Comme elle l'a expliqué très clairement à l'occasion d'une interview concédée à l'ethnologue antillaise Ina Césaire, disponible dans les annexes de l'essai qu'on vient de citer, Condé ne vise pas à offrir au lecteur des « œuvres didactiques », des « romans à thèse », des « romans-slogan ». Au contraire, elle demeure convaincue « qu'il fallait seulement présenter une réalité très complexe et laisser le lecteur choisis tout seul »⁵⁵, puisqu'elle estime que la littérature dans laquelle la réalité se trouve cataloguée préventivement « est une littérature qui méprise en fin de compte le lecteur, qui pense qu'il est incapable de se faire une idée par lui-même et d'arriver par lui-même à une conclusion »⁵⁶.

À cet égard, lors d'un autre entretien accordé à la revue *Île en île*, Condé a expliqué que dès son enfance elle a « appris à essayer de penser différemment. Le pire pour un

⁵² Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 39

⁵³ Maryse Condé dans Giscard Bouchotte, « Entretien : Maryse Condé, 5 Questions pour Île en île », Paris, *Île en île*, 2009

⁵⁴ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 77

⁵⁵ *Ivi*, pp. 127

⁵⁶ *Ibid.*

écrivain, ou pour tout être humain, c'est de penser comme tout le monde, de croire ce que tout le monde croît. Il faut se décider à refuser peu à peu ce qu'on peut considérer comme des mythes. Mon enfance m'a préparée à cette appréhension du monde qui n'est pas tel qu'on le présente, mais tel qu'il est véritablement »⁵⁷. Enfin, la conception personnelle que Condé a de la littérature est finalement claire. Sa visée ultime est d'encourager son lecteur à entraîner un regard conscient et critique sur ce qu'il lit. Elle souhaite qu'en lisant ses livres contextualisés aux Antilles son lecteur puisse aller au-delà de l'image stéréotypée d'île exotique ou de paradis terrestre qu'on possède d'habitude. Au moyen de ses écrits elle soumet au lecteur étranger un portrait plus authentique et moins superficiel d'un pays que probablement il ne connaît pas, afin que, au moins, il prenne conscience de sa réalité plus profonde.

En guise de conclusion, dans ce chapitre de présentation de l'auteur on a cherché à parcourir brièvement celles qui ne sont que les lignes générales de la pensée de notre auteure d'intérêt. Il faut sans aucun doute reconnaître qu'un auteur telle que Maryse Condé nécessite d'une exposition plus étendue et plus approfondie pour être comprise pleinement. Mais ce qu'on a essayé de faire dans ce cadre est de fournir des coordonnées limitées à notre champ d'investigation, dans le but de faciliter l'étude des créations littéraires dans le prochain chapitre. Il s'agit maintenant de se plonger dans l'ouvrage sélectionné, dans l'intention de vérifier concrètement ce qu'on n'a vu qu'idéalement dans cette introduction. Le prochain chapitre sera entièrement consacré à l'analyse du recueil de récits *Pays mêlé*.

⁵⁷ Maryse Condé dans Giscard Bouchotte, « Entretien : Maryse Condé, 5 Questions pour Île en île », Paris, *Île en île*, 2009

Chapitre 3

Représentations féminines dans *Pays mêlé*

Après avoir parcouru l'articulée question féminine dans le contexte des Antilles et avoir présenté la pensée et la démarche littéraire de Condé, on passe maintenant au vrai propos de cette étude. Le troisième chapitre est en effet entièrement consacré à l'analyse d'une partie des *nouvelles* de *Pays mêlé* (les premières cinq sur total de dix), dans le but d'observer concrètement ce que jusqu'à présent on a affirmé de manière plus théorique. L'œuvre de Maryse Condé qu'on a choisi d'analyser est une collection de nouvelles publiée en 1997, où la présence féminine est sans aucun doute prééminente. *Pays mêlé* se propose donc comme un véritable concentré de représentations féminines, qui favorisent l'observation des inventions littéraires que l'auteure conçoit pour s'occuper des questions relatives aux femmes noires des Antilles.

Dans chaque récit, la protagoniste principale est une femme qui se trouve à faire face à une ou plusieurs difficultés au cours de sa vie. Comme on va le voir, ces femmes se trouvent souvent prisonnières des conventions traditionnelles, ou victimes de stéréotypes, ou encore, victimes d'un comportement violent masculin.

Bien que toutes soient confrontées à des enjeux, leurs situations sont très diversifiées, et les histoires des personnages résultent donc très différentes. La diversité des expériences personnelles vise à montrer comment les protagonistes vivent leur condition de femme. De cette façon, Condé triomphe dans son défi d'offrir plusieurs témoignages sociaux, afin de faire plonger son lecteur dans l'univers antillais et de lui faire prendre conscience des enjeux concernant en particulier la femme. Cette variété de situations offre évidemment de nombreuses occasions de réflexion.

Dans chaque épisode Condé accompagne son lecteur à la découverte des comportements féminins les plus différents. Elle propose beaucoup d'exemples positifs, mais il n'est pas rare de rencontrer des personnages aux conduites non conventionnelles et somme toute négatives. Au moyen de ces solutions alternatives l'auteure cherche à sortir de la vision fixe de la femme qu'on retrouve d'habitude dans l'imaginaire antillais, où la femme comme « bonne-mère » demeure encore un des piliers.

Evidemment, cela n'empêche pas que la figure maternelle soit l'un des personnages le plus recourant au sein des récits de *Pays mêlé*. Toutefois, il arrive parfois que les mères mises en scène se révèlent des exemples négatifs, qui rejettent la maternité ou refusent la

maternité dévouée, comme on le verra dans plusieurs des récits. Le recueil s'annonce donc un véritable condensé de représentations féminines en général, mais aussi plus spécifiquement de portraits de figures maternelles et de rapports filiaux. En définitive, chaque récit se profile comme un observatoire privilégié d'expériences personnelles de maternité, d'expériences infantiles et de différents rapports avec la figure maternelle.

Tous les récits sont historiquement contextualisés, dans la mesure où ils contiennent des indications temporelles et des références aux événements réels. Très souvent l'autrice emploie la voix du narrateur pour insérer des considérations sur l'époque, sur les personnages ou sur les situations qui se créent.

3.1 *Solo*

La protagoniste du premier récit est une femme (dont on ne connaît pas le nom), fruit d'une relation illégitime entre sa mère Solitude et un soupirant passager. Dès que le premier homme duquel elle avait déjà eu un enfant fait retour, après une longue période d'absence, Solitude accuse la bâtarde d'être la cause du refus de celui-ci de l'épouser, ce qu'il lui avait promis avant de partir. Malgré cela, la mère enfante d'autres fils et son attitude de condamnation envers sa fille ne change pas. Marquée par son enfance de fille mal-aimée et indésirée, la protagoniste s'éloigne de sa mère et rejoint une petite île, où elle est immédiatement acceptée par les villageois et les enfants. Là, elle rencontre Solo, le fou du village, qu'elle s'engage à guérir avec des soins affectueux. Sa fascination envers Solo accroît sensiblement au moment où elle découvre que son histoire est tout à fait similaire à la sienne. Lui aussi, il est le fils bâtard d'une liaison que sa mère Nafaya a eu avec un riche commerçant de passage. Quand le premier homme avec lequel elle s'était précédemment liée fait retour, il se sent bafoué et il l'abandonne. Solo est alors exilé à cause des superstitions populaires qui l'accusent d'avoir jeté un sort à ses frères nouveaux nés, puisqu'aucun d'entre eux survit à la naissance. D'ailleurs, le fugace bonheur entre la protagoniste et Solo se termine vite, puisque les villageois n'acceptent pas leur permanence dans le village. Après avoir été exilée encore une fois, la seule consolation qui reste à la protagoniste est l'enfant qu'elle attend de Solo, qui l'a à son tour abandonnée.

Tout d'abord, dès le premier récit du recueil il est possible d'identifier le style typique de l'autrice : sa prose fluide et discursive avance harmonieusement, mais avec la rapidité d'un fleuve en pleine. Sa narration souple et courante condense événements et

personnages qui se succèdent rapidement. L'intensité des vicissitudes et des mésaventures accumule une grande richesse de thématiques et offre ainsi des nombreux éléments de réflexion.

Dans cette première nouvelle la protagoniste coïncide avec le narrateur. Le point de vue à travers lequel le lecteur apprend l'histoire est celui d'une fille bâtarde, qui se voit forcée à faire face à une vie pleine de difficultés dès sa naissance : « Je rame à contre-courant depuis le ventre de ma mère »⁵⁸. En réalité, avant de raconter son histoire personnelle, la narratrice remonte la période précédant sa naissance et commence son récit présentant l'histoire de sa mère. Par conséquent, on apprend également les vicissitudes de la mère à travers le point de vue de sa fille. Pour cette raison, si on veut mieux analyser et comprendre l'histoire de la mère, il conviendrait de concentrer l'attention sur la mère elle-même et sur son expérience aliénante de femme désertée.

Le premier exemple maternel qu'on rencontre s'inscrit dans une dynamique de rupture de l'idéal antillais, puisqu'elle correspond à l'antithèse de la femme noire vertueuse. Après avoir donné naissance à son premier fils (le frère aîné de la protagoniste), Solitude est abandonnée par le père de l'enfant, qui part au front. Face à une promesse de mariage non maintenue, et au retour tardif de son compagnon, Solitude perd l'espoir d'année en année. Dans ces circonstances, elle cède ainsi à la cour d'un autre homme, et de cette liaison illicite naît la protagoniste. Quand le premier homme finalement réapparaît, « l'infidélité de sa promesse l'ulcéra » au point que « il refusa de l'épouser »⁵⁹.

La réaction de la femme au refus de l'homme est le rejet automatique de l'enfant qui a provoqué la désertion masculine. L'enfant est stigmatisé comme la cause de sa ruine conjugale et dévient conséquemment le symbole de la honte qui affecte la respectabilité de la femme : « je devins celle qui se tenait entre ma mère et le bonheur, ma mère et la respectabilité, ma mère et l'ascension sociale »⁶⁰.

Comme on l'a expliqué précédemment, aux Antilles la respectabilité est une valeur typiquement féminine conventionnellement imposée par la société. « Cette notion de "respectabilité" faisait non seulement du mariage la clef de voûte de la respectabilité, mais de plus un facteur de promotion sociale, fondé sur l'exclusivité sexuelle des femmes »⁶¹.

⁵⁸ Maryse Condé, *Pays mêlé : nouvelles*, Robert Laffont, 1997, pp. 5

⁵⁹ *Ivi*, pp. 6

⁶⁰ *Ibidem*

⁶¹ Corinne Mencé-Caster, « Origines de la "fanm poto-mitan". Évolution et limites », pp. 6

Comme le dit Corinne Mencé-Caster, elle se fonde sur un comportement vertueux, dont les femmes doivent donner preuve en observant chasteté et fidélité envers leur homme. Le fait que cette valeur soit mentionnée dans le récit démontre l'importance qu'elle revêt dans la société antillaise. Dans le cas de notre personnage, l'inobservation de ces valeurs paraît justifiée par une condition d'abandon de la part du fiancé, qui semble ne pas être intentionné à faire retour et qui a disparu depuis de nombreuses années.

Toutefois, ce qu'il faut observer est l'irresponsabilité que cette mère démontre envers sa nouvelle née. Elle démissionne totalement ses fonctions de bonne mère, considérant le fruit de cette relation illégitime la raison de la désertion qu'elle subit. Elle voit sa fille comme l'obstacle qui la sépare de sa réalisation. Il est donc évident que le premier exemple de mère qu'on rencontre s'écarte nettement du modèle typique antillais de la « bonne-mère », « c'est-à-dire une mère prête [...] à tout sacrifier pour ses enfants et à tenir son foyer debout, quelles que soient les tempêtes »⁶². Comme Kathleen Gyssels le reconnaît, « Sous les plumes acérées de Condé [...] la mauvaise mère est récurrente »⁶³. Même dans ce cas, en effet, la figure archétypale de la mère idéale inscrite dans l'inconscient collectif, l'icône de dévotion à la tâche maternelle est totalement déclinée.

D'ailleurs, la privation de la maternité dévouée ne s'applique pas de manière limitée au cas de la protagoniste, puisqu'après lui avoir donné naissance, sa mère Solitude continue à mettre au monde d'autres « enfants mal-aimés »⁶⁴. Ce qu'il est intéressant de remarquer est le fait que, malgré son vécu aliénant de femme dissertée, Solitude ne renie pas intégralement la maternité, au contraire, elle met au monde « tout de même une demi-douzaine de garçons »⁶⁵. Toutefois, en dépit de ses nombreuses gestations, l'impression qu'on reçoit c'est une négation de la dimension sacrificielle, en raison de laquelle l'archétype antillais de la « bonne-mère » résulte complètement annulé.

Parallèlement, si on déplace l'attention à nouveau sur la fille, on se rend compte que l'attitude négligente de sa mère est responsable de son aliénation. Son enfance marquée par une absence totale d'amour maternel amène la jeune femme à fuir du sol qui a été le théâtre de ses souffrances enfantines, dès qu'elle en a la possibilité : « Plus rien, à l'exception de mon frère aîné José, ne me rattachait à une île où elle seule avait incarné

⁶² *Ibidem*

⁶³ Kathleen Gyssels, « Le "poteau mitan", du péristyle vaudou à la famille matrifocale », *Potomitan*, 2008

⁶⁴ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 6

⁶⁵ *Ibidem*

chaleur et générosité »⁶⁶. Une fois l'âge de l'indépendance acquise, le réflexe immédiat de la protagoniste est de s'éloigner de la source même de sa détresse : « je n'eus qu'un seul désir. Mettre la plus grande distance, l'Océan le plus vaste, les terres les plus étrangères entre ma mère et moi »⁶⁷. Sa tentative de révolte à l'inaptitude maternelle détermine son caractère de personnage féminin apparemment insubordonné.

La pauvreté d'amour maternel l'a accoutumée à une vie dépourvue d'affection, et l'a également conduite au refus d'éprouver des sentiments : « L'affection dont on m'entoura, dès mon arrivée au village, me fut au fond de moi torture, car je n'y étais pas accoutumée »⁶⁸. La tendresse et la chaleur humaine qu'elle reçoit soudainement provoquent l'effet contraire, puisqu'ils ne font qu'amplifier l'aridité affective de la part de sa mère. Le contraste entre l'affection immotivée de ces inconnus et le manque d'amour maternel apparaît ainsi de manière évidente. Le trauma de la privation d'amour subi pendant son enfance la marque de manière indélébile. L'aridité sentimentale qu'elle a connue en tant que fille, à présent, lui fait d'obstacle face à chaque sentiment nouveau. La peur de subir un autre rejet la pousse à refuser tout nouveau lien affectif : « je n'avais jamais regardé d'homme de peur de me retrouver une fois de plus avec mon amour sur les bras »⁶⁹. Au moment où elle rencontre Solo, le sentiment d'amour qu'elle commence à éprouver malgré elle, devient comme un fardeau qui risque de lui provoquer une autre souffrance. Au lieu d'être une émotion agréable et une perspective positive, l'amour est perçu préalablement de manière négative comme une menace : « Toute la journée, la pensée de Solo me hanta »⁷⁰.

L'attraction que la protagoniste ressent envers Solo, le fou du village, accroît davantage quand elle découvre que son histoire est semblable à la sienne. « Le début de cette histoire ressemblait trop à la mienne pour que je ne sois pas fascinée »⁷¹. En effet, la similitude entre les histoires des deux mères et leur réaction envers leurs enfants bâtards est indéniable. Comme Solitude, Nafaya aussi réagit à l'abandon masculin provoqué par son infidélité en rejetant le nouveau-né, qu'elle « refusa d'allaiter »⁷². Même dans ce

⁶⁶ *Ibidem*

⁶⁷ *Ivi*, pp. 7

⁶⁸ *Ibidem*

⁶⁹ *Ivi*, pp. 9

⁷⁰ *Ibidem*

⁷¹ *Ivi*, pp. 11

⁷² *Ivi*, pp. 10

deuxième exemple qu'on rencontre, la femme désertée désavoue donc son statut de mère à sa fois, étant donné qu'elle se soustrait intentionnellement à la première des fonctions maternelles, l'allaitement. Par conséquent, aussi l'irresponsabilité de Nafaya est reconductible à la même dynamique de rupture de l'idéal antillais de la bonne mère, que l'autrice décide de montrer deux fois dans ce récit.

En définitive, fascinée par une enfance aride similaire à la sienne, la protagoniste se lie à cet homme, envers lequel elle développe une attitude ayant les traits du rapport maternel. En effet, dès le début, elle décide de l'accueillir chez soi et de le guérir avec « la patience et le soins »⁷³ typiques d'une mère.

Par ailleurs, sa liaison avec Solo la conduit vers une double découverte intérieure. D'un côté, elle dévoile la sensibilité qu'elle avait toujours contrastée à cause du refoulement maternel : « J'avais enfin pu dispenser les trésors de mon cœur »⁷⁴. Secrètement désireuse d'affection, elle était aussi tacitement impatiente de dispenser l'amour qu'elle avait caché en soi. De l'autre côté, avec Solo elle découvre également le plaisir du corps féminin : « Mon corps, terre fertile que personne n'avaitensemencée, s'était transformé. J'avais découvert le plaisir, [...] »⁷⁵. La femme qui pendant son enfance a subi l'affliction du refus maternel, qui a été victime d'une aliénation, finalement regagne le contrôle de son corps et de son affectivité.

Toutefois, quoique la protagoniste semble trouver sa réalisation et son assouvissement dans sa relation de couple avec Solo, l'état de bonheur rejoint n'est qu'apparent. En réalité, dès que le couple fait sa réapparition dans la société, le cauchemar de l'aliénation soufferte pendant l'enfance resurgit à nouveau. Comme ils avaient été rejetés par leurs mères, maintenant ils souffrent d'une nouvelle répulsion de la part de la société, qui les éloigne idéalement de la communauté : « Tout ce monde forma un *cercle* au *centre* duquel nous nous trouvâmes. *Isolés. Suspects. Exclus. Une fois de plus* »⁷⁶ (italiques ajoutés par mes soins). Les deux protagonistes sont « isolés » physiquement et le « cercle » que les villageois créent autour d'eux dévient le symbole de ce refoulement qui se perpétue.

En dernière analyse, il paraît que le refus maternel que le fils bâtard subit est destiné à se représenter sans cesse. La stigmatisation que tout fils né hors du mariage reçoit de sa

⁷³ *Ibidem*

⁷⁴ *Ivi*, pp. 11

⁷⁵ *Ivi*, pp. 12

⁷⁶ *Ibidem*

mère à sa naissance, le condamne à subir la même aliénation par les autres aussi. Cette condition devient ainsi permanente.

À la fin, le récit se termine reproposant une dernière fois le canevas de l'abandon masculin. Solo suit à son tour les traces de la génération précédente, en laissant sa compagne seule avec son enfant dans le ventre : « Je porte l'enfant de Solo, le fruit de nos deux exclusions un instant confondues et devenues amour »⁷⁷. La fusion de ces deux expériences négatives réussit toutefois à engendrer quelque chose de positif. Au contraire de l'exemple que la protagoniste a reçu, à présent, elle cherche à préserver son enfant du même destin d'aliénation qu'elle et son père Solo ont souffert : « Pour lui je dois garder courage. Je veux le réenraciner. [...] Mère, Terre, qui ne m'avez pas chérie, je vous forcerai à adopter cet enfant »⁷⁸. Son vécu enfantin négatif provoque dans la femme le choix d'agir de façon contraire par rapport au modèle qu'elle a vécu. La protagoniste réussit à transformer le modèle négatif dans une attitude positive envers son nouveau-né. Dans le passage de fille à mère, elle tire la leçon de son propre passé d'enfant refusée, elle se débarrasse du mauvais modèle et réussit à le transformer en nouvelle expérience maternelle positive.

En guise de conclusion, on peut certainement reconnaître que Condé montre de manière évidente son intention de proposer une image alternative de la femme dès le premier récit du recueil. Elle choisit notamment de contraster l'idéal de la bonne mère à deux reprises. Néanmoins, elle permet enfin à l'idéal de la mère forte et dévouée à sa tâche de ressurgir des cendres de la tradition antillaise, apparemment, ou mieux, momentanément annulée par *Solitude* et *Nafaya*. Le choix de Condé d'employer une protagoniste qui est en même temps le narrateur lui permet de présenter la question féminine de la perspective d'une femme appartenant au tissu social et culturel antillais. La protagoniste incarne la voie de la tradition qui condamne sa propre mère pour son mauvais comportement. C'est la narratrice autodiégétique qui atteste l'enracinement de la vision traditionaliste, en adoptant un comportement vertueux par opposition à l'inaptitude maternelle expérimentée sur sa propre peau.

⁷⁷ *Ivi*, pp. 13

⁷⁸ *Ibidem*

3.2 *Ayssée*

La deuxième nouvelle de la collection prend son titre de la protagoniste homonyme. *Ayssée* est la charmante fille de l'imam, convoitée par tous les hommes du pays, parmi lesquels il y a aussi le capitaine général des forces armées. Ce dernier est un homme beau, mais d'une beauté qui paraît « brutale »⁷⁹. Il est surtout un individu cruel qui jouit des privilèges abusifs et qui opprime les paysans. Comme tous les autres hommes, aussi celui-ci est refusé par la jeune fille. Le seul qui réussit là où tous les autres hommes ont échoué est un Noir américain arrivé de Californie. Pourtant, quelques semaines avant la date de noces entre le Noir et *Ayssée*, le fiancé s'envole et ne revient plus. La jeune fille, désespérée et enceinte, tente de se suicider. C'est à ce moment que le capitaine intervient et avec un acte de galanterie, mais non désintéressé, il la supplie de l'épouser, en promettant d'être un père pour son enfant.

Tout d'abord, cette histoire semble offrir un indéniable témoignage de la fascination que la figure féminine exerce sur les hommes. De fait, la jeune fille ne manque pas de frapper aussi le narrateur qui s'enivre de sa beauté. Dans cette histoire, racontée à la première personne, le narrateur homodiégétique joue le rôle de fonctionnaire du département de l'Agriculture, chargé d'améliorer la production céréalière du pays. En dépit de ses deux mariages, celui-ci commence à être hanté par le désir, quoiqu'il déclare ne pas être un « coureur de jupons »⁸⁰. Ce qu'il faut remarquer est que à la différence de *Solo*, dans ce nouveau récit, le narrateur est un homme. Par conséquent, le point de vue à travers lequel le lecteur voit la femme est masculin, raison pour laquelle le personnage féminin est présenté comme un objet de désir.

Face à la découverte du mariage prochain entre la jeune fille et le capitaine, le narrateur est « dévoré par la jalousie »⁸¹. Toutefois, comme par effet inverse du sentiment de haine qui commence à l'envahir, il s'attache de plus en plus à son rival en amour, jusqu'à en devenir inséparable. La « cruauté [du capitaine] envers les paysans » exerce sur lui une attraction perverse, au point que « loin de m'éloigner, me rapprochait de lui en me fascinant »⁸². En plus, le fonctionnaire de l'Agriculture se montre prêt à sacrifier « sans

⁷⁹ *Ivi*, pp. 19

⁸⁰ *Ivi*, pp. 15

⁸¹ *Ivi*, pp. 20

⁸² *Ibid.*

hésiter les intérêts d'un peuple à ceux d'une femme »⁸³ : au lieu d'aider ses agriculteurs à se défendre contre les injustes saisies des hommes du capitain, il dénonce cette « colère paysanne qui s'amassait, aidant ainsi [le chef des forces armées] à prendre des mesures punitives »⁸⁴. Sur ce point, on pourrait affirmer que le dévouement du narrateur envers Ayssée s'affiche à travers la fidélité qu'il démontre envers son époux. Il préfère trahir ses paysans, plutôt que dénoncer la cruauté du nouvel époux de son aimée.

Deuxièmement, il est intéressant de souligner qu'il s'agit d'une nouvelle centrée sur une figure féminine singulière, pour deux motivations : d'abord en vertu de sa beauté extraordinaire, ensuite grâce à sa position sociale privilégiée, en tant que fille de l'imam. Son appartenance à une classe sociale élevée l'éloigne des autres femmes venant de conditions plus humbles et modestes. D'ailleurs, on trouve confirmation de cette supposition dans l'attitude de vénération que les hommes ont envers la demoiselle, perçue comme un « joyau sublime »⁸⁵ et non comme « une vulgaire créature que l'on peut séduire avec quelques billets de banque et une pièce de percale »⁸⁶.

Néanmoins, sa position sociale prestigieuse n'empêche pas au Noir américain arrivé de Californie de lui manquer de respect en l'abandonnant à proximité de leurs noces et surtout gravide. Le canevas de l'abandon se repropose donc clairement aussi dans ce deuxième récit. Le destin impitoyable de femme abandonnée n'épargne la fille de l'imam non plus. La condition privilégiée de laquelle elle jouit ne la préserve pas du même sort honteux dont ses semblables de condition moins élevée sont souvent victimes, comme on l'a vu dans le cas de Solitude et Nafaya (*Solo*). La honte de l'abandon et de mère-seule semble rapprocher toute femme, indépendamment de son extraction sociale.

À cet égard, une autre thématique de relevance qu'on retrouve aussi dans cette histoire est le refus de la maternité après l'abandon de la part de l'homme, et la stigmatisation de l'enfant né hors du mariage comme bâtard. Dans la nouvelle on lit : « enceinte de trois mois et, fille de l'imam, [Ayssée] ne pouvait se résoudre à donner naissance à un bâtard »⁸⁷. Dans les faits, la jeune femme délaissée par son compagnon réagit à la désertion en rejetant l'enfant qu'elle porte dans son ventre, étant donné qu'elle perçoit son fils comme le symbole de la négligence masculine et la cause de sa perte de

⁸³ *Ivi*, pp. 24

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ivi*, pp. 22

⁸⁶ *Ivi*, pp. 16

⁸⁷ *Ivi*, pp. 23

respectabilité. L'absence d'un père et un fils illégitime représentent un déshonneur qui mine à sa respectabilité. Cela devient un scandale trop grand pour sa position sociale considérable et produit un effet d'avortement de son désir de maternité. Pourtant, en raison de la condition gênante où elle se trouve, il n'est pas difficile de comprendre la raison qui la pousse à accepter la proposition du capitain qui s'offre de cacher sa honte.

Enfin, vers la fin du récit on découvre que Ayssée conserve son charme féminin indépendamment du passage des années, au point que, après l'avoir revue, le narrateur perd sa tête et tombe à ses genoux en lui demandant si elle est heureuse. À cette question Ayssée répond : « Si je le suis ! [...] J'ai épousé un être fin, sensible et généreux qui ne vit que pour moi et pour nos enfants »⁸⁸.

En dernière analyse, l'épilogue peut être l'objet d'une double lecture. D'un côté, il est vrai qu'il confirme la dépendance féminine aux liens sentimentaux et affectifs, la nécessité inavouée de chaque femme d'avoir un homme à ses côtés, un compagnon, un père pour ses enfants. De fait, Ayssée accepte son fils uniquement parce qu'elle trouve un homme qui lui est fidèle et qui lui permet d'être comblée. De même, elle récupère son bonheur seulement dans une nouvelle relation de couple, dans l'accomplissement du mariage. Néanmoins, de l'autre côté, cet épilogue peut être vu aussi comme une confirmation du pouvoir de son sexe, de sa capacité d'assujettissement, ou si on renverse la perspective, d'une faiblesse masculine face à l'autre sexe. La preuve est qu'un homme viril comme le capitain des forces armées arrive à s'humilier jusqu'à supplier son aimée de l'épouser. Cela peut amener à penser que dans *Ayssée* Condé a décidé de poursuivre sa revendication féminine en se moquant des personnages masculins, présentés comme affaiblis et complètement subjugués au pouvoir féminin. En effet, comme Kathleen Gyssels l'affirme : « Le démantèlement des mythes et la lutte contre les clichés équivalent chez Condé une moquerie et un recyclage des stéréotypes »⁸⁹.

Pour terminer, comme on l'a précisé au début de l'analyse, dans ce récit Condé choisit d'employer un narrateur homodiégétique, c'est-à-dire un personnage interne à l'histoire, qui rapporte fidèlement les faits en qualité de témoin. La perspective de laquelle il raconte cette aventure féminine est celle d'un individu appartenant à l'héritage culturel antillais et donc capable de donner des justifications au comportement de la jeune fille. Toutefois,

⁸⁸ *Ivi*, pp. 26

⁸⁹ Kathleen Gyssels, « Le "poteau mitan", du péristyle vaudou à la famille matrifocale », *Potomitan*, 2008

il ne faut jamais oublier qu'il s'agit d'un homme, raison pour laquelle, Ayssée est présentée du point de vue masculin et donc principalement comme la source de ses désirs. De toute façon, on pourrait conclure qu'il est possible de reconnaître que la protagoniste de ce deuxième récit aussi paraît initialement s'ajouter à la liste de personnages révolutionnaires de Condé, ceux qui visent à bouleverser l'imaginaire antillais. À cause du refus initial de son enfant, Ayssée semble se lier idéalement aux exemples précédents de Solitude et de Nafaya. Néanmoins, face au changement imprévu de son attitude à la suite de la résolution de son drame personnel, ce personnage féminin apparemment négatif se transforme enfin en personnage vertueux.

3.3 *La châtaigne et le fruit à pain*

En ce qui concerne la troisième histoire de ce recueil, on ne peut qu'amorcer l'analyse en prenant en considération en premier lieu le titre du récit. Ce titre fait allusion à une expression proverbiale employée par Maryse Condé dans *La parole des femmes* pour expliquer de manière alternative la différence substantielle entre l'homme et la femme. Selon le proverbe antillais : « La femme, c'est une châtaigne, l'homme c'est un fruit à pain »⁹⁰. Quoique le châtaigner et l'arbre à pain se ressemblent, leurs fruits se comportent de façon différente quand ils arrivent à maturité et tombent à terre. Alors que la châtaigne reste entière, le fruit à pain s'écrase et s'effondre. L'autrice fait recours à cette image pour indiquer une des valeurs canoniques que la culture antillaise attribue à la femme, c'est à dire l'endurance face aux malchances et aux difficultés de la vie. Sur ce sujet, l'auteure elle-même a déclaré : « Hommage est ainsi rendu dans la tradition populaire à la capacité de résistance de la femme, à sa faculté de se tirer mieux que l'homme de situations de nature à l'abattre »⁹¹. Dans le cas spécifique de ce récit, Maryse Condé a décidé d'adopter ce titre puisque l'histoire entière se fonde sur ce concept clé de la culture antillaise, qui reconnaît la différente façon de la femme de réagir aux intempéries et aux mauvais coups de la vie, sans se laisser intimider. Le titre anticipe donc un des thèmes centraux du récit, sur lequel on va revenir au terme de la réflexion : à la lumière des contenus effectifs de la narration il sera possible en effet de reconsidérer cette expression proverbiale.

⁹⁰ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 4

⁹¹ *Ibidem*

Dans *La châtaigne et le fruit à pain*, la protagoniste est Étienne, une jeune fille bâtarde qu'à l'âge de dix ans quitte sa mère pour rejoindre son père Étienne dans une autre île. Là, elle connaît la nouvelle famille de son géniteur et apprend qu'il a généré une multitude d'autres bâtards. De surcroît, elle apprend que sa mère a été violée par son père. Malgré les nombreuses vérités qu'elle découvre sur son papa, son admiration ne semble pas diminuer. Par ailleurs, elle l'aide dans sa recherche continue de femmes à séduire, sans distinction d'âge ou de couleur. C'est seulement au moment où il reste physiquement et moralement détruit, après qu'il a été sévèrement roué de coups par le mari d'une de ses maîtresses, que sa fille commence à reconsidérer son admiration pour lui.

Tout d'abord, même dans cette histoire, la protagoniste et narratrice est une fille illégitime, née d'une relation hors de mariage. Les événements pivotent autour des relations qu'elle entretient avec ses deux figures parentales, qui sont étroitement liées entre elles, parce que tandis qu'une s'évanouit l'autre s'épanouit et s'intensifie, comme on le verra bientôt. La narration à la première personne se développe sur deux plans parallèles, c'est-à-dire, sur le rapport fille-mère et sur le rapport fille-père.

Une des figures principales sur laquelle l'histoire est centrée est la figure maternelle. La description que la protagoniste donne de sa mère Nisida permet de reconduire sa caractérisation à l'image de la *fanm poto-mitan* inscrite dans la culture antillaise. En effet, Étienne décrit sa mère comme une femme à l'« inflexible volonté », comme le véritable pilier du foyer qui chaque matin se lève « à quatre heures pour ranger sa case, cuisiner, laver, repasser »⁹². De surcroît, Nisida marche « à pas rigides dans le droit chemin de la vie » duquel elle ne s'est « écartée qu'une seule fois, pour suivre cet homme sans visage »⁹³, qu'est le père de la protagoniste. Cette expression rend l'image d'une véritable *mère courage*, une mère forte et dévouée à son rôle sacrificiel, qui se trouve à gérer seule son ménage, sans le support d'un homme.

Toutefois, le lecteur peut s'apercevoir dès le début de l'histoire que la protagoniste nourrit un sentiment d'opposition évidente envers sa mère. En effet, quand Étienne apprend qu'elle va rejoindre son père, afin de pouvoir aller au lycée, elle réalise tout de suite que cela signifie également s'éloigner de sa mère. En apprenant cette information, elle est submergée d'une sensation de bonheur qu'elle réussit à peine à cacher : « J'allais

⁹² Eadem, *Pays mêle*, pp. 28

⁹³ *Ibidem*

vivre loin de ma mère. J'en éprouvai un bonheur si suffocant que d'abord je ne pus rien dire »⁹⁴. On voit, donc, qu'elle perçoit sa mère comme une figure opprimante, dont elle est heureuse de se débarrasser.

Ce premier épisode extrêmement révélateur du rapport entre les deux femmes trouve des nombreuses confirmations au cours de toute l'histoire. À titre d'exemple, Étiennise refuse de porter la robe que sa mère lui a cousu à la main. Ou encore, peu après on peut lire : « Je ne pouvais supporter le contact de ses mains [...] et ses ronchonnements »⁹⁵. Malgré ça, Nisida répond à l'aversion de sa fille en lui opposant des actes d'amour, comme dans le cas des billets qu'elle lui fait trouver : « "J'espère que tu es en bonne santé. Ton affectionnée maman" »⁹⁶.

Par ailleurs, c'est la protagoniste elle-même qui explique son refus envers sa mère, quand elle arrive à en comprendre la raison : « Je sais aujourd'hui pourquoi je croyais haïr ma mère. Parce qu'elle était seule »⁹⁷. Si on se penche sur cette phrase d'Étiennise, on peut avancer l'hypothèse que ce qu'elle refuse de Nisida est donc son adhésion au système de la matrifocalité, et à l'idéal féminin traditionnel de *poto-mitan*. De fait, elle paraît blâmer son incapacité de s'opposer aux conventions. Son aversion envers sa mère peut probablement être interprétée comme un rejet du modèle traditionnel de la mère célibataire, sacrifiée et victimaire, qui se trouve toute seule à gérer la maison et à élever ses enfants. La haine contre la mère peut ainsi être comprise comme une haine contre sa subordination à son état qu'elle a accepté et auquel elle ne s'est pas révoltée, en cherchant par exemple un nouveau compagnon qui pouvait faire de père à sa fille. Tout bien considéré, ce qu'on peut conclure est que la tradition reste toujours le point de départ que Condé repropose dans ses œuvres, afin d'en proposer un dépassement.

De surcroît, Nisida n'est pas le seul exemple de *fanm poto-mitan* qu'on rencontre dans cette histoire. En effet, le deuxième personnage féminin qui correspond intégralement au modèle traditionnel est Larissa, la belle-mère d'Étiennise. Son comportement traduit la conduite stéréotypique de la femme ange du foyer, « emprisonnée dans le carcan de la domesticité et de la maternité »⁹⁸ et de l'épouse fidèle, « figure de la soumission

⁹⁴ *Ivi*, pp. 29

⁹⁵ *Ivi*, pp. 45

⁹⁶ *Ivi*, pp. 46

⁹⁷ *Ivi*, pp. 29

⁹⁸ Corinne Méné-Caster, « Origines de la "fanm poto-mitan". Évolution et limites », pp. 6

féminine »⁹⁹. Comme dans le cas qu'on vient de voir, même Larissa se lève tôt le matin, range et nettoie, mais en plus, elle prépare le déjeuner à son mari et ne permet à personne de laver et repasser ses chemises. Dans certaines des scènes de sa vie de famille, on la voit recevoir des ordres de son mari, qui s'adresse à elle avec une attitude autoritaire. Elle se voit aussi forcée à remédier aux négligences de son époux, et à prendre sa place à la caisse de la quincaillerie où ils travaillent, à cause de l'irresponsabilité d'Étienne. En fin de compte, dans son rapport avec son époux, Larissa paraît emprisonnée dans une forme de servitude au profit de son homme : elle correspond donc à l'idéal féminin post-abolitionniste de loyauté conjugale, mais à l'archétype de femme sacrificielle et victimaire aussi. D'ailleurs, Caroline Tacoma reconnaît qu'une telle figure archétypale constitue pour les femmes un carcan duquel elles difficilement se débarrassent : « Le modèle de la femme poto-mitan a traversé les générations [...] [il] a été souvent vu comme la couronne qui orne la tête de la mère, Reine du Foyer mais n'est-il pas en réalité les chaînes qui la condamneront à être l'esclave de cette société patriarcale ? »¹⁰⁰.

En dehors de cela, même si on étend le regard sur la figure paternelle protagoniste de cette histoire, on s'aperçoit qu'elle aussi est liée aux images stéréotypiques de la tradition antillaise, qui assignent à l'homme la valeur de la réputation et font de lui une figure absente dans la famille. De fait, la professeure et chercheuse Stéphanie Mulot a déclaré que la matrifocalité apparaît comme « une définition des rôles parentaux fondée sur la sacralisation de la maternité dévouée, "sacrifiée" et victimaire, et sur la disqualification consensuelle des hommes dans leur rôle éducatif de pères »¹⁰¹.

Dans le cas de notre récit, en effet, Étienne n'est pas la seule fille bâtarde de son père. Au contraire, « un flot de garçons et de filles de tous âges et de toutes couleurs [...] venaient saluer leur géniteur et recevoir de la main de Larissa un billet de dix francs »¹⁰². Ce qu'on peut remarquer à partir du récit est le fait qu'Étienne est une figure complètement absente pour ses enfants, auxquels il n'accorde aucune affection paternelle. Il se montre manifestement désintéressé à l'égard de ses nombreux enfants illégitimes,

⁹⁹ *Ibidem*

¹⁰⁰ *Ivi*, pp. 11

¹⁰¹ Stéphanie Mulot, « La matrifocalité caribéenne n'est pas un mirage créole », *L'Homme*, 2013, pp. 159 - 191

¹⁰² Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 32

comme le prouve son attitude quand ils viennent le saluer : « Mon père [...] n'entrebâillait même pas la porte de sa chambre pour faire don d'un sourire ou d'une caresse »¹⁰³.

D'ailleurs, ce personnage confirme ce que Françoise Guillemaut a déclaré à propos des Antilles, où « le multipartenariat masculin apparaît comme le corolaire de la matrifocalité »¹⁰⁴. En effet, dans un de ses nombreux articles, la sociologue a affirmé :

En explorant la dynamique des rapports sociaux de sexe contemporains en Guadeloupe dans une perspective postcoloniale, [...] les tensions et les paradoxes autour de la sexualité conduisent [...] à reproduire les rapports sociaux de sexe selon un modèle hérité de la période coloniale, rapports construits autour de la matrifocalité et du multipartenariat, articulés sur la « respectabilité » pour les femmes et la « réputation » pour les hommes.¹⁰⁵

En définitive, les nombreuses relations qu'Étienne entretient avec ses maîtresses lui permettent de construire sa réputation à travers l'affichage de sa virilité. Pourtant, son adhésion à la valeur traditionnelle masculine de la réputation ne fait que confirmer l'irresponsabilité évidente d'un homme qui, en dépit de sa provenance d'une excellente famille de notaires, s'est toujours démontré un homme irresponsable, dès sa jeunesse. Ayant échoué son baccalauréat quatre fois, à vingt ans il a engrossé Larissa, la fille unique du grand quincailler de la place du Marché, et adulte, il continue à perdre les recettes journalières jouant aux cartes, et il « fait l'amour un peu partout »¹⁰⁶.

En outre, il montre son irresponsabilité dans son rôle parental également à travers son attitude envers Étienne. Comme il le fait avec tous les autres bâtards, initialement, Étienne affiche désintérêt et indifférence à son égard : « Pendant des semaines, il ne me regarda guère, trouvant naturel que je sois traitée à peine mieux qu'une servante »¹⁰⁷. Malgré ça, la jeune fille commence à développer une véritable admiration pour son géniteur dès le premier instant qu'il fait son apparition dans sa vie : « il me sembla que le soleil se levait sur ma vie »¹⁰⁸.

L'intérêt du père envers sa fille se manifeste soudainement et, à partir de ce moment-là, la communication entre les deux est établie. La relation qu'il instaurent s'intensifie progressivement, au point que la belle-mère commence à prouver une certaine jalousie pour leur « intimité croissante ». La vénération d'Étienne envers son géniteur n'est pas

¹⁰³ *Ivi*, pp. 33

¹⁰⁴ Françoise Guillemaut, « Genre et post-colonialisme en Guadeloupe », pp. 18

¹⁰⁵ *Ivi*, pp. 18

¹⁰⁶ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 32

¹⁰⁷ *Ivi*, pp. 34

¹⁰⁸ *Ivi*, pp. 31

affectée même devant ses promesses non tenues ou devant la découverte de l'acte répréhensible du viol perpétré contre sa mère. En effet, la première rencontre entre ses parents, qui correspond au moment de la conception de la protagoniste, est décrite à travers la narration de l'homme qui reporte les événements de son point de vue. Le lecteur apprend ce qui s'est passé à travers la perspective masculine qui ne rend absolument pas justice à la violence subie, étant donné qu'Étienne est fermement convaincu que la tentative de révolte de Nisida était seulement « une comédie » et qu'en réalité elle aimait cela autant que lui. Les expressions qu'il utilise pour décrire l'acte méprisable qu'il a accompli minimisent la gravité de la violation du corps féminin : « je suis tombé sur elle comme la misère sur le pauvre homme »¹⁰⁹.

Cependant, ce que frappe l'attention du lecteur c'est aussi l'attitude de réponse de la fille devant cette cruelle vérité : « Et moi, au lieu de me révolter devant le calvaire de ma pauvre mère, violente sinon violée, je ris grassement. Je ris lâchement. [...] Encore un crime à ajouter à ma liste. Je n'eus pas un mouvement de pitié pour ma mère »¹¹⁰. Cette insensibilité qu'elle affiche à l'égard de Nisida est une preuve ultérieure de son hostilité contre elle. De surcroît, Étienne élève contre sa mère une barrière de « silence hostile », dont elle n'arrive à comprendre la cruauté que trop tard. La distance qui se crée entre les deux femmes dévient une ultérieure souffrance intérieure qui ne fait que s'ajouter aux peines de sa maman.

Si on prend en considération les deux rapports que la fille entretient avec ses parents, on peut s'apercevoir que la progression de la distance avec sa mère est inversement proportionnelle à son rapprochement au père. L'intimité avec celui-ci prend bientôt un tour inattendu, auquel, évidemment, elle n'ose pas se soustraire. En effet, elle reçoit la charge « de remettre des petits mots à toutes les élèves du lycée qui lui avaient enflammé le sang »¹¹¹ et devient ainsi complice du « commerce de billets doux » qu'il démarre avec les jeunes filles de bonne famille. Il se montre habile à les attirer et elles cèdent avec facilité à ses mots bien construits. Mais si, par contre, il trouve de la résistance, devant le risque de compromettre sa réputation, il fait recours à la violence avec toute simplicité, afin de pouvoir se vanter d'avoir « goûté au paindoux-sucré »¹¹² de la jeune fille, sans se

¹⁰⁹ *Ivi*, pp. 40

¹¹⁰ *Ivi*, pp. 40

¹¹¹ *Ivi*, pp. 41

¹¹² *Ivi*, pp. 44

faire cueillir avec les mains dans le sac. Quand enfin Étienne tombe amoureux de la jolie femme d'un portoricain, il cesse de confier les billets doux à sa fille, qui se sent ainsi « frustrée, dépossédée de [sa] peu reluisante mission de messagère »¹¹³.

Cette dernière relation amoureuse de son père est celle qui signe la fin des jeux, soit pour ce qui concerne la virilité d'Étienne, que pour ce qui est du rapport d'admiration de sa fille. Dans les faits, le portoricain jaloux décide de donner une leçon à Étienne, qui ne se remettra jamais de cette mésaventure, de laquelle il sort physiquement inerte et ensanglanté, mais surtout blessé du côté moral. Devenu ombrageux, susceptible et pleurnichard, il arrive même à perdre son « enjouement qui faisait merveilles auprès des femmes »¹¹⁴. Bref, la valeur de sa « réputation » est brisée.

C'est seulement à ce moment qu'Étiennise commence à mettre en question cet homme qu'elle avait toujours vénéré : « Quant à moi, avec la cruauté des adolescents, je me hâtais de me détacher de ce héros qui n'en était plus un, qui trainait ses pieds en ressassant ses anciens succès. Je commençai de le réévaluer. Que valait-il exactement ? »¹¹⁵. Ce qu'il faut remarquer est que, même aux yeux de la jeune fille, la valeur de l'homme se construit sur sa réputation.

Pour cette raison, il est intéressant de se pencher un instant sur ce personnage. Il faut reconnaître qu'Étiennise paraît un personnage fortement contradictoire. En effet, en analysant son rapport conflictuel avec sa mère, on a tenté d'interpréter son rejet contre elle comme un rejet envers son adhésion aux normes de genre, qui imposent à la femme le sacrifice à sa tâche maternelle et à la valeur de la respectabilité fondée sur exclusivité sexuelle, à cause des quelles elle a grandi sans une figure masculine de référence. Par ailleurs, en observant son rapport avec son père, elle accepte qu'il adhère à l'idéal de la réputation qu'il construit. On peut supposer qu'avec le personnage d'Étiennise l'auteure entend démontrer comment les vieilles conventions de genre n'ont pas encore disparu, au contraire, elles continuent à affecter les nouvelles générations, en forgeant leur mentalité. En définitive, Condé vise probablement à démontrer comment le changement de la société est lent et progressif.

¹¹³ *Ivi*, pp. 46

¹¹⁴ *Ivi*, pp. 47

¹¹⁵ *Ibidem*

Pour ce qui est de la fin de l'histoire, la mère d'Étiennise est hospitalisée et un an plus tard meurt d'un cancer « dont elle avait tu à tous les symptômes »¹¹⁶. La conclusion du récit paraît enfin récupérer l'image de *mère courage* qu'on avait précédemment attribué à la femme. Elle confirme l'impression initiale d'une femme forte, qui sait lutter contre les adversités et fait preuve de résistance devant les mauvais coups que la vie lui réserve. En effet, victime sacrificielle jusqu'à la fin, Nisida cache sa souffrance, soit physique que morale.

À la lumière de cette conclusion, il est maintenant possible de reconnaître dans les personnages de la mère et du père deux parfaits exemples de *femme châtaigne* et d'*homme fruit à pain*, en raison de leurs différentes façons de réagir face aux difficultés de la vie. Si d'un côté Étienne ne réussit pas à réagir et s'écrase comme le fruit à pain, de l'autre côté Nisida résiste comme la châtaigne et démontre sa « faculté de se tirer mieux que l'homme de situations de nature à l'abattre »¹¹⁷.

En dernière instance, on peut conclure en disant que l'intention de l'auteure avec cette narration est de montrer la réalité des choses. Premièrement, le but de Condé est celui de dénoncer la situation dans laquelle la femme se trouve dans l'univers caribéen. Bien que la femme soit exaltée pour sa force intérieure, inhérente à son genre, en réalité, elle reste prisonnière des conventions traditionnelles et aussi victime de la figure masculine, comme Nisida et Larissa le démontrent. Deuxièmement, le portrait masculin qu'on retrouve au centre de l'histoire confirme l'attitude de violence des hommes envers les femmes. Enfin, comme on vient de le reconnaître, à l'aide d'Étiennise l'auteure vise à démontrer comment le changement de la société est lent et progressif, vu que les vieilles normes de genre n'ont pas encore compétemment disparu. La force de cette auteure réside évidemment dans le fait de concevoir l'acte d'écrire comme un « témoignage social » avec lequel elle invite son lecteur à s'interroger. Avec ses œuvres elle ne vise pas à donner des réponses, mais plutôt à poser des questions.

Pour conclure, si on considère aussi l'aspect formel de cette narration, il est possible de remarquer une certaine ressemblance avec le premier récit du recueil. Comme dans *Solo*, l'histoire est présentée par une narratrice autodiégétique qui éprouve des sentiments d'aversion envers sa propre mère. Toutefois, les comportements maternels qui

¹¹⁶ *Ivi*, pp. 48

¹¹⁷ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 4

provoquent la haine des deux filles sont complètement opposées : alors que la protagoniste de *Solo* condamne sa mère pour son absence de dévouement maternel, Étienne semble critiquer la sienne pour sa conformation aux valeurs traditionnelles, en vertu desquelles Nisida l'a élevée toute seule en la privant ainsi d'un père. Contrairement à *Solo*, dans *La châtaigne et le fruit à pain* ce sont les personnages des deux mères qui représentent la voix de la tradition. Enfin, bien que ces expériences traumatiques soient présentées d'une perspective féminine, le regard de la narratrice est en réalité sévère envers des comportements et des attitudes qu'elle n'innocente nullement.

3.4 *Variation sur un même thème : No woman, no cry*

La quatrième histoire de *Pays mêlé* est intitulée *Variation sur un même thème : No woman, no cry* et voit au centre de l'intrigue une autre femme solitaire. Létitia est une femme mal-aimée par les villageois du pays où elle habite, qui suspectent d'elle principalement à cause de son passé mystérieux, fait de « souvenirs peu avouables »¹¹⁸, et la blâment pour son goût pour les longues promenades solitaires à travers la forêt. Vue de mauvais œil depuis toujours, elle surprend ultérieurement les habitants, quand elle entame une relation sexuelle avec un jeune homme américain qui pourrait être son fils. La liaison amoureuse turbulente, mais pleinement satisfaisante, se termine aussi brusquement qu'elle a commencé. Après une période de concubinage, l'Américain abandonne Létitia pour faire retour à son pays. C'est ainsi qu'elle finit par accepter la proposition de mariage de Hugo, son amant de longue date qui ne tient pas compte des rumeurs et des indiscretions des gens, soucieux seulement de satisfaire ses désirs les plus profonds.

Tout d'abord, avant de se plonger dans l'analyse du contenu, il faut apporter une précision du point de vue narratif-stylistique. Au contraire des récits précédents, dans lesquels Condé avait toujours employé un narrateur interne, à la première personne et donc avec focalisation interne, dans ce récit l'auteur emploie un narrateur externe mais omniscient, qui connaît l'opinion de tous les personnages. En d'autres mots, le narrateur hétérodiégétique connaît les pensées les plus intimes de la protagoniste principale, ainsi que la vision de l'amant de Létitia, Hugo, et même les croyances des villageois. En toute simplicité il se déplace d'une focalisation à l'autre, et il révèle le point de vue du

¹¹⁸ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 50

personnage dont il parle, permettant ainsi au lecteur de parvenir à une meilleure connaissance des individus qui agissent dans l'histoire.

Ce procédé de passage d'une focalisation à l'autre est visible dès l'ouverture du conte, où le narrateur présente la protagoniste, mais en partageant initialement le point de vue des gens de Morne-Gabriel, qui la méprisent. Peu après, la focalisation se déplace sur les gens du pays limitrophe, Paquette, qui par contre aiment bien Létitia. Evidemment, cette impression est nettement plus positive que la précédente, et contribue à améliorer l'idée que le lecteur est en train de se construire à propos de la protagoniste.

Cependant, la connaissance de Létitia se fait encore plus approfondie au moment où, finalement, la focalisation du narrateur se déplace entièrement sur elle. D'abord, il décrit les circonstances dans lesquelles se produit la première rencontre entre Létitia et l'Américain, qui a lieu de manière totalement casuelle. Lors d'une promenade au sein du bois, elle s'aventure à travers les arbres en voyant de la fumée provenir d'une maison abandonnée, où elle trouve un « homme accroupi » aux dreadlocks. D'ailleurs, le narrateur ne se limite pas à rapporter ce qu'elle fait et voit, mais il se penche aussi sur les sensations personnelles de la femme : « Il aurait pu être ce fils qu'elle avait tellement attendu avant de réaliser que son corps si bon pour faire l'amour n'était pas capable de faire des enfants »¹¹⁹. De cette façon, dans une seule phrase, le narrateur dévoile plusieurs informations fondamentales sur la protagoniste féminine, et le lecteur prend ainsi connaissance de tous ses traits principaux en une seule fois. D'abord, on apprend que Létitia cache un profond désir de maternité, qu'elle a longtemps espéré de pouvoir réaliser. Néanmoins, son intense désir s'est révélé absolument irréalisable, empêché par son propre corps. De plus, on découvre également qu'il s'agit d'une femme qui a une certaine confiance avec son corps et avec la sexualité. Mais, au-delà de cet aspect sur lequel on reviendra, pour l'instant, il faut constater que la découverte de l'aspiration inavouée de Létitia fait accéder le lecteur à une connaissance plus intime du personnage principal et le conduit vers la compréhension réelle de son essence.

À cet effet, on retrouve un aide supplémentaire dans un passage de l'essai *La parole des femmes* de Maryse Condé, qui peut servir à comprendre une des motivations à cause desquelles Létitia souhaite mettre au monde un enfant : « Aux Antilles comme en Afrique ou en Europe jusqu'à une date récente, la femme se valorise presque exclusivement par la

¹¹⁹ *Ivi*, pp. 53

fonction maternelle », raison pour laquelle, « depuis l'enfance, la fillette est préparée à l'époque où à son tour, elle mettra au monde les "fruits de son sein", la stérilité n'étant jamais envisagée, mais considérée comme le pire des maux »¹²⁰. À cause de ça, Condé précise que « ne pas enfanter est donc perçu comme un manque, une privation dont on ne se remet pas »¹²¹. Au bout du compte, on peut conclure que l'écrivaine montre que ce sont encore les femmes elles-mêmes à percevoir cette exigence de maternité. Généralement, elles sont influencées inconsciemment par l'environnement culturel de leur territoire et en subissent l'héritage. Par conséquent, ce sont souvent elles en réalité les premières à rénover cette ancienne forme de pensée et à se auto-confiner dans cette vision traditionnelle de la femme. Cette explication permet de supposer que même Létitia se sent influencée par le contexte culturel où elle se trouve.

Toutefois, Condé réussit à construire un personnage bien plus compliqué de ce qu'il pourrait paraître à première vue. À bien regarder, en effet, Létitia présente aussi une seconde particularité, qui devient un ultérieur trait distinctif de son personnage. Comme anticipé auparavant, il s'agit d'une femme qui possède une certaine aisance avec l'aspect sexuel, comme la phrase « son corps si bon pour faire l'amour »¹²² laisse deviner. Son fort désir sexuel est clairement énoncé peu après, quand le narrateur se réfère à son « grand goût de l'amour qui avait fait la perte de sa vie »¹²³. Face à une telle expression, on peut en toute simplicité supposer que Condé ait utilisé Létitia et son corps en particulier afin de proposer une nouvelle image de la femme en générale, consciente d'elle-même et de ses désirs. Avec ce nouveau portrait, la femme antillaise n'est plus seulement la bonne et responsable mère de famille, ou la femme négligente qui déserte ses tâches maternelles. Dans cette histoire, la femme se montre différente, comme une prédatrice d'hommes et porteuse de soucis liés à son corps. Létitia s'avère intéressée à l'aspect charnel et désireuse de satisfaire son appétit sexuel, tout comme un homme. Derrière de ce nouveau profil féminin on peut apercevoir l'intention provocatoire de l'auteurice, qui réussit à créer de cette manière une nouvelle et importante tension à travers son opération littéraire.

¹²⁰ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 40

¹²¹ *Ivi*, pp. 47

¹²² *Eadem*, *Pays mêlé*, p. 53

¹²³ *Ivi*, pp. 60

D'ailleurs, cette interprétation qu'on a voulu donner à la protagoniste semble être corroborée par le procédé analogue que Condé met en marche dans le roman *Moi Tituba, sorcière noire de Salem* (1986), œuvre antérieure par rapport au recueil de nouvelles *Pays mêlé* (1997). La démarche de tension que Condé crée dans le récit *No woman no cry* semble récupérer la tension qu'elle avait affichée de manière encore plus évidente dans le roman publié une décennie auparavant.

Pour revenir à notre récit, peu de temps après le jeune homme devient une véritable obsession pour Létitia, qui commence à être hantée par son image : « Le jours suivant, Létitia ne put penser qu'à celui qu'elle appelait dans le secret de son cœur le "Rasta américain" [...] il surgissait devant elle [...]. Il la suivait dans son lit à l'heure de la sieste [...]. Elle le rejoignait au moment du coucher [...] »¹²⁴. Face au cours des événements, on peut remarquer que la sensation initiale que Létitia avait éprouvée envers le jeune homme commence à acquérir une connotation totalement différente. Au fur et à mesure que les jours se poursuivent, l'impression primaire qui l'avait portée à identifier l'Américain avec un potentiel fils manqué se transforme en attraction érotique. En effet, la convoitise de la protagoniste crée en elle des fantaisies illusoires, qui acquièrent une connotation ambiguë. Dans son imagination, ce rapport devient équivoque, étant donné que l'amant et le fils commencent à se confondre : « Des fois, il passait tout bonnement la nuit à dormir et elle le serrait contre elle comme son petit enfant. D'autres fois, le jour écarquillait ses yeux bleus qu'ils étaient encore à suffoquer et à haleter dans le mitan du lit, pareils à des nageurs en perdition »¹²⁵. Ses fantaisies voluptueuses ne consentent pas à l'abandonner, au point que le narrateur arrive à exclamer : « C'était comme un jeu obscène qui ne s'arrêtait que pour mieux recommencer »¹²⁶. Du reste, la tournure d'ambiguïté que le rapport entièrement imaginaire acquiert est ouvertement déclarée peu après : « Ce qui la torturait davantage, c'est que son désir pour le jeune inconnu la moquait en s'aiguissant d'une exigence maternelle »¹²⁷. Devant ces mots, on ne peut que convenir que son désir de maternité se confond avec son désir sexuel.

Pourtant, l'Américain se présente finalement chez elle en chair et os, bien que de façon totalement inattendue. La rencontre réelle entre les deux réalise ce que jusqu'à ce moment

¹²⁴ *Ivi*, pp. 53-54

¹²⁵ *Ivi*, pp. 54

¹²⁶ *Ivi*, pp. 56

¹²⁷ *Ibidem*

avait seulement été le produit de la fantaisie de Létitia. Quand finalement ils font l'amour, on reconnaît qu'il s'agit d'une passion effectivement dévorante, qui permet à Létitia d'atteindre enfin la pleine satisfaction des sens qu'elle cherchait avec son amant Hugo. D'ailleurs, les phénomènes météorologiques externes emblématisent leur rencontre passionnelle : « la pluie se mit à tomber comme si elle se décidait à éteindre les feux qui n'arrêtaient pas de consumer »¹²⁸.

À vrai dire, il faut remarquer qu'en réalité le désir charnel de la protagoniste féminine coïncide avec la même aspiration du protagoniste masculin. En effet, il n'est pas nécessaire un grand effort d'imagination pour comprendre la réelle finalité de la visite du rasta américain. Son apparition soudaine démasque en toute simplicité qu'il est uniquement intéressé à obtenir ce qu'il désire, c'est-à-dire, à apaiser sa convoitise, et non pas à braquer Létitia, contrairement à ce qu'elle suspecte : « [Létitia :] - Je n'ai rien. Pas de bijoux. [...] [l'Américain :] - Woman ! Ce n'est pas ce qui m'intéresse ! Et vous le savez »¹²⁹.

En dépit de cela, son incursion imprévue se prolonge un peu, vu que Roy l'Américain s'établit chez elle pendant presque un mois. Mais sa permanence n'est que temporaire, puisqu'il repart vers son pays, et dès ce moment-là, il disparaît totalement. Face à cette conduite, il paraît évident que son comportement ne fait que confirmer l'attitude habituelle de dominateur et de profiteur propre de l'homme, qui considère la femme noire comme un simple objet sexuel. Il se sert d'elle pour satisfaire son désir, puis il l'abandonne. Sur ce point, dans le texte on lit : « Il avait pris son plaisir comme il le voulait »¹³⁰.

De surcroît, sur la base de son comportement, Roy peut acquérir une valeur ultérieure. En effet, il est possible d'interpréter l'américain pas uniquement comme un représentant du genre masculin en général, mais plus spécifiquement, comme un prototype de l'homme blanc, en vertu de la couleur de sa peau. À cet égard, Maryse Condé s'était déjà penchée sur la présence de l'homme blanc à l'intérieur des œuvres littéraires des romancières des Antilles de langue française, dans son essai *La parole des femmes*. Sur ce sujet, elle avait déclaré : « derrière l'homme blanc se profile la figure détestable du Maître de l'époque esclavagiste auquel tout était dû et qui avait toute liberté de satisfaire

¹²⁸ *Ivi*, pp. 58

¹²⁹ *Ivi*, pp. 57

¹³⁰ *Ivi*, pp. 60

ses caprices charnels »¹³¹. Bien que, comme on le sait, à l'intérieur des œuvres de Condé on ne retrouve pas de manifestations d'haine féministe et anti-esclavagiste, il faut toutefois reconnaître que les mots du narrateur ne sont pas compétemment exempts d'une note critique envers son personnage, derrière lequel il est possible d'entrevoir un rappel lointain de la conduite sexuelle des colonisateurs blancs. Evidemment, les mots de l'essayiste Condé remontent à l'esprit quand on lit cet épisode de l'intrigue, qui fait resonner dans la tête la déclaration qu'on vient de citer, et qui peut s'avérer utile afin de soutenir cette tentative d'interprétation.

Pour revenir au conte, le narrateur se montre particulièrement intéressé à confirmer l'aspect d'ambiguïté qui caractérise la vision que Létitia possède de l'Américain. Il revient à nouveau sur la nature équivoque de son sentiment, né impur dès le début, et destiné à se terminer de la même manière. Dans les faits, même après avoir subi l'abandon, quand elle pense à lui, elle pleure, sauf que, comme le narrateur précise, « elle ne savait sur qui elle pleurait. Sur le fils ou sur l'amant »¹³². Le conteur insiste sur le fait que les deux profils continuent à se confondre, et que l'impossibilité d'en disposer jette Létitia dans le désarroi le plus profond, ou mieux, dans une réelle résignation. Après avoir été abandonnée par Roy qui l'a laissée « le cœur vide et le corps déserté »¹³³, elle se résigne enfin à accepter la proposition de mariage d'Hugo, qui avait désormais abandonné tout espoir de recevoir une réponse affirmative. En réalité, bien qu'elle accepte la demande de son amant, ce mariage ne lui cause aucun vrai bonheur. Au contraire, elle aboutit à la prise de conscience que son renoncement spontané à « ce grand goût de l'amour qui avait fait la perte de sa vie »¹³⁴ n'est qu'une requête venant directement du bon Dieu, et que pourtant elle ne peut pas le décliner.

Néanmoins, il faut spécifier qu'Hugo avance son offre avec ses meilleures intentions, dans le but de « faire d'elle ce qu'elle n'avait jamais été : une femme honnête avec une bague au doigt »¹³⁵. Comme on l'a vu, la réputation de Létitia manque de respectabilité dès le commencement de l'histoire, en particulier à cause des préjugés que les villageois portent sur elle. Mais son image s'aggrave ultérieurement quand l'Américain s'établit chez elle, quoique l'évènement ne surprenne pas de manière saisissante les habitants du

¹³¹ Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 38

¹³² Eadem, *Pays mêlé*, pp. 60

¹³³ *Ibidem*

¹³⁴ *Ibidem*

¹³⁵ *Ivi*, pp. 56

village de Morne-Gabriel. À cet égard, la position incertaine de Létitia est de notoriété publique, et reconnue même par son propre amant, épouvanté lui aussi par cette femme « jamais rassasiée »¹³⁶. Les mots du narrateur à propos des sensations d'Hugo résultent particulièrement significatives : « Elle lui faisait peur, c'est vrai, avec son sexe vorace »¹³⁷. Le narrateur hétérodiégétique, qui possède une connaissance complète des pensées les plus intimes de tous les personnages, reporte l'opinion de l'homme, qui confirme l'impression que le lecteur a déjà pu se créer sur Létitia. De cette manière, même la perception d'Hugo devient utile pour corroborer l'intuition initiale de forte appétence sexuelle qu'on s'était construit à propos de la protagoniste.

Toutefois, bien qu'Hugo se déclare parfaitement conscient de la renommée de sa fiancée, ses actions semblent le contredire. En dépit de ses bonnes résolutions selon lesquelles il se promet de ne plus la revoir, il ne peut pas s'empêcher de retomber dans le piège de la luxure. De surcroît, comme si sa réticence ne suffisait pas, après une nuit d'amour, il arrive même à proposer à Létitia de l'épouser. Quand les habitants prennent connaissance de son projet de mariage, ils se montrent résolus à lui faire changer d'avis : « Il fallait lui apprendre la vérité, lui révéler que celle dont il voulait faire sa femme mariée s'était dérespectée de la plus vilaine façon ! »¹³⁸.

Encore une fois, même dans ce récit, on retrouve le concept de « respectabilité », la valeur typiquement féminine que devrait orienter la conduite des femmes antillaises. Comme on le sait, « chez les femmes [...] l'obligation sociale de "respectabilité" implique qu'elles ne peuvent pas afficher socialement le fait d'avoir plusieurs partenaires »¹³⁹, explique Françoise Guillemaut. La conduite de Létitia ne peut que contrarier la pensée commune, étant donné qu'elle commence à convivre avec un autre homme, tout en ayant un partenaire stable, auquel elle enfin revient après avoir été abandonnée. Le fait que Létitia passe d'une relation à l'autre sans grand souci est absolument désapprouvé par la communauté, ce qui fait précipiter sa réputation déjà précaire. À cet égard, les paroles du psychanalyste français Jacques André peuvent aider à mieux comprendre ce mécanisme social : « Hommes et femmes sont soumis à deux régimes de leur vie sexuelle nettement distincts. Aux uns la pluralité, aux autres la fidélité.

¹³⁶ *Ivi*, pp. 55

¹³⁷ *Ibidem*

¹³⁸ *Ivi*, pp. 62

¹³⁹ Françoise Guillemaut, « Genre et post-colonialisme en Guadeloupe », pp. 5

La femme mariée, la concubine [...] n'ont pas de liaison extra-résidentielle, sauf à courir le risque de la honte et de l'opprobre – là où, à l'inverse, l'homme construit l'essentiel de sa réputation »¹⁴⁰.

Tout compte fait, ce récit offre une autre occasion de vérifier la tentative de « témoignage social » qu'on a maintes fois retrouvé dans les textes de Condé. Dans le cas de Létitia aussi, l'autrice propose une femme incapable d'échapper au système de valeurs, dans lequel les gens du village la confinent, et montre ainsi l'immobilité socio-culturelle de ces lieux.

D'ailleurs, pour rester en matière d'injustice à l'égard des femmes, le récit se termine en affichant un dernier mais particulièrement significatif stéréotype masculin, incarné par le personnage de Hugo dans la scène conclusive. Face aux tentatives des habitants de le dissuader de son choix de se marier avec une femme « dérespectée », Hugo se montre résolu à lui donner son bras, bien qu'il se déclare conscient des bêtises que la femme a faites, parce qu'il est convaincu que « Sans un bras d'un homme pour s'appuyer, une femme ne marche pas droit »¹⁴¹. Le conte s'achève avec cette déclaration emblématique qui énonce ouvertement l'idée enracinée dans la mentalité masculine de la dépendance des femmes par rapport aux hommes.

Dans ces circonstances, Condé paraît vouloir montrer encore une fois que les stéréotypes de genre ont du mal à disparaître. Cette femme protagoniste, qui a été victime des préjugés du village tout au long de l'histoire, reste enfin victime de son propre compagnon, lui aussi porteur d'une idée stéréotypée et injuste de la femme, conçue comme une figure faible et sans défenses, nécessitant de protection masculine. On voit donc à nouveau la démarche littéraire mise en œuvre par l'autrice. Bien que Condé refuse de faire de son écriture un instrument d'engagement ou de lutte, consciente que l'écrivain « ne peut rien », elle choisit d'employer la plume comme un outil pour soulever la couche de méconnaissance au-dessous duquel la situation féminine est cachée et de la porter à la lumière.

Enfin, on peut maintenant essayer d'interpréter le titre du récit. En réfléchissant sur *Variation sur un même thème : No woman no cry* on peut s'apercevoir que le sens du titre

¹⁴⁰ Jacques André, « L'Inceste focal dans la famille noire antillaise », Paris, PUF, coll. *Voix nouvelles en psychanalyse*, 1987, cité par Corinne Mencé-Caster, « Origines de la "fanm poto-mitan". Évolution et limites », pp. 7

¹⁴¹ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 62

n'est pas univoque, car il ouvre une double possibilité d'interprétation. En effet, on pourrait initialement être porté à lire la deuxième partie de la phrase avec la signification de "pas de femmes, pas de problème". Toutefois, cette lecture résulterait trompeuse et pas tout à fait pertinente avec le récit dont il est question. Une seconde et meilleure lecture pourrait par contre concevoir la phrase comme une exhortation à la femme à ne pas se décourager. Compte tenu de ces dernières réflexions, cette deuxième interprétation paraît beaucoup plus adaptée et appropriée aux vicissitudes de la protagoniste Létitia.

En guise de conclusion, pour ce qui concerne l'aspect formel de cette narration, on peut remarquer une différence substantielle par rapport aux récits précédents. Tandis que tous les trois premiers récits sont racontés par un narrateur interne, dans *Variation sur un même thème* le narrateur est externe et omniscient : grâce à la focalisation zéro qu'il adopte, il connaît tous les détails de l'histoire et tous les sentiments des personnages. Toutefois, il maintient une position toujours cachée, puisque sa voix hors-champ n'intervient jamais dans la narration avec son opinion personnelle. De plus, comme on l'a déjà précisé, sa focalisation est variable, étant donné qu'il la déplace d'un personnage à l'autre, dont il rapporte fidèlement les perceptions. De cette façon, dans ce quatrième récit, la question féminine est abordée de plusieurs points de vue, ce qui permet au lecteur d'appréhender le comportement transgressif de Létitia à travers des opinions très différentes.

3.5 *Pays mêlé*

Pays mêlé est le dernier récit faisant partie du recueil homonyme de nouvelles, parmi lesquelles cette histoire est la plus longue. En effet, par rapport aux nouvelles précédentes, plus courtes et rapides, cette dernière présente une construction architectonique bien plus compliquée, répartie en sept chapitres à l'intrigue nettement plus articulée.

Il s'agit d'une narration à la première personne, où le narrateur interne et homodiégétique est un médecin de l'hôpital de la ville imaginaire de Fort-Pilote, qui décide de raconter l'histoire du jeune Antoine Suréna, mort à cause de l'explosion d'une bombe près du siège de la principale organisation indépendantiste du pays, et de sa mère Berthe, morte de chagrin à cause de la perte de son fils. Après avoir été particulièrement touché par le cas de deux cadavres qui lui sont amenés à peu de distance l'un de l'autre, le narrateur s'engage dans un travail de recherche historique et de reconstruction des vicissitudes portant sur l'entière famille Suréna.

En réalité, ce qui pousse vraiment ce médecin, qui est aussi un « parafait généalogiste », à entreprendre cette étude sur le passé familial est l'intérêt suscité par sa complète absence d'informations à propos des origines du nom de famille « Suréna ». On peut justement constater que l'opération de reconstruction qu'il accomplit correspond à un vrai travail de généalogiste, qui emploie « deux ans à reconstituer les faits, à renouer tous les fils épars »¹⁴². D'ailleurs, le narrateur ouvre la narration en déclarant immédiatement le caractère officieux de son opération narrative, et tout particulièrement de son action de reconstruction. En effet, bien qu'il ne soit pas à connaissance de tous les détails, il s'engage malgré tout à raconter « cette histoire, peut-être entièrement fausse, recréée grâce à la force de [son] imagination et à la patience de [ses] recherches »¹⁴³.

De surcroît, le narrateur ne se limite pas à rapporter les événements qui concernent les personnages, mais il enrichit le conte avec des indications historiques et de caractère social afin de placer les péripéties des protagonistes dans un contexte vraisemblable. À titre d'exemple, il rend compte des transformations géographiques et sociales qui ont eu lieu dans la ville au cours du siècle précédent, tels que l'élargissement et l'amélioration des quartiers de Fort-Pilote par la suite de l'augmentation démographique ; de plus, il reporte même des tensions sociales qui affectent le pays à son époque.

Toutefois, en dépit de ces aspects secondaires et des démarches strictement narratives, ce qu'on peut remarquer déjà à partir de la contextualisation d'ouverture c'est l'immanquable présence de la figure maternelle même dans cette narration. En conformité avec l'objectif de cette recherche, on va justement observer que cette dernière histoire est probablement la plus riche en exemplaires féminins et maternels, en raison desquels on a choisi cet ouvrage pour étudier la représentation littéraire de la femme et de la mère chez Condé. Par ailleurs, cette histoire va bientôt se révéler particulièrement utile dans cette analyse de la femme, étant donné que la plupart des protagonistes sont des femmes.

De toute façon, conformément à son entreprise de creusement dans le passé familial et de reportage des vicissitudes de ses membres, après la brève ouverture de caractère introductif, le narrateur entame sa narration remontant en arrière à l'année 1896. Cette régression jusqu'au siècle précédent signale l'intention de retracer l'évolution des événements et des générations avec une procédure rigoureuse et conséquente, dans le

¹⁴² *Ivi*, pp. 64

¹⁴³ *Ivi*, pp. 63

but de présenter l'histoire de la famille en progression et, de cette manière, de dresser celle qu'on peut à juste titre définir une saga familiale.

De ce fait, comme on a précédemment anticipé, sa narration se présente subdivisée en sept chapitres, chacun desquels porte sur une génération différente et, par conséquent, sur un personnage différent, qui devient ainsi le protagoniste pour la durée d'un chapitre.

3.5.1 Chapitre 1

Comme déjà annoncé, le repérage des faits qui se sont passés remonte en arrière jusqu'à l'année 1896, où le premier personnage mentionné dans la chronologie généalogique est une femme. Bien que cet aspect puisse paraître négligeable, en réalité, il signale dès le début l'importance fondamentale de la figure féminine dans la création de la lignée familiale dans la mentalité antillaise.

La première protagoniste du premier chapitre est une négresse surnommée Belle. Comme le narrateur le précise immédiatement, son surnom n'est pas une allusion à ses charmes physiques, mais il est l'abréviation de son nom, Mirabelle. En effet, bien qu'elle soit une « femme sans attraits et de condition modeste »¹⁴⁴, elle parvient à attirer les faveurs d'un politique, un homme superbe et un orateur redoutable.

À ce moment-là, le narrateur insère une incise sur laquelle il est intéressant de se pencher pour quelques instants : « En ces temps-là, s'attirer les faveurs d'un homme bien nanti était pour la majorité des femmes le seul moyen d'ascension sociale. Elles tentaient de le retenir, généralement, par "les sens et la bonne chère", et ainsi elles obtenaient une maison [...] puis faisaient des enfants qui, quoique bâtards, regardaient de haut la plèbe des démunis dont ils étaient issus »¹⁴⁵. Sur ce point, dans le premier chapitre de ce mémoire, grâce à l'aide de spécialistes faisant autorité, on a effectivement vu qu'au temps de l'esclavage les femmes noires employaient ces liaisons comme une stratégie d'ascension sociale. Arlette Gautier et Myriam Cottias ont défini ce type de famille antillaise « comme le lieu où les femmes esclaves ont tenté de construire leur autonomie »¹⁴⁶ au sein d'un contexte imprégné de formes de domination sexuelle et raciale. Par conséquent, le comportement des femmes décrit dans *Pays mêlé* peut à juste titre se reconduire idéalement au comportement des ancêtres esclaves. D'ailleurs, ce type

¹⁴⁴ *Ivi*, pp. 66

¹⁴⁵ *Ibidem*

¹⁴⁶ Stéphanie Mulet, « La matrifocalité caribéenne n'est pas un mirage créole », pp. 159-191

de procédé peut être considéré comme une forme d'héritage de l'époque coloniale, vu que, les femmes du conte continuent à reproduire le même comportement des femmes d'autrefois, en dépit des circonstances sociales différentes.

Néanmoins, la protagoniste rompt avec cette tradition, puisqu'elle affiche sans honte un comportement totalement différent, avec lequel elle se distingue de la tendance féminine générale. Belle se refuse de quitter le Bas du Bourg et de renoncer à son métier de blanchisseuse, et de la même manière, elle n'accepte pas les bagues et les autres cadeaux de cet homme. En ces termes, Belle se montre une femme rebelle, qui n'accepte pas de se conformer au comportement arriviste ordinaire des femmes de basse condition.

En parallèle à la protagoniste féminine, au sein de ce premier chapitre il est possible de déceler aussi un protagoniste masculin, qu'on peut facilement identifier dans la personne de Jean Hilaire, le politique arrogant qu'on vient de nommer. Pour ce qui concerne ce personnage, il faut spécifier que Jean Hilaire ne se pose pas de problèmes à afficher un comportement prétentieux et de conquérant à l'égard de Belle, quoiqu'il soit déjà marié avec une autre femme. En effet, il ne montre aucun souci à négliger son épouse et à préférer sa nouvelle proie.

Cependant, comme on vient de le voir, Belle refuse de se montrer complaisante et, au contraire, elle surprend tout le monde avec sa réponse négative. Face au refus féminin, Jean Hilaire s'entête, au point que « sa flamme grandissait comme il se doit à chaque obstacle »¹⁴⁷. Bref, dans le comportement qu'il adopte on peut facilement reconnaître l'attitude typique de l'homme orgueilleux qui n'accepte pas de se voir humilié par le refus de la femme et réagit avec obstination.

Quoi qu'il en soit, à un moment donné, Belle disparaît, sauf réapparaître quinze ans plus tard avec une fillette appelée Pourména, déjà âgée de huit ou neuf ans et au teint très clair différemment de sa mère. À cet égard, le médecin rapporte que, au bout de ses recherches, il a découvert que Belle a passé les quinze ans de son absence de Fort-Pilote à Kali chez sa sœur aînée. Là, elle a offert son aide à sa sœur pour élever ses enfants, en profitant de son accueil pour se soustraire à sa situation de départ. Malgré tout, pendant sa permanence, elle a eu une relation avec le compagnon de sa sœur, un Libanais, duquel Pourména est née.

¹⁴⁷ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 67

Dès que Bella réapparaît à Fort-Pilote, Jean Hilaire tombe à nouveau à ses pieds, et il adopte le même comportement insistant envers la femme qu'il désire, qui de son côté ne cède pas aux avances, comme auparavant. La seule nouveauté qui différencie la nouvelle situation par rapport à la précédente est la présence de Pourména. Sur ce point, il est intéressant d'observer la réaction que le protagoniste masculin exhibe envers la fille de Belle. Sans surprise, on voit que l'homme regarde avec dédain la petite fille et la considère comme l'insigne de son échec de séducteur, vu qu'elle est la preuve évidente qu'« un autre homme avait possédé sa maîtresse »¹⁴⁸. Lui qui se vante de « pouvoir satisfaire en une nuit cinq femmes et une jument »¹⁴⁹, il conçoit cet enfant comme un véritable effondrement personnel, qui le frappe au plus profond, dans son honneur viril. On voit, donc, comme aux yeux de Jean Hilaire, la fille de Belle est une cause de frustration, puisqu'il la voit comme le signe de sa réputation perdue, et pire encore, comme un signal visible par tout le monde. Par conséquence, il n'est pas surprenant s'il rêve sa vengeance aux frais de Pourména : « [il] se plaisait à la voir grandir, ignorante et fruste, se préparant à un avenir de sujétion et de médiocrité »¹⁵⁰.

Au bout du compte, il faut reconnaître que ce personnage incarne parfaitement la mentalité masculine antillaise de ces temps, pleine de préconcepts envers les femmes. Pour cette raison, il devient un véritable porte-parole du côté masculin de l'époque à laquelle il appartient, c'est-à-dire de la fin du XIX siècle. Comme d'autres personnages qu'on a rencontrés dans les récits précédents, Jean Hilaire construit sa réputation à travers l'affichage de sa virilité, et de plus, il considère la femme comme un individu inférieur et destiné à un « avenir de sujétion et de médiocrité ». Pour conclure, on retrouve dans ce personnage un autre exemple masculin qui confirme l'opinion des spécialistes, y compris l'autrice elle-même, qui à juste titre reconnaissent comment la situation de la femme aux Antilles est particulièrement difficile.

D'ailleurs, le diagnostic néfaste de l'entier contexte paraît encore plus clair grâce à l'impression générale pessimiste que Belle exprime à propos de son pays. Ainsi, c'est la protagoniste même qui guide et oriente l'évaluation du lecteur, à travers son propre jugement critique envers l'environnement culturel et idéologique qui l'entoure. Dans un état d'esprit romantique mixte à désir d'évasion, elle songe à un amour qui « la réduirait

¹⁴⁸ *Ivi*, pp. 71-72

¹⁴⁹ *Ivi*, pp. 73

¹⁵⁰ *Ivi*, pp. 71

en cendres brulantes »¹⁵¹ et rêve de fuir de la mesquinerie de son pays : « Ah quitter Fort-Pilote, cet horizon borné ! Ces petites gens médisantes, sans idéal ! Cette terre sans grand hommes ni grandes victoires ! »¹⁵². De ce fait, on prend connaissance du regard sévère qu'elle porte envers sa ville natale, dans laquelle et par laquelle elle se sent suffoquer. De surcroît, son jugement négatif ne s'atténue même pas après une longue période d'absence, vu que quand elle fait retour « il lui semblait que rien n'avait changé en quinze ans »¹⁵³. Au sein des horizons restreints de Fort-Pilote elle souffre comme auparavant et continue à percevoir « toujours dans ses eaux boueuses la mesquinerie, la méchanceté, l'étroitesse de vues et d'ambitions d'une petite société coloniale »¹⁵⁴. Dans le choix soigné de ces expressions, on peut aisément reconnaître l'empreinte de l'autrice qui ne choisit pas au hasard les mots à faire exprimer à son personnage. L'intention de Condé paraît clairement orientée à capturer un instantané de la société fin de siècle, au moyen de l'impression personnelle de son personnage principal qui sert de témoignage. Le cadre social qui se définit paraît évidemment ancré dans une position statique et pleine de limites.

Il ne doit pas surprendre, donc, si « cette femme vivait ailleurs. Elle était demeurée à Kali qu'elle poétisait »¹⁵⁵. Belle ressent le besoin de s'évader de l'étroitesse d'un pays obsolète, mais aussi de ses conventions et de sa façon arriérée de penser. Pour cette raison, « En ces temps où les femmes ne remettaient en question ni leur dépendance vis-à-vis de l'homme, ni leur sujétion vis-à-vis de leurs enfants, toute sa conduite choquait »¹⁵⁶. En effet, au sein d'une société encore coloniale, où le comportement des femmes noires est prédéterminé et attendu, l'attitude de Belle paraît ouvertement contrecourant. Son exigence d'évasion compromet toute attitude maternelle soigneuse à l'égard de sa fille et, la rend négligente. Ainsi, au contraire de ce qu'on s'attendrait, elle ne chérit pas son unique fille « comme la prunelle de ses yeux »¹⁵⁷, ne s'inquiète pas pour elle et ne se montre pas dévouée et soumise à l'homme qu'il lui offre un destin d'opulence et plein de possibilités.

¹⁵¹ *Ivi*, pp. 73

¹⁵² *Ibidem*

¹⁵³ *Ivi*, pp. 75

¹⁵⁴ *Ibidem*

¹⁵⁵ *Ivi*, pp. 73

¹⁵⁶ *Ivi*, pp. 72

¹⁵⁷ *Ibidem*

Pour terminer, après avoir conduit quelques réflexions sur ce nouveau personnage féminin, il est possible de convenir avec l'opinion de Teri Hernandez qui a déclaré à propos des auteurs antillais que « le rôle de l'écrivain est de s'engager dans la métamorphose de l'image féminine et de présenter, à travers ses textes, les différentes étapes de cette évolution »¹⁵⁸. Au bout du compte, on voit clairement que la première protagoniste que Condé choisit de mettre en scène dans le premier chapitre du conte ne correspond absolument pas à l'idéal de femme antillaise de la société coloniale. Elle se refuse d'adhérer à l'archétype de *fanm poto mitan* qui était si commun en ces temps-là. Encore une fois, Condé semble vouloir proposer à son public un exemple féminin qui ne se soumet pas aux standards de la collectivité. Au contraire, elle propose un autre personnage problématique, qui réussit à créer des tensions au sein de l'intrigue narratif, mais qui engendrerait des troubles même dans le contexte social réel.

3.5.2 Chapitre 2

L'ouverture du nouveau chapitre décrète un changement de focalisation. Alors que la protagoniste du premier chapitre était Bella, dans le second chapitre la nouvelle protagoniste devient sa fille Pourména. Dans cette portion du conte, l'attention du narrateur se concentre spécifiquement sur elle, sur ses aventures et sur son intériorité. Comme résultat, le narrateur, observateur attentif, capture toutes les mutations en acte dans la petite fille qui se transforme sous le regard des habitants de Fort-Pilote, ainsi que sous les yeux du lecteur. On voit que la jeune fille dément l'opinion de ceux qui l'avait crue bonne à rien, dès qu'elle entre au couvent et travaille pour payer son couvert et sa scolarité. Au bout de trois ans elle apprend à lire et à écrire, et une fois sortie du couvent, elle ouvre une mercerie. De cette façon, l'enfant qui n'avait suscité que pitié chez les habitants de Forte-Pilote donne preuve de son habilité et de son entrepreneuriat, et améliore sa condition de vie, devenant « presque une dame »¹⁵⁹ en quelques années.

À ce moment de l'histoire, le narrateur interrompt momentanément la narration pour articuler une constatation de caractère historico-sociale : « Il faut rappeler qu'en ces temps-là, les catégories sociales n'étaient pas nettement tranchées, toute la société demeurant proche de la matrice servile et admirant l'esprit d'entreprise, l'ingéniosité, la

¹⁵⁸ Teri Hernandez, « La femme dans la littérature antillaise : auteur, personnage, critique », pp. 6

¹⁵⁹ Maryse Condé, *Pays mêle*, pp. 77

débrouillardise. Tel, né d'une mère servante et d'un père inconnu, devenait industriel en bâtiments. Tel, bâtard d'un petit gratte-papier d'état civil, devenait imprimeur et faisait de ces fils des avocats. Pour les filles, bien sûr, l'ascension était plus difficile [...] »¹⁶⁰. Cette remarque au caractère général, devient ensuite spécifique pour la condition féminine et acquiert la connotation d'une dénonciation voilée à faveur des femmes. Cette photographie des années '30 atteste la difficulté que les femmes rencontrent dans leur parcours d'ascension sociale, en dépit des avancements qui ont été faits.

De surcroît, cette incise fâcheuse que le narrateur vient de faire est renforcée par une autre croyance de caractère populaire sur les femmes, soutenue par les gens du village. Dès que le narrateur reprend son discours sur le personnage principal, il indique que les villageois reprochent à Pourména d'être seule, sans un compagnon, ni un amant, ni un ami dans sa couche : « [...] les bonnes gens chuchotaient que ce n'était pas sain. Une femme est faite pour recevoir la semence. Une femme est faite pour enfanter »¹⁶¹. Ce stéréotype atteste comment au sein du contexte antillais la maternité fait partie des obligations incontournables pour les femmes. Par ailleurs, ce concept trouve confirmation même dans les mots de Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* : « C'est par la maternité que la femme accomplit intégralement son destin physiologique ; c'est là sa vocation naturelle puisque son organisme est orienté vers la perpétuation de l'espèce »¹⁶². Dans son œuvre, l'écrivaine française analyse le genre féminin de l'extérieur, en particulier du point de vue de l'homme, ce qui lui permet de mettre en relief la condition subordonnée et inférieure de la femme. Tous ces éléments contribuent à consolider l'impression d'une société où les préjugés de genre sont encore fortement enracinés dans la mentalité commune.

Quoi qu'il en soit, la situation relationnelle de Pourména change bientôt, quand un nègre rouge arrive dans la ville. Elle entame une liaison avec cet homme appelé Abelardo, qui ne perd pas de temps pour s'installer chez elle et s'asseoir à la caisse de la mercerie. Mais, avec la même facilité, il révèle son vrai visage, vu qu'au bout de quelques années, il ruine complètement sa compagne, puis il disparaît. Obligée de vendre son magasin à

¹⁶⁰ *Ibidem*

¹⁶¹ *Ivi*, pp. 78

¹⁶² Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, citée par Maryse Condé, *La parole des femmes*, pp. 40

cause des créanciers, Pourména demeure à nouveau seule et découvre bientôt qu'elle est enceinte.

La situation qui se crée maintenant n'est pas nouvelle pour le lecteur, qui se rappellera sans aucun doute des circonstances similaires déjà rencontrées dans les récits *Solo* et *Ayssée*. D'une façon similaire aux deux récits antérieurs, face à l'abandon de l'homme, la protagoniste développe une attitude de refus envers la maternité. Dans ce cas, en réalité, plus que ne pas aimer sa progéniture, simplement, Pourména manque d'intérêt à l'égard de sa fille, à laquelle elle donne le nom de Berthe.

Devant cette réaction négative, le narrateur arrive à se demander si l'amour maternel n'est qu'une invention, en raison de toutes les générations de femmes qui ont abandonné leurs enfants, bien qu'il en existe autant d'autres qui défendent les joies de la maternité. Dans le cas de la protagoniste, son désintérêt se rend manifeste dès les premiers instants de sa parentalité, étant donné que, quand les infirmières lui mettent sa petite entre les bras, elle ne la regarde même pas. Par la suite, après cette première rencontre, la mère continue à mettre en œuvre plusieurs comportements qui attestent son insouciance maternelle. D'abord, elle refuse d'allaiter, puisque son corps ne produit pas de lait. Ensuite, sa réhabilitation à l'hôpital est particulièrement longue et difficile, car elle « n'avait nullement participé [à] sa propre délivrance »¹⁶³. Enfin, quelques semaines après la naissance de Berthe, la situation s'aggrave davantage quand Pourména commence à hurler la nuit. On peut remarquer une progression d'intensité dans tous ces comportements de rejet qu'elle manifeste.

La tension arrive à son comble quand l'épisode du « cri horrible » devient recourant et commence à se reproduire chaque nuit : « À onze heures trente précises, Pourména commençait son sabbat »¹⁶⁴. Comme résultat, son agitation porte à mettre en doute son état mental qui paraît particulièrement instable. Par conséquent, ses actions incontrôlées amènent à penser qu'elle soit tombée victime d'un état de folie, qui en réalité se confond avec l'accuse de sorcellerie. On peut remarquer la limite imprécise entre ces deux aspects dans l'utilisation du mot « sabbat », qui laisse clairement entrevoir la référence à la sorcellerie. Selon les croyances diffusées en Europe dans les siècles passés, le *sabbat* était une rencontre nocturne de sorcières en présence du démon, pendant laquelle elles

¹⁶³ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 80

¹⁶⁴ *Ivi*, pp. 81

s'adonnaient à des pratiques magiques et à des rites diaboliques et blasphèmes. Le choix d'utiliser ce mot pour indiquer les actions ambiguës de Pourména est dû à la ressemblance entre son agitation, les gestes rituels des sorcières et le délire des fous. Toutefois, cette allusion ne doit pas paraître bizarre puisqu'il faut tenir en considération que dans le contexte des Antilles la magie fait partie du quotidien.

Compte tenu de cela, on peut constater que l'exkursus de stéréotypes sur la femme qu'on retrouve dans ce chapitre culmine avec les deux stéréotypes féminins par excellence, notamment l'accusation de sorcellerie et de folie. Pour ce qui concerne ce dernier sujet, il faut aussi tenir compte que la période historique où le récit se déroule, notamment entre la fin du XIX et le début du XX siècle, c'est une époque d'approfondissement des études sur l'hystérie, qui devient le domaine privilégié de la recherche psychiatrique en Europe. Dans ces années, la diagnose d'hystérie devient la solution la plus simple et récurrente pour expliquer n'importe quel comportement anormal et bizarre féminin, et de conséquence, les femmes viennent internées avec extrême facilité.

D'ailleurs, aussi dans le cas de Pourména, les médecins ne sont pas en mesure de résoudre son problème d'une manière différente et optent pour la faire interner. La maladie puis l'internement de Pourména suscitent la pitié des gens du village, au point que certaines personnes proposent de retrouver les traces d'Abelardo et de le poursuivre devant les tribunaux. Toutefois, le narrateur se demande objectivement « [...] de quoi l'accuserait-on ? D'avoir brisé la vie d'une femme ? Alors beaucoup d'hommes seraient sus les verrous si ce crime tombait sous le coup de la loi »¹⁶⁵. Quoique cette phrase mette noir sur blanc une observation qui pourrait paraître évidente, en réalité, elle signale comme aucune tutelle n'existe à faveur des femmes. Encore une fois, donc, à travers ce bref portrait que le narrateur capture, l'autrice Condé révèle son intention de montrer la disparité de genre aux Antilles.

En dehors de cela, pour ce qui est de l'évolution de l'histoire de la protagoniste, dans sa situation de détresse, on voit que son esprit va fatalement à sa mère. Pendant son enfance, Pourména avait développé « une de ces haines d'enfants, aveugle, injuste, incontrôlable »¹⁶⁶ envers sa mère, qui l'avait enlevée de son pays de naissance, effondrant

¹⁶⁵ *Ivi*, pp. 82

¹⁶⁶ *Ivi*, pp. 70

inexorablement l'univers qu'elle y avait construit. En dépit de cela, la fille grandie déclare maintenant de réussir à comprendre sa mère : « À cette heure de sa vie, elle comprenait Belle, réalisant que, dans le naufrage de l'amour et des espoirs, un enfant ne compte pas »¹⁶⁷. Elle avait haï sa propre mère pour ne point la chérir, mais cette prise de conscience ne lui empêche pas de se retrouver à marcher sur les traces de sa mère, en abandonnant sa fille aux soins d'étrangers. Encore pire, elle ne tente pas de remédier à son mauvais rapport avec sa propre fille. Au contraire, l'appellatif utilisé pour la définir renforce son peu de considération pour Berthe : « Paradoxalement elle ne pensait guère à Berthe, petit tas de chair flétrie, excroissance malsaine de son amour »¹⁶⁸.

Si on s'arrête un instant sur cette expression, on peut chercher à porter à l'évidence la réalité désagréable cachée au de sous de la rudesse de l'expression maternelle à laquelle elle s'ajoute. En effet, cette phrase démontre que l'expérience négative d'abandon subie par la mère se répercute sur sa fille. Comme on a déjà observé dans les autres deux contes mentionnés précédemment, la femme qui subit un abandon est amenée avec facilité à refuser le fruit de cette union, bien que cette conduite ne soit pas la seule réaction possible, comme le conte *La châtaigne et le fruit à pain* a démontré. Toutefois, dans le cas de cette narration, Condé décide de présenter à ses lecteurs d'autres exemples négatifs de déni de la maternité dévouée, qui s'ajoutent aux autres personnages non pas disponibles à accepter les conventions culturelles et les comportements prédéterminés.

En guise de conclusion, après avoir observé les expériences de Belle et de Pourména, le lecteur peut s'apercevoir que les parcours de ces deux générations successives se terminent d'une manière tout à fait similaire. En toute simplicité on peut effectivement remarquer que Pourména reparcours les mêmes pas de sa mère et finit comme elle pour se poser les mêmes questions à propos du destin inconnu de son amant. Le passage final reproduit exactement la scène conclusive du chapitre précédent, où sa mère Belle se trouvait dans son même état d'âme et accomplissait les mêmes gestes. Notamment, comme « Belle suffoquait et serrait les lèvres pour ne pas crier de douleur »¹⁶⁹, pareillement Pourména « serrait les lèvres pour ne pas hurler »¹⁷⁰.

¹⁶⁷ *Ivi*, pp. 82-83

¹⁶⁸ *Ivi*, pp. 83

¹⁶⁹ *Ivi*, pp. 76

¹⁷⁰ *Ivi*, pp. 83

En définitive, on a vu que même dans ce deuxième chapitre, comme dans le premier, on ne retrouve pas des modèles féminins positifs et exemplaires. En revanche, les personnages principaux se détachent des standards de la littérature antillaise traditionnelle avec leur comportement en contradiction ouverte avec l'archétype de la *fanm poto mitan*.

3.5.3 Chapitre 3

Dans le troisième chapitre de *Pays mêlé* on prévoit évidemment d'être informé sur la poursuite de l'histoire de la fille de Pourména. En effet, le lecteur s'attend maintenant de retrouver Berthe en qualité de protagoniste, comme sa mère et sa grand-mère avaient été les personnages principaux respectivement du premier et du deuxième chapitre. Le récit a désormais acquis les connotations de celle qu'on peut certainement définir une saga familiale qui prête une attention particulière au côté féminin.

Au début du nouvel épisode, le narrateur précise immédiatement que Berthe reçoit à sa naissance le patronyme de sa mère et de sa grand-mère, c'est-à-dire Suréna, et non pas le nom de famille de son père Abelardo. Cette décision peut être interprétée comme un indice révélateur du caractère intrinsèquement matrifocal du contexte caribéen.

Sur ce point, on a déjà fait référence au fait que l'absence de la figure paternelle dans le noyau familial des Antilles a contribué profondément à la définition de la structure sociale et à l'organisation familiale du pays. La société antillaise a acquis une structuration inévitablement matrifocale, fondée sur la sacralisation de la maternité et sur la disqualification de la paternité au sein de la famille. Dans ce système si particulier, c'est la figure de la femme qui est centrale dans la vie de la famille, alors que le père revêt un rôle périphérique. À ce propos, Françoise Guillemaut a justement reconnu que « Cet héritage de l'histoire, montre que les rapports sociaux de sexe ne se sont pas construits sur un modèle patriarcal de l'homme unique, pourvoyeur de ressources et chef de famille »¹⁷¹. Pour cette raison, Berthe est privée du patronyme de son géniteur mâle, absent depuis toujours dans la vie de sa fille, de laquelle il ignore complètement l'existence.

Le couple qui prend en charge Berthe décide de tenir l'enfant à l'obscur des circonstances qui entourent sa naissance. En conséquence, Berthe réussit à avoir une enfance heureuse uniquement parce qu'elle croit d'être la fille de Martha-yeux-noirs et

¹⁷¹ Françoise Guillemaut, « Genre et post-colonialisme en Guadeloupe », pp. 14

Marcus. Toutefois, malgré toutes les tentatives de la préserver de la vérité, elle finit inévitablement pour s'heurter avec son passé au moment de son entrée à l'école. Ses copains se moquent d'elle en fredonnant que sa mère est à l'asile, car elle est folle. Berthe n'arrive pas à comprendre le sens de ces dérisions, car elle est complètement à l'obscur de la vraie identité de sa mère et de son internement, cependant, elle commence à s'interroger sur la signification des mots de ses copains : « Berthe ne savait absolument pas ce que ces mots voulaient dire. Elle comprenait seulement qu'ils signifiaient une exclusion »¹⁷².

En voyant Berthe visiblement troublée, ses géniteurs décident de l'emmener à l'hôpital psychiatrique pour lui faire rencontrer sa mère biologique Pourména, après en avoir discuté avec leur docteur. Au moment de la réunification, quand la fille est exhortée à embrasser sa mère, tout le monde s'attend que l'accolade produise « un signe, un déclic, une guérison miraculeuse »¹⁷³, mais les yeux maternels demeurent inexpressifs.

Néanmoins, alors que rien ne se produit du côté maternel, quelques jours après le face-à-face, Berthe tombe malade avec fièvre et convulsions, jusqu'à tomber dans un « mutisme agité [...] plein d'angoisse »¹⁷⁴. Devant ce dépérissement, le docteur qui avait permis la rencontre ordonne que l'enfant ne soit plus jamais mise en présence de sa mère. Le narrateur rapporte que le médecin avait prescrit ce qu'il croyait un bon remède, en se fiant aux préceptes d'une école de psychiatrie américaine qui « parlait de rendre les patients à leur famille, à la vie, comme dans ces villages africains où les malades vont librement, mêlés aux femmes et aux hommes sains d'esprit »¹⁷⁵. Ce qu'on peut déduire à partir de cette affirmation c'est tout d'abord la volonté de démontrer l'attitude différente de la culture africaine envers la folie par rapport à la culture américaine. En deuxième lieu, elle semble aussi témoigner l'influence exercée par la culture et les études américains, qui ont altéré la façon de traiter les fous même aux Antilles.

De toute façon, Berthe commence progressivement à se remettre et reprend à jouer et à courir. Mais un autre événement significatif s'apprête à bouleverser complètement sa vie à nouveau. Grâce à un héritage familial, ses géniteurs adoptifs entrent en possession d'une prospère exploitation de café dans une île de langue espagnole, où ils décident

¹⁷² Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 87-88

¹⁷³ *Ivi*, pp. 89

¹⁷⁴ *Ivi*, pp. 90

¹⁷⁵ *Ivi*, pp. 90-91

d'émigrer. Evidemment, leur seul problème est représenté par Berthe, engagée dans une scolarité en langue française et habituée à un certain environnement. Pour cette raison, toujours grâce aux suggestions du docteur, ils préfèrent la confier à une autre famille adoptive, la famille Aubrun, au lieu de la transplanter.

Arrivé à ce point du récit, le narrateur interrompt la narration portant sur la protagoniste principale, et, il entame l'histoire du noyau familial Aubrun, dans le but de permettre au lecteur de bien comprendre la nature du ménage qui accepte de prendre en charge Berthe.

De cette manière, il remonte en arrière dans le temps et il explique que vers les années 1860 une famille béké ruinée par l'abolition de l'esclavage avait pris la décision de marier ses enfants à des mulâtres. « Il ne faut point voir là le signe d'une quelconque largeur de vues et d'une saine absence de préjugés. Il s'agit d'un habile calcul. [...] le chef du clan, comprenait que les mulâtres constituaient la nouvelle classe dirigeante »¹⁷⁶. Ce commentaire éclaire comment à cette époque-là la sexualité était encore employée stratégiquement avec une perspective d'ascension sociale, pareillement à la manœuvre tactique que les femmes noires avaient élaborée pendant la période coloniale. Sur ce point, Stéphanie Mulot a déclaré : « L'histoire montre en effet, notamment pour le cas des Antilles françaises, que certaines femmes noires ont su développer des stratégies d'émancipation par le métissage, par les alliances, par la mobilité sociale et préférer les privilèges du pouvoir des Blancs »¹⁷⁷. Compte tenu de cela, on peut remarquer que le mécanisme adopté par la famille Aubrun est le même, sauf que, dans ce cas, il n'est plus limité au seul genre féminin. Au moyen de cette famille fictive, Condé semble montrer que ce comportement est devenu une vraie stratégie répandue à une entière classe sociale.

En retraçant l'histoire des événements passés, le narrateur focalise son attention sur un nouveau personnage féminin, Bélia, à propos de laquelle il rapporte un épisode très intéressant. Il nous informe qu'une des nombreuses filles nées d'une de ces couples mixtes avait publié un roman intitulé *Sous le soleil des Antilles*. À ce sujet, le narrateur tient à préciser que le titre fit immédiatement scandale, car à cette époque-là il était perçu comme provocateur et agressif, quoique « aujourd'hui, nous ne manquerions pas de trouver celui-là facile, chargé de folklore, doudouiste même »¹⁷⁸. En effet, le titre

¹⁷⁶ Ivi, pp. 92

¹⁷⁷ Stéphanie Mulot, « La matrifocalité caribéenne n'est pas un mirage créole », pp. 159-191

¹⁷⁸ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 93

annonçait l'intention de son autrice « de mettre à nu les sordides tractations d'intérêt, l'hypocrisie et l'égoïsme du milieu auquel elle appartenait »¹⁷⁹.

Ce qu'on peut remarquer à partir de cet épisode, c'est en premier lieu le caractère novateur de l'attitude critique et de la langue acérée de l'auteure du roman. Comme on l'a expliqué en ouverture de ce mémoire, la période successive à l'abolition de l'esclavage commence à voir la naissance d'une tentative de la part des premiers romanciers antillais de faire connaître la réalité véridique des Antilles. On sait qu'à l'issue du colonialisme, les auteurs s'inspirent des thèmes quotidiens de la société de l'époque, afin de montrer la réalité du contexte antillais. Pourtant, le roman de Bélia témoigne le déclenchement d'une courante de la littérature antillaise qu'on pourrait définir pour simplicité réaliste », en vertu de l'engagement des auteurs qui commencent à faire entendre leur voix et à porter à la lumière les enjeux sociaux et politiques.

En deuxième lieu, un aspect que peut justement frapper l'attention du lecteur est le genre de l'auteur d'un tel ouvrage, c'est-à-dire une femme. Pour cette raison, on peut bien se demander si dans le cas du roman *Sous le soleil des Antilles*, ce qu'a provoqué le scandale a été le contenu de l'œuvre, ou le fait que la condamnation qu'il contenait venait d'un auteur femme. À vrai dire, si à cette époque-là ces tentatives littéraires audaces sont encore assez rares pour les auteurs mâles, ils le sont davantage pour les autrices femmes.

Par ailleurs, ce qui prouve la petitesse d'esprit qu'on vient de mettre en évidence est le fait que Bélia commence à percevoir l'île comme trop petite pour son génie, et décide de partir, en s'engageant dans une errance de quinze ans, après laquelle elle revient enfin à son île natale. Au moment de sa réapparition, elle est accompagnée par une belle enfant « accrochée à ses jupes », nommée Altagras. Les habitants du pays entier s'interrogent sur la paternité de cette « fille bâtarde », qui devient ainsi victime des idées préconçues de la communauté. Comme résultat, elle est « méprisée, exclue, excommuniée », parce que « dans ces milieux qui se croient aristocratiques, on n'éprouve nulle pitié pour les brebis égarées »¹⁸⁰.

La phase qu'on vient de citer inclut certains indices caractérisant la société fictive de ce conte, mais aussi correspondant à la société réelle de la seconde moitié du XIX siècle. En effet, on rappelle que, après l'abolition de l'esclavage en 1848, une nouvelle scène

¹⁷⁹ *Ibidem*

¹⁸⁰ *Ivi*, pp. 95

sociale s'ouvre aux Antilles françaises qui connaissent un mouvement de nuptialité entamée par la population nouvellement libre. Ce phénomène peut être considéré comme une expression de conformisme social par rapport aux principes du mariage civil français. En d'autres mots, il s'agit d'une volonté d'intégration de la part de la nouvelle société libre aux standards venants de la métropole. Ainsi, comme la spécialiste en afroféminisme Silyane Larcher l'explique, « le mariage aurait été [...] un outil d'assimilation sociale et culturelle aux élites blanches créoles et plus largement aux citoyens de la métropole, sorte de stratégie sociale de "blanchiment" pourrait-on dire »¹⁸¹. Pourtant, compte tenu de ces considérations, Bélia ne peut qu'être marquée « au fer rouge »¹⁸² quand elle se représente à son pays en qualité de femme célibataire, et donc dépourvue d'un père pour sa fille. D'ailleurs, comme on l'a dit, Bélia appartient à un milieu et à une famille composés de mulâtres, donc, des gens descendant de blancs, qui sont en train de s'imposer comme la nouvelle classe dirigeante. Evidemment, cela signifie que la nouvelle élite dominante va imposer les valeurs sociales aussi, à cause desquelles Bélia et sa « fille bâtarde » Altgras sont exclues de la communauté.

Ainsi, après avoir passé une enfance et une adolescence malheureuses, pour fuir de l'enfer de son existence, à vingt ans Altgras épouse sans amour Mano Aubrun, un nègre rude et insensible. Comme d'autres personnages masculins avant lui, il se vante de son talent avec le genre féminin et il considère la femme seulement comme un objet sexuel auquel « contre sa volonté [il] arrachait du plaisir »¹⁸³. À la lecture de ces mots, on peut s'apercevoir que le narrateur ne cache pas les conjonctures de l'espace privée et domestique d'Altgras, au contraire, au moyen d'un lexique impitoyable, il fait ressortir le « calvaire » d'une femme forcée à « partager sa couche avec un homme qu'elle n'aime pas »¹⁸⁴. Ainsi, il la décrit comme une femme obligée de tolérer une « main sans douceur »¹⁸⁵ qui la prend, d'endurer des paroles qui lui font encore plus horreur et de se donner à un homme qui fait ressortir toute sa brutalité avec elle.

On peut parvenir à la conclusion que les circonstances ici exposées s'inscrivent pleinement dans le cadre de la violence conjugale, telle qu'on la définit d'habitude. Par

¹⁸¹ Silyane Larcher, « Tu seras une personne, mon enfant ! La citoyenneté pour les « nouveaux libres » des Antilles françaises après 1848 », *Revue Sociologie*, 2014|2, vol.5, pp. 157-170

¹⁸² Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 95

¹⁸³ *Ivi*, pp. 97

¹⁸⁴ *Ivi*, pp. 96

¹⁸⁵ *Ivi*, pp. 97

conséquent, si on voulait avancer une tentative d'interprétation, ces aperçus permettent de définir ce dernier personnage masculin comme un homme à la quête de sa propre puissance par le biais de la sexualité. D'ailleurs, cette interprétation semble trouver un fondement dans l'évidente préoccupation de Mano « qui surtout ne voulait pas donner l'impression qu'il n'était pas maître chez lui »¹⁸⁶. On observe donc que l'homme craint d'être dépossédé de son statut dominant au sein de la famille et prend sa revanche au moment de la rencontre avec la femme, sous la forme d'une réappropriation brutale de cette dernière. En définitive, d'après l'opinion de la sociologue Françoise Guillemaut, « ce machisme antillais reposerait sur une illusion de pouvoir basée sur la violence »¹⁸⁷, ce qui signifie simplement que le comportement grossier de cet homme nègre à l'égard de la femme lui donne la persuasion de posséder et d'exercer le réel pouvoir chez lui.

Par conséquent, il ne doit pas surprendre si Altagras développe un sentiment d'aversion contre sa propre condition et contre le mariage en général. En réalité, le narrateur précise que « cette femme intelligente et fière haïssait la sujétion du mariage, l'impossibilité pour son sexe de mener son destin »¹⁸⁸. Grâce à cet énoncé, on constate qu'Altagras s'avère parfaitement consciente de sa condition personnelle, et en outre, on découvre que son regard lucide et critique lui permet aussi de reconnaître l'universalité de sa condition, partagée par le genre féminin tout entier. Elle se plaint de la position féminine d'infériorité et de la subjugation inévitable que la cage du mariage représente et à laquelle la femme ne peut pas s'échapper.

À ce propos, au sein de son étude portant sur la littérature antillaise, Teri Hernandez a reconnu que, généralement, « Une fois que la femme s'approprie la parole, elle devient sujet de l'action au lieu d'en demeurer l'objet. Elle prend conscience de sa situation et dénonce l'oppression morale, religieuse, économique et politique à laquelle elle est soumise quotidiennement »¹⁸⁹. En réalité, ce discours s'avère seulement en partie conforme au cas de notre personnage, puisque, si d'un côté il est vrai qu'Altagras se rend compte des limitations du genre féminin, de l'autre côté ses reproches ne trouvent pas d'expression et restent seulement des plaintes silencieuses. La seule prise de conscience ne suffit pas pour apporter un bouleversement radical à sa vie et pour fuir de cet univers

¹⁸⁶ *Ivi*, pp. 96

¹⁸⁷ Françoise Guillemaut, « Genre et post-colonialisme en Guadeloupe », pp. 14

¹⁸⁸ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 97

¹⁸⁹ Teri Hernandez, « La femme dans la littérature antillaise : auteur, personnage, critique », pp. 2

oppressif comme l'avait fait sa mère : « Bélia sa mère avait payé trop chèrement sa liberté. Elle n'avait pas la force de l'imiter et sa pusillanimité la consumait »¹⁹⁰. Enfermée dans la prison de son existence domestique, Altagras essaye de s'évader avec sa seule imagination. En effet, elle se projette dans une autre vie de rêve, ou elle construit des scénarios catastrophiques où son époux perd la vie.

D'ailleurs, sa seule consolation réelle est son fils aîné Antoine, mais la félicité qu'il lui donne s'interrompt brusquement au cinquième anniversaire de l'enfant, quand il est atteint d'une méningite qui le laisse diminué pour le restant de ses jours. À cause de cette douleur, le caractère déjà difficile d'Altagras se dégrade davantage et elle devient amère, sarcastique et s'enferme de plus en plus « dans son désespoir et son impuissance »¹⁹¹.

À l'issue de ce panorama familial retracé remontant aux générations précédentes, le narrateur récupère enfin sa focalisation initiale sur la protagoniste. Il conclut sa présentation en proclamant critiquement que celle-là est la famille à laquelle le docteur a confié Berthe, soucieux comme il l'était de la placer dans un foyer bourgeois qui se préoccupait de son instruction et de son éducation. Cependant, en dépit de ses soins, les choix du docteur se révèlent désastreux et pour la deuxième fois ils affectent défavorablement l'existence de Berthe. À ce sujet, le narrateur souligne que si le docteur avait parlé avec Altagras au lieu de s'adresser à Mano Aubrun, il aurait choisi une façon différente. En ces termes il commente ouvertement : « À cette époque, on ne consultait pas suffisamment les femmes, on ne le répétera jamais assez »¹⁹². On peut conclure que le commentaire incisif du narrateur montre ouvertement sa propre intention documentaire, dans le but de fournir un exemple ultérieur de « témoignage social », comme le dit Condé.

En guise de conclusion de ce troisième chapitre du conte, on ne peut certainement pas nier la richesse d'éléments portant sur la femme dans cette portion du récit. Au moyen de différents personnages et de situations variées, l'autrice semble ici particulièrement intéressée à attester la condition minoritaire de la femme à l'égard de l'homme, mais aussi au sein de la société entière plus en général. En effet, les personnages féminins que Condé met en scène dans ce chapitre paraissent suggérer que si la femme accepte la voie de la « sujétion du mariage », la violence domestique est un scénario qui peut s'ouvrir pour

¹⁹⁰ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 98

¹⁹¹ *Ivi*, pp. 97

¹⁹² *Ivi*, pp. 95

elle, comme Altagras le démontre. D'autre part, si elle n'accepte pas l'option du mariage, elle va certainement à la rencontre de l'exclusion et du mépris de la communauté, comme dans le cas de Bélia.

3.5.4 Chapitre 4

Dans le quatrième chapitre, Berthe revient à recouvrir le rôle de protagoniste féminine, sans toutefois que le narrateur abandonne sa focalisation sur Altagras, l'autre personnage féminin sur lequel il oriente constamment son attention.

Le début du chapitre rapporte presque immédiatement le moment de la première rencontre entre Berthe et Antoine, le fils aîné de sa nouvelle mère adoptive. Cet événement se révèle un épisode crucial pour l'évolution de l'histoire, puisque la relation entre les deux enfants va bientôt devenir l'argument principal des chapitres suivants.

La rencontre entre les deux se produit de façon totalement casuelle, quand, un soir après le dîner, la petite fille trouve Antoine assis sur la dernière marche des escaliers, tandis qu'elle est en train d'aller dans sa chambre au deuxième étage. La communication entre les deux est nécessairement médiée par la servante, étant donné que, à cause de sa démence, l'enfant ne sait pas parler et ne peut donc pas répondre à la question de Berthe qui lui demande son prénom. Le narrateur s'imagine que, à ce moment-là, Berthe doit avoir ressenti « tous les symptômes de la passion quand on ignore ce que c'est »¹⁹³. Dans les faits, cette phrase révèle ouvertement la future évolution de la liaison entre ces deux jeunes personnages.

Qui plus est, après avoir formulé cette phrase révélatrice, il débarrasse les deux enfants, ainsi qu'Altagras, de toute responsabilité de leurs sentiments, puisque « les cœurs n'ont pas de responsabilité, pas de culpabilité »¹⁹⁴. À ce propos, il précise que, si Berthe et Antoine ne sont pas coupables de ressentir et d'inspirer tant d'amour, de la même manière, Altagras n'est « pas coupable d'idolâtrer son malheureux fils, objet de risée de la bonne société »¹⁹⁵.

Cependant, précisément à cause du caractère presque morbide de son affection pour son fils, cette mère habituée à avoir l'exclusive de l'amour de son enfant reste troublée par l'immixtion d'une autre femme, quoiqu'il s'agisse seulement d'une enfant. Bien que

¹⁹³ *Ivi*, pp. 103

¹⁹⁴ *Ibidem*

¹⁹⁵ *Ibidem*

la symbiose entre mère et fils soit extrêmement forte, à l'arrivée de Berthe, Altagras assiste impuissante au fait que son Antoine s'attache « comme une ombre aux pas d'une autre »¹⁹⁶. Ainsi, du jour au lendemain, elle se trouve à le partager avec une autre femelle, qu'elle conçoit forcément comme « une rivale ».

En laissant momentanément de côté l'enjeu de la rivalité féminine, c'est une autre la question qui résulte plus intéressante en fonction de cette analyse axée principalement sur la figure féminine et maternelle, et sur les rapports femme-homme et mère-enfant(s). En effet, on peut certainement reconnaître qu'Altagras possède plusieurs des traits caractéristiques de la femme et mère prototypique pour les antillais. Au cours du chapitre précédent on a eu l'occasion de constater qu'elle est sans aucun doute une femme tenace, qui a dû entraîner sa résilience dès son jeune âge, à cause du mépris et de l'exclusion qu'elle a souffert pendant son enfance. Comme résultat, elle réussit maintenant à faire face aux circonstances domestiques compliquées où elle se trouve. Par exemple, chaque jour elle sait tenir tête à un partenaire violent, à un enfant diminué, et à une existence dénouée d'aspirations et d'échappatoires. Malgré cela, elle se voit consumer par « sa pusillanimité » qui ne lui permet pas de se rebeller, bien que dans ces nombreuses situations elle renouvelle systématiquement son courage et fait preuve de sa ténacité, grâce à laquelle on peut la définir comme un exemple de résilience.

De surcroît, une autre aptitude qu'elle possède et qui ressort de manière évidente est le dévouement à son enfant, comme on l'a vu en constatant son attachement à Antoine. Cette dévotion maternelle peut certainement rappeler un autre des motifs caractéristiques de la mère idéale antillaise, qui selon l'imaginaire commun possède la capacité de se sacrifier pour ses propres enfants. À vrai dire, il faut reconnaître que c'est précisément son sacrifice en faveur d'Antoine qui lui a permis d'endurer sa situation existentielle jusqu'à ce moment et qui lui permettra de supporter aussi les circonstances futures, telles que la rivalité croissante avec Berthe.

Toutefois, même si on pourrait être porté à reconduire cette figure féminine à l'idéal de *fanm poto mitan* en raison des qualités qu'on vient d'indiquer, il faut prendre en considérations tous les aspects. Il faut souligner qu'Antoine n'est pas le seul fils qu'elle a eu : il n'est que le fils aîné parmi plusieurs frères. Évidemment, Altagras ne montre pas envers les autres enfants le dévouement qu'elle a pour lui, étant donné que « pour elle,

¹⁹⁶ *Ibidem*

les cadets ne comptaient pas, comme si elle avait épuisé en une fois tous les trésors de son cœur »¹⁹⁷. Compte tenu de cela, on peut parvenir à la conclusion qu'Altagras figure comme une femme trompeusement vertueuse, ou mieux seulement à moitié vertueuse. À cause de cela, elle ne peut pas accéder à la « respectabilité » que les femmes d'habitude acquièrent en devenant mères, vu que « la *respectabilité* féminine se fonde sur le statut de *bonne mère* »¹⁹⁸.

À la suite d'une observation plus approfondie de ce caractère féminin et des différentes relations qu'elle entretient avec les membres de son foyer, on peut démasquer toute la complexité que sa vie de frustration et privée d'ambitions cache à première vue. Si « son désespoir et son impuissance »¹⁹⁹ laissent entrevoir un semblant de tourment interne, c'est seulement à travers une réflexion penchée qu'on peut apprécier toute la profondeur du personnage. Elle se dévoile une figure bien plus problématique qu'en apparence, qui enferme en soi un conflit interne lié à son rôle de mère. D'un côté, elle possède certains des valeurs typiques de l'idéal féminin antillais, tels que la résistance et le dévouement maternel, mais de l'autre côté, son abnégation maternelle partielle empêche de la reconduire pleinement à l'archétype du *poto mitan*. En définitive, il n'est pas inapproprié de la définir une figure double, à cause de ces deux aspects en désaccord qui convivent en elle.

De ce fait, cette duplicité inhérente au personnage permet sans aucun doute d'admirer l'habileté incontestable de Condé à créer des personnages, comme aussi des situations multifacettes, dont la découverte ne s'achève pas avec la seule lecture, mais réclame une réflexion attentive. En outre, il est certainement possible de confirmer l'aptitude de l'auteurice à problématiser et à créer des tensions à l'intérieur de ses histoires, comme si à travers ces nombreux aspects elle voulait convaincre son lecteur que ces enjeux correspondent à la réalité des Antilles.

De toute façon, si on a observé que le dévouement maternel d'Altagras n'est pas total, ni également partagé parmi tous ses fils, il l'est encore moins à l'égard de Berthe « une petite négresse sans père, dont la mère était à l'asile et qu'elle [Altagras] avait acceptée chez elle sur l'insistance de son mari »²⁰⁰. Naturellement, si elle ne prouve pas d'intérêt

¹⁹⁷ *Ivi*, pp. 98

¹⁹⁸ Corinne Mencé-Caster, « Origines de la "fanm potto-mitan". Évolution et limites », pp. 7

¹⁹⁹ Maryse Condé, *Pays mêlé*, pp. 97

²⁰⁰ *Ivi*, pp. 104

pour ses fils cadets, elle ne peut pas le prouver pour une fille qui ne lui appartient pas et qui, de surcroît, s'est introduite dans son rapport avec son fils. Bien que la présence de Berthe apporte du bonheur dans la vie d'Antoine, c'est précisément là le crime qu'Altagras lui reproche, c'est-à-dire le fait de rendre son fils heureux. Elle est convaincue que Berthe l'a privée de l'exclusivité de l'affection d'Antoine, et ne le supporte pas.

Par conséquent, face à cette énième raison d'amertume, la seule solution qu'elle conçoit est encore une fois l'évasion mentale. Ainsi, son imagination lui offre la possibilité d'exorciser ses frustrations diurnes pendant les rêves nocturnes, où Berthe devient la nouvelle victime des mêmes catastrophes qu'elle imaginait pour son époux.

En dehors de cela, dans la continuation du récit, le narrateur consacre une longue portion du texte à la présentation des conjonctures économiques, historiques et sociales de cette période, dans le but de fournir au lecteur un encadrement du contexte semi-réel où se produisent les événements romanesques. À vrai dire, les enjeux de caractère général correspondent à la réalité des faits historiques qui ont effectivement eu lieu, alors que les épisodes mineurs sont des créations romancées, ou ils contiennent des inventions nécessaires aux fins narratifs. En effet, on peut bien s'apercevoir que l'intrusion du capitalisme industriel et la subséquente mécanisation des tâches sont des occurrences vraiment vérifiées. Comme l'explique le narrateur, ces phénomènes généraux ont provoqué la dislocation de la société des campagnes aux centres urbains et la baisse de l'exportation de sucre, cause des grèves des coupeurs de canne. Parallèlement, l'aggravation du chômage, l'analphabétisme, la mortalité infantile et les affrontements raciaux ont contribué à l'aggravation de la situation du pays, où la tension accumulée a fini pour faire éclater des révoltes.

Probablement, le narrateur accorde un si grand espace à cette longue digression et pose l'accent sur la gravité des tensions sociales afin de frapper l'attention du lecteur et, ainsi, de mieux faire ressortir le contraste avec l'indifférence dans laquelle ces problèmes collectifs laissent l'esprit de Berthe. Elle assiste aux grandes luttes politiques par la fenêtre, mais sans comprendre les raisons qui engendrent les protestations des gens. Le narrateur souligne que les événements politiques ne laissent aucune trace dans son esprit, quoiqu'elle appartienne à la même origine populaire et plébéienne de « ces nègres aux

traits émaciés »²⁰¹, mais avec lesquels elle ne sente aucune affinité. En effet, il faut rappeler qu'elle n'a aucune conscience de son origine noire, étant donné qu'elle n'a jamais connu son père, le nègre Abelardo. D'ailleurs, la distance avec ces gens lui doit paraître certainement majeure depuis qu'elle a été introduite dans une famille d'ascendance mulâtre, donc de rang supérieur.

Le narrateur procède vers la conclusion du chapitre en se concentrant sur Antoine. Il informe le lecteur que l'arrivée de Berthe pose une fin aux passe-temps et aux comportements bizarres de l'enfant, puisqu'elle lui fait découvrir la peinture. Cette occupation devient sa nouvelle passion et surtout « son moyen de communication avec son entourage »²⁰². En effet, il parvient à exprimer ses idées et ses émotions à l'aide des tableaux qu'il réalise. Sa mère Altagras est son sujet privilégié : « Il la possédait à sa fantaisie par le biais de sa peinture »²⁰³, précise le narrateur, puisque ses représentations dépendent de l'état d'âme d'Antoine envers elle. Au début, la famille considère cette passion comme « un divertissement sans conséquence »²⁰⁴, mais, leur opinion change au moment où un ami de retour d'Haïti détecte la ressemblance des tableaux enfantins avec la peinture naïve haïtienne, une forme d'art extrêmement disputée par les plus grands musées du monde. De surcroît, il annonce à ses parents que « ils se trouvaient peut-être en face d'un immense talent »²⁰⁵. Bref, le quatrième chapitre se termine en ouvrant cette nouvelle perspective d'un futur d'artiste.

3.5.5 Chapitre 5

Dans le cinquième chapitre la complicité entre Berthe et Antoine Aubrun devient de plus en plus concrète, mais comme le narrateur le déclare, il est impossible de savoir quand leur relation se transforme de simple « attachement enfantin » en « passion d'homme et de femme »²⁰⁶ aux implications physiques. Les gens s'en aperçoivent seulement quand Berthe commence à gonfler. Face à l'évidence de sa grossesse, la famille Aubrun la chasse de la maison. Pour conserver la mémoire de son amoureux, Berthe nomme l'enfant Antoine, comme le père qu'il ne pourra pas connaître.

²⁰¹ *Ivi*, pp. 109

²⁰² *Ivi*, pp. 111

²⁰³ *Ivi*, pp. 112

²⁰⁴ *Ibidem*

²⁰⁵ *Ibidem*

²⁰⁶ *Ivi*, pp. 113

Le moment de l'enfantement produit un changement intérieur dans la jeune fille qui commence à penser différemment à sa mère Pourména. La grossesse semble mettre en contact mère et fille : « Elle sentait le cri que celle-ci avait poussé avant elle enfler sa poitrine [...]. Oui, elle portait le sang de cette martyre et bientôt, elle connaîtrait le même destin »²⁰⁷. L'expérience de l'accouchement que Berthe vit sur sa peau semble créer une connexion particulière entre les deux femmes et établir une entente qui n'a jamais existée. Cependant, en dépit de la ressemblance des expériences d'accouchement des deux femmes, le narrateur rassure que la jeune fille n'est pas destinée à devenir folle comme sa mère après avoir enfanté : « La folie choisit ses victimes et Berthe ne lui plaisait pas »²⁰⁸.

Contrairement à sa mère, après l'accouchement, au moment où Berthe prend son enfant dans ses bras elle pleure, bien qu'elle n'avait pas eu ce type de réaction lors des plus grands moments de détresse de sa vie, tels que la rencontre avec sa mère, ou le départ de ses géniteurs adoptifs, Martha-yeux-noirs et Marcius : « Elle pleura. Non pas de chagrin, mais d'amour. Elle avait souhaité mourir et voilà qu'elle donnait la vie. Elle s'était crue seule, abandonnée et voilà qu'elle avait un compagnon. Faible et voilà qu'elle avait le devoir d'être forte. Forte pour lui »²⁰⁹. Dans ces phrases quatre mots en particulier revêtent une importance particulière : « devoir », « forte » et « pour lui ». Comme on le voit, les vertus de force et de résistance sont des exigences qui sont imposées à Berthe, en raison de sa nouvelle tâche maternelle. On est dans les années '60, mais comme on peut le remarquer, rien n'a changé depuis l'époque coloniale, en dépit du passage du temps. La mentalité est restée la même : force et dévouement restent encore les valeurs demandées aux mères. Par conséquent, Berthe se sent accablée par le poids du rôle maternel qui l'oblige à démontrer toute sa ténacité et son dévouement en faveur de son enfant.

De toute façon, cette même année, les parents adoptifs de Berthe, Martha-yeux-noirs et Marcius, reviennent de Canete après avoir dilapidé le capital hérité et s'être couverts de dettes. Ils reprennent Berthe et son bébé avec eux et émigrent à Port-Mahault. Ces années-là sont des années de bonheur pour Antoine, qui est « le roi de sa famille. Le

²⁰⁷ *Ivi*, pp. 114

²⁰⁸ *Ivi*, pp. 114

²⁰⁹ *Ivi*, pp. 115

maître incontesté »²¹⁰. Le traitement réservé à l'enfant démontre que le dévouement maternel de Berthe se réalise d'une manière concrète et évidente.

Le petit Antoine ne ressent pas beaucoup l'absence de la figure paternelle, puisque son vide est comblé par un autre homme qui entre dans la vie de Berthe, le nègre Jean Larose, un charpentier de marine et un excellent tireur de contes. Le narrateur ne cache pas son impression personnelle à propos de cet homme : à son avis, il n'est pas un « compagnon bien accordé » pour une jeune femme qui, après tout, a grandi dans une famille bourgeoise, a fréquenté le lycée et maintenant occupe un poste de tout respect dans la mairie. Toutefois, il admet être « sans doute victime de [ses] préjugés sociaux »²¹¹. Avec cette déclaration explicite, il confirme la facilité avec laquelle les noirs sont souvent les cibles d'idées préconçues sur le sol antillais. D'ailleurs, le narrateur contredit ses préjugés initiaux, au moment où il est forcé d'admettre que le nègre se révèle un « un beau-père extraordinaire »²¹², malgré tout.

Jean Larose donne du bonheur à Berthe et à son fils pendant plusieurs années, mais cette condition agréable termine au moment où une société d'innovations technologiques pour le secteur de la pêche s'implante dans la ville et fait perdre les commandes à Jean Larose, qui travaille encore artisanalement. À cause de sa situation professionnelle de détresse, l'homme commence à battre Berthe. Le narrateur ne dénonce pas sévèrement cette violence, au contraire, il donne cette information de manière rapide et avec simplicité, sans se pencher trop sur la lourde réalité qu'il vient de soumettre au lecteur. Notamment, la rapidité avec laquelle il communique cette donnée laisse présumer que la violence masculine envers les femmes est un phénomène qui se vérifie couramment aux Antilles, et pourtant, il ne mérite pas trop d'attention. L'aisance de sa communication confirme la situation de difficulté où les femmes se trouvent.

Pendant la même période, Antoine commence à faire parler de lui : sans aucune motivation apparente il commence à avoir des mauvais résultats à l'école. Ainsi, pour éviter de le voir flâner dans les rues, sa famille décide de l'insérer dans l'atelier d'ébéniste de Marcius, mais l'enfant oppose résistance. Le refus catégorique d'Antoine provoque une réaction imprévue dans sa mère Berthe. Toutes les souffrances de son passé réémergent soudainement : « Ce calme, cette insolence firent sortir Berthe de ses

²¹⁰ *Ivi*, pp. 117

²¹¹ *Ivi*, pp. 118

²¹² *Ibidem*

gonds. En un instant, elle revécut tous les sacrifices qu'elle avait consentis, toutes les douleurs qui l'avaient accablée depuis que ses yeux s'étaient ouverts au soleil du monde »²¹³. Cette expression se révèle particulièrement intéressante et utile dans le cadre de cette analyse portant spécifiquement sur la figure maternelle. Notamment, il faut prêter attention encore une fois aux termes. Les termes choisis correspondent pleinement aux traits typiques de la *femme courage*, qu'on retrouve résumés à la perfection dans le personnage de Berthe : les « sacrifices » renvoient au dévouement maternel et les « douleurs » rappellent la force et le courage dont une mère seule doit constamment faire preuve. Cette phrase dévoile l'intériorité réprimée du personnage, et réclame tous les efforts qu'elle a refoulés en raison du « devoir d'être forte »²¹⁴. Comme on le voit, un lien intra-textuel s'établit avec les mots utilisés en précédence.

La frustration amène Berthe à frapper son fils de toutes ses forces, mais face à ses coups Antoine ne montre aucune réaction. Le narrateur intervient donc à expliquer la motivation cachée qui justifie la réponse impassible de l'enfant. Il explique que, peu de temps avant, le jeune Antoine avait découvert la réelle identité de son père de manière absolument casuelle et inattendue. L'enfant avait toujours cru d'être le fils d'un mulâtre de bonne famille qui l'avait abandonné. D'ailleurs, « Le fait est si courant dans nos sociétés qu'il n'y accordait peut-être pas une pensée »²¹⁵, on lit clairement dans le récit. À l'aide de cette autre déclaration lapidaire, le narrateur informe son lecteur que les abandons de la part du père sont une pratique assez habituelle dans les territoires caraïbéens : cette éventualité ne doit pas donc être cause d'étonnement ou d'incrédulité. La phrase qu'on vient de rapporter s'ajoute à la liste désormais longue de clous parsemés à l'intérieur du texte visant à confirmer le fait que les femmes des Antilles se trouvent souvent seules à recouvrir la tâche parentale et à gérer le foyer. Néanmoins, on est à connaissance que dans le cas du petit Antoine, son père Antoine Aubrun n'est pas responsable de la séparation d'avec son fils : à cause de son état de démence, il n'aurait pas pu s'opposer.

Le jeune Antoine découvre l'identité de son père accidentellement en voyant son visage sur la couverture d'un magazine d'art. À ce sujet, le narrateur raconte que peu de temps auparavant un marchand de tableaux était tombé casuellement sur les peintures

²¹³ *Ivi*, pp. 120

²¹⁴ *Ivi*, pp. 115

²¹⁵ *Ivi*, pp. 121

d'Antoine Aubrun pendant son séjour dans la ville de Fort-Pilote. Frappé par le rare mélange de finesse et d'exubérance de l'artiste, il avait décidé d'organiser une exposition de ses toiles à New York. Ainsi, grâce à la revue d'art qui avait consacré un numéro au nouvel artiste, « les français finirent par s'apercevoir de l'existence d'un génie dans une de leurs possessions », alors que le petit Antoine en pleine tempête de la puberté « découvrait du même coup qu'il était le fils d'un idiot et d'un génie »²¹⁶. Désireux de voir son géniteur, l'enfant se rend à Fort-Pilote, où son père vit encore avec sa mère Altagras.

Le chapitre se termine avec la description du premier contact visif entre les deux personnages dans la place de la ville : « Le face à face du père et du fils fut long, ce dernier [...] cherchant sur ce visage défait les traces du sien, encore informe »²¹⁷. Néanmoins, le père poursuit à ignorer l'existence de son fils.

En conclusion, à l'issue du cinquième chapitre on peut résumer les informations principales liées à la figure féminine ou maternelle présents dans le texte : tout d'abord, aussi dans ce dernier chapitre la femme est victime de violence, ce qui démontre comment cette éventualité n'est pas si rare aux Antilles. Ensuite, on a observé que les devoirs de la bonne-mère font encore partie de la mentalité féminine, pour effet de la pensée sociale dominante. De plus, à travers les descriptions de l'intériorité réprimée du personnage féminin principal on a obtenu une autre confirmation des sacrifices, des souffrances et des efforts auxquels les mères sont appelées. Enfin, à l'aide de préjugés envers les pères on a confirmé la récursivité avec laquelle les abandons paternels ont effectivement lieu aux Antilles.

3.5.6 Chapitre 6

Dans le sixième chapitre le narrateur poursuit le récit des événements concernant Berthe et son fils Antoine. Après avoir reparcouru les vicissitudes de la famille Suréna à travers les générations, le médecin-narrateur réalise enfin sa proposition initiale : il consacre les deux derniers chapitres à l'histoire de ces deux personnages morts dans son hôpital qui l'on « touché plus que les autres »²¹⁸. Mère et fils deviennent enfin les protagonistes officiels de l'histoire. Néanmoins, le narrateur ne concentre pas son

²¹⁶ *Ibidem*

²¹⁷ *Ivi*, pp. 122

²¹⁸ *Ivi*, pp. 63

attention uniquement sur eux, au contraire, il élargit son regard sur les questions politiques et sociales, afin de renseigner le lecteur sur l'évolution du pays dans les années '70. En effet, on retrouve beaucoup d'informations de caractère général dans le chapitre, mais les digressions sur l'actualité sont tout de même fonctionnelles à une meilleure compréhension des personnages.

À partir de la fin des années '70 Berthe s'établit à Fort-Pilote, où elle demeure dans une Habitation à Loyer Modéré. Après avoir joui des conditions aisées de la bourgeoisie pendant son enfance, elle retourne enfin dans les modestes conditions de ses origines. Elle rêve de devenir infirmière, peut-être en pensant à sa mère Pourména, qui désormais est morte après avoir passé plusieurs années de réclusion à l'asile. Elle songe aussi à partir pour la France, mais se résigne à rester là où se trouve, dissuadée par ceux qui décrivent Paris comme une ville cruelle qui fait accroître la solitude. En dépit de tous ses rêves, elle gagne sa vie en travaillant dans une librairie, où elle est estimée et bien-aimée.

À cette époque, un autre homme entre dans la vie de Berthe : il s'appelle Édariste et travaille comme maître d'hôtel. Le métier de ce nouveau compagnon devient un prétexte pour le narrateur pour introduire des informations de caractère social et pour documenter les bouleversements qui affectent la ville : dès les années '60, le vieux bourg de pêcheurs s'est progressivement transformé et a cédé la place aux « hôtels à l'américaine, de classe internationale »²¹⁹, ouverts les uns après les autres. Face à la dénaturation inexorable de son pays, le narrateur ne peut pas s'empêcher d'exprimer son désarroi personnel : « Que c'est dur d'assister à l'agonie de son pays ! »²²⁰.

Dans ces années-là, l'événement principal qui se produit dans la vie de Berthe a lieu immédiatement après la fin de sa liaison avec Édariste. Sa relation avec son dernier partenaire ne dure en effet pas longtemps, vu qu'il l'abandonne après l'avoir trahie. Encore une fois seule, Berthe devient une Adventiste du septième jour. Comme on le sait, « depuis que ses yeux s'étaient ouverts au soleil du monde »²²¹, Berthe a dû faire face à une vie de « sacrifices » et de « douleurs » : l'abandon de la part d'un autre homme n'est que la goutte qui fait déborder le vase. Après avoir passé sa vie seule, sans le support d'un

²¹⁹ *Ivi*, pp. 124

²²⁰ *Ibidem*

²²¹ *Ivi*, pp. 120

compagnon stable, maintenant elle va à la recherche d'un autre type de soutien, dans la foi en l'espèce : « Elle est lasse de cheminer par la vie sans bâton »²²².

Qui plus est, sa conversion coïncide avec un moment de rupture dans son rapport avec son fils. Consciente du « devoir d'être forte » pour le bénéfice de son enfant, elle a longtemps honoré son engagement de mère. Elle s'est démontrée un exemple vertueux jusqu'à présent, mais les efforts continus et l'abnégation l'ont amené à sa limite, après laquelle son équilibre précaire éclate. Son zèle maternel commence à diminuer : « Berthe est seule. Elle ne fait plus de reproches à son fils. Elle ne le frappe plus comme pendant son adolescence. Non, elle se contente de prier. Un silence épais s'est installé entre ces deux êtres »²²³. Comme on le voit, sa conversion représente un moment décisif.

Avec ce changement imprévu Berthe surprend le lecteur qui désormais l'identifie avec la *mère courage* traditionnelle. Par contre, l'autrice met en scène un personnage qui se transforme, passant de mère courage exemplaire à une mère moins prototypique. En réalité, Berthe ne se transforme pas en son exact contraire : elle ne devient pas un modèle entièrement négatif, mais simplement elle réduit la tension de son sacrifice continu. Dans cette perspective, il est possible d'interpréter ce dernier changement final comme une tentative de la part de Condé de libérer son personnage du poids de l'archétype. À cet égard, dans son essai *La parole des femmes*, Condé a déclaré : « les femmes écrivaines s'insurgent contre les images véhiculées par l'oralité et qui imprègnent si puissamment toute la société »²²⁴. À la lumière de cette déclaration, il paraît que, aussi dans le cas de Berthe, Condé ait voulu appliquer cette démarche de libération des images conventionnelles relatives à la femme des Antilles.

Par ailleurs, le rapport entre mère et fils devient plus détaché à cause d'un changement dans l'attitude d'Antoine aussi. Il est devenu un garçon « taciturne, ombrageux, intraitable », et même au lycée il a un « air boudeur »²²⁵. Pendant cette période il commence à manifester un certain intérêt pour les questions de caractère politique. Il compose aussi un poème, où il invoque la fin du fascisme, du racisme et de l'impérialisme. La révolte d'Antoine devient ainsi un prétexte pour introduire dans la narration des nouvelles données sur l'actualité. De toute façon, un épisode en particulier

²²² *Ivi*, pp. 125

²²³ *Ivi*, pp. 128

²²⁴ Eadem, *La parole des femmes*, pp. 45

²²⁵ Eadem, *Pays mêlé*, pp. 123

semble confirmer le caractère insubordonné du garçon : il est chassé de l'hôtel où il travaillait pendant les vacances scolaires, pour avoir incité le personnel à la grève.

À côté de la conversion de Berthe, l'autre événement majeur de cette période est le rapport d'amitié inséparable qui se crée entre Antoine et Didier Réhat. Ce garçon est le fils de l'homme le plus haï du pays, qui a construit son empire à travers la plantation intensive et l'exploitation des ouvriers agricoles. Didier entame la fréquentation d'Antoine parce qu'il trouve « piquant de s'acoquiner avec un bâtard, à moitié noir »²²⁶ et appartenant à la classe subordonnée, seulement dans le but de provoquer son père, avec lequel il est en révolte.

Dans ces années, pour effet de la pression de Didier, les deux garçons s'engagent dans « l'OLP », l'Organisation de lutte populaire. Cette dernière est la nouvelle force politique qui encourage la lutte armée et la guérilla urbaine : « On est loin des discours salonnards, le sang coule à chaque carrefour. [...] Je vois bien la destruction de notre pays »²²⁷, commente le narrateur.

Toutefois, le vrai souci qui occupe principalement l'esprit du jeune Antoine est le désir de connaître davantage son père et de recevoir plus d'informations à son propos : « Il n'a qu'une pensée en tête »²²⁸. Ainsi, il invite sa mère à parler de lui et à raconter comment ils se sont aimés et puis séparés. Du moins, il veut savoir si son père est conscient de son existence. Le chapitre se conclut avec l'image statique du garçon occupé à regarder intensément une fresque de son père, qu'Altagras a donné à la maison de la culture de la ville.

Pour conclure, dans ce court chapitre la partie informative sur les événements sociaux et politiques arrive presque à dépasser la partie narrative portant sur mère et fils. Cependant, l'importance de l'action mise en œuvre par l'auteur en relation à Berthe compense la brièveté des portions du texte consacrées à la protagoniste féminine. Sur la base de l'interprétation qu'on a donnée au changement de Berthe, on peut affirmer que Condé cherche à faire un pas en avant vers l'affranchissement de la figure féminine des images conventionnelles.

²²⁶ *Ivi*, pp. 126

²²⁷ *Ivi*, pp. 127

²²⁸ *Ivi*, pp. 129

3.5.7 Chapitre 7

Le septième et dernier chapitre de l'histoire s'ouvre avec l'assassinat du père de Didier Réhat. Bien que cet événement pourrait paraître secondaire au sein de l'histoire de Berthe et de son fils, en réalité, il entraîne une série de conséquences pour les deux protagonistes du récit aussi. L'importance de la disparition de ce personnage apparemment superflu se rend manifeste au fur et à mesure que la narration avance. De plus, comme dans le chapitre 6, l'attention du narrateur se partage constamment entre les conjonctures des deux personnages principaux et les circonstances historiques et sociales.

Le narrateur ouvre le nouveau chapitre avec la description de la folle qui assiste aux fastueuses funérailles, organisées par la famille Réhat : les visages de la folle « sont de toutes les couleurs, à l'image de notre pays où le plus noir côtoie le plus clair »²²⁹, précise le narrateur. Ses mots réussissent à rendre de manière rapide, mais pas moins efficace, un portrait social fortement significatif qui résume à la perfection la situation du pays, où la population est diversifiée et mélangée. Les circonstances décrites correspondent évidemment au « pays mêlé » évoqué par le titre du conte : l'image de la folle multicolore est son exacte représentation.

La conséquence principale du décès du père de Didier est visible sur le rapport d'amitié entre Antoine et Didier. Cette mort semble ouvrir les yeux à Didier qui se rend finalement compte de l'affection qu'il prouvait pour son géniteur et développe un sentiment de culpabilité pour l'avoir fait souffrir à cause de ses fréquentations avec un « bâtard, à moitié noir ». Comme on le sait, ses rapports avec Antoine étaient motivés par le seul désir de faire un tort à son père. Il décide donc de rompre avec tout ce qui lui rappelle son passé de rebelle et, par conséquent, il met fin aussi à son amitié avec Antoine. Les deux garçons ne se fréquentent plus et même commencent à s'éviter.

De surcroît, une autre cause qui contribue de manière décisive à déterminer la fin de leur rapport d'amitié est la relation amoureuse qui naît entre Antoine et Élodie, la sœur de Didier. Antoine est « victime de cette fascination qu'exercent les classes aisées sur les autres »²³⁰, déclare le narrateur. Dès qu'Antoine ose poser les yeux sur sa sœur, Didier n'hésite pas à le refouler : « Didier l'avait chassé comme un chien »²³¹.

²²⁹ *Ivi*, pp. 131

²³⁰ *Ivi*, pp. 134

²³¹ *Ivi*, pp. 135

La brusque interruption du rapport entre les deux amis devient un élément particulièrement intéressant à observer, puisqu'elle est liée à d'autres questions pertinentes pour cette analyse. L'attitude de mépris avec laquelle Didier chasse son vieil ami « comme un chien » pour être devenu amoureux de sa sœur montre que les classes plus aisées n'acceptent pas réellement les relations avec les membres des classes subordonnées. Le conflit qui se crée entre les deux amis fait ressortir à la surface un vieux problème qui remonte en réalité à l'époque de la colonisation. Dès lors la question des relations mixtes continue à représenter un sujet sensible pour la société antillaise. Comme on l'a vu, au temps de l'esclavage le Code Noir s'opposait aux mariages mixtes entre individus de couleurs différents. Bien qu'au fil des années le contexte ait changé et que les différences sociales aient été partiellement redéfinies, les unions mixtes sont encore mal vues comme autrefois. Les différences sociales résident pas uniquement sur la race, mais aussi sur la classe : l'union entre sa sœur et son ami noir de classe subalterne est inacceptable pour le jeune bourgeois.

Antoine arrive finalement à comprendre que « les bourgeois sont d'une autre espèce »²³², et donc sa relation avec une fille de classe supérieure n'est qu'un désir irréalisable. La rupture avec Élodie devient ainsi « l'adieu d'Antoine au monde des bourgeois. L'adieu aux illusions. Aux confusions de l'adolescence »²³³. Il change son allure et acquiert une apparence plus conformiste : il se rase la tête et se débarrasse des cheveux afro. Toutefois, en dépit de son changement extérieur, intérieurement, il espère que son pays se débarrasse du contrôle de la France et il souhaite la création d'une société sans classes et sans couleurs.

Quand le narrateur expose la façon brutale dans laquelle Didier éloigne Antoine pour son excès d'audace, en réalité, il ajoute aussi une indication qui fait référence à Berthe : « Didier l'avait chassé comme un chien [...] Comme on avait chassé Berthe dix-huit ans plus tôt alors qu'elle était grosse de lui »²³⁴. Quand le lien intime entre Berthe et Antoine Aubrun avait commencé à devenir manifeste à cause de sa grossesse évidente, la famille n'avait pas hésité à éloigner la jeune fille. Au moment où les circonstances passées se reproposent, l'attitude des individus de la classe bourgeoise reste invariée. Ils ne peuvent pas consentir à l'union avec un individu de classe inférieure et ils s'opposent à nouveau.

²³² *Ibidem*

²³³ *Ivi*, pp. 134

²³⁴ *Ivi*, pp. 135

À travers ce parallélisme le narrateur met en évidence le désir de ceux qui ont réussi à atteindre un niveau supérieur de l'échelle sociale de ne pas se mêler avec les gens de rang inférieur et compromettre ainsi leurs efforts. Ce renseignement offre la clé pour clarifier les conjonctures passées et présentes et pour comprendre pleinement les motivations de l'éloignement de Berthe et puis d'Antoine.

Toutefois, la mort du père de Didier et successivement la rupture du rapport d'amitié avec Didier entraînent une autre conséquence fondamentale au sein de l'histoire principale des deux protagonistes : l'éloignement de son ami permet à Antoine de rétablir le contact avec sa mère. Dans le chapitre précédent le narrateur avait en effet affirmé que la conversion de Berthe et le début de l'amitié entre Antoine et Didier étaient « deux événements sans lien apparent »²³⁵. Face à cette concaténation, il paraît maintenant clair que l'une des causes déterminantes de la conversion de Berthe avait été le changement d'attitude de son fils à cause de la mauvaise influence de son ami. La corrélation entre les deux phénomènes ressort maintenant de manière évidente.

Antoine se rapproche finalement à sa mère et il passe les soirées à parler avec elle. Evidemment, ils discutent « du père absent, mythique »²³⁶. Berthe révèle qu'elle ne l'a jamais considéré comme un malade mental, bien qu'il ne parlât pas, puisque ses regards et les expressions de son visage étaient plus significatives des paroles communes. En écoutant les discours de sa mère sur son expérience personnelle, le jeune Antoine trouve confirmation de la cruauté des familles bourgeoises.

Dans les pages conclusives du récit, le rapport entre mère et fils est entièrement restauré. Antoine arrive à montrer une certaine nostalgie d'un lien physique avec sa mère : « Il voudrait redevenir un petit enfant. Rentrer dans le ventre de sa mère. Nager dans la mer de son ventre »²³⁷. Le sentiment d'affection envers sa mère est finalement récupéré, au point que « son cœur est désert. Il n'y a de place que pour sa mère »²³⁸. Le rapprochement avec elle pourrait paraître justifié par le besoin d'un lien, après avoir définitivement brisé ceux avec son père et son ami, mais en réalité, l'attachement à sa mère est sincère et désintéressé : « Qu'il voudrait que sa vieillesse soit heureuse ! Que

²³⁵ *Ivi*, pp. 125

²³⁶ *Ivi*, pp. 133

²³⁷ *Ivi*, pp. 137

²³⁸ *Ivi*, pp. 138

pour elle, le goût des jours change ! »²³⁹. Il reconnaît lui aussi tous les chagrins soufferts par sa mère et il souhaite qu'elle puisse terminer sa vie tranquillement.

Le conte s'arrête avec l'image d'Antoine qui se promène, inconscient de la menace qui l'attend : « Il marche vers sa mort et il ne le sait pas »²⁴⁰. Comme on le sait, Antoine meurt à cause de l'explosion d'une bombe. Le narrateur termine tout d'un coup son récit ; cet arrêt coupé vise probablement à symboliser l'interruption imprévue et brusque de la vie du jeune Antoine, mort à l'âge de 20 ans à cause d'un attentat politique.

En guise de conclusion, dans ce dernier chapitre aussi on a constaté la présence d'éléments qui se sont révélés utiles et intéressants à analyser, bien qu'on ait aussi dû tenir compte des événements politico-sociaux majeurs. Un cadre contextuel plus complet et clair est indispensable pour la compréhension des événements relatifs aux protagonistes. Par ailleurs, l'aspect principal sur lequel on a concentré l'attention a été le rapport tourmenté entre mère et fils. La reconstruction de leur lien et le désir conclusif d'Antoine d'un rapprochement avec Berthe peuvent être lus comme une victoire de la part de cette dernière. Après une vie de sacrifices et de difficultés, son fils parvient au moins à démontrer sa reconnaissance au dévouement qu'elle lui a démontré. Toutefois, l'assainissement final de leur rapport ne compromet pas la lecture qu'on avait donné à la conversion et au changement d'attitude de Berthe dans le chapitre précédent. Même si Berthe récupère son lien avec son fils, cela n'empêche pas que l'autrice ait voulu accomplir une tentative de libérer son personnage du poids de l'archétype. En définitive, on peut supposer que les complications de l'intrigue créées par l'autrice visent à rendre la complexité de la condition féminine et maternelle.

Enfin, comme dans les quatre récits précédents, on termine l'analyse avec une dernière réflexion portant sur le plan formel. Dans *Pays mêlé* Condé choisit d'adopter plusieurs formes de narration en proposant ainsi un narrateur homodiégétique qui cède parfois la parole à un narrateur apparemment hétérodiégétique. Comme on l'a vu, le médecin est avant tout un personnage interne au récit, pour cette raison, il parle à la première personne dans les situations où il est présent. Par contre, il est forcé à passer à la troisième personne dans son opération de reportage de l'histoire de la famille Suréna, où il maintient évidemment une position externe par rapport aux événements. À cet égard, il faut rappeler

²³⁹ *Ivi*, pp. 138-139

²⁴⁰ *Ivi*, pp. 139

qu'il s'agit d'une reconstruction des événements passés, où le narrateur souligne plusieurs fois son effort d'identification dans la mentalité des personnages et il déclare ouvertement d'avoir inventé les parties manquantes : « Je l'avoue, j'ai dû inventer, boucher pas mal de trous »²⁴¹. De surcroît, comme on l'a remarqué pendant l'analyse, il ne cherche pas à cacher sa présence, en intervenant parfois avec ses commentaires personnels. De toute façon, la majorité de ses immixtions se réfèrent principalement aux enjeux qui semblent le frapper le plus, comme la dégradation sociale et politique, et les changements de son pays. Ces remarques nostalgiques trahissent son attachement au passé. Toutefois, son attitude traditionnaliste ne l'empêche pas de mettre en lumière les injustices et les préconcepts surtout à l'égard des femmes. Il suffit de penser, par exemple, à ses nombreuses interventions visant à signaler l'oppression domestique d'Altagras, ou sa marginalité au moment où la famille Aubrun accepte d'accueillir Berthe : « À cette époque, on ne consultait pas suffisamment les femmes, on ne le répétera jamais assez »²⁴². De surcroît, il laisse deviner sa déception envers les conduites contestables et les comportements irresponsables, qu'ils soient féminins ou masculins. En définitive, on peut conclure que dans ce dernier récit Maryse Condé a voulu concilier dans le personnage du narrateur la voix de la tradition et un certain esprit critique.

²⁴¹ Ivi, pp. 64

²⁴² Ivi, pp. 95

Conclusions

Le but de ce travail était celui d'explorer les représentations que l'auteure Guadeloupéenne Maryse Condé donne des femmes noires antillaises dans différents récits tirés de *Pays mêlé*, afin de vérifier la double opération de « témoignage social » et de dépassement des clichés féminins qu'elle cherche d'habitude à mettre en œuvre au sein de ses ouvrages.

Au terme de cette étude, on peut affirmer que *Pays mêlé* joue sans doute un rôle important à l'intérieur de la littérature antillaise concernant la figure féminine, en raison de la quantité de femmes et de mères qui apparaissent dans ces pages. Dans ses récits, Condé a choisi de faire de la femme son sujet privilégié, afin de s'occuper d'une des questions principales de l'univers caribéen. C'est dans cette perspective qu'on a accueilli l'invitation de Condé à ne pas s'arrêter au seul niveau de l'histoire, mais plutôt à réfléchir sur l'image qu'on peut saisir de ces portraits sociaux et sur ce qui peut se cacher au-dessous de la simple réalité fictive.

Tout d'abord, force est de constater que les histoires personnelles de différents personnages féminins que Condé a élaborées se posent comme des miroirs de la situation compliquée des femmes noires aux Antilles françaises. Par ailleurs, les nombreux individus atypiques qu'elle a mis en scène lui ont permis de remettre en question la vision traditionnelle de la femme héritée depuis l'époque coloniale et célébrée par la culture orale antillaise. Voilà pourquoi ce mémoire s'inscrit au sein des études de la littérature antillaise consacrées à la figure féminine et aux enjeux qui la concernent.

Le projet d'étude ne pouvait par conséquent pas faire abstraction d'une phase initiale de contextualisation en vue d'une réelle compréhension des défis rencontrés pendant l'analyse littéraire. Dans un premier temps, on s'est donc concentré sur la société des Antilles françaises et sur la figure de la femme noire dans une perspective diachronique : on a expliqué la naissance de la culture matrifocale, caractéristique de ces territoires et on a révélé son paradoxe. On a vu que la valorisation de la figure féminine est le résultat de la preuve de résistance des ancêtres noires face aux abus des premiers colonisateurs blancs. Le rôle fondamental de la femme-mère au centre de la famille lui donne une apparence de prestige dans la sphère domestique, où, toutefois, violences et injustices ne manquent pas. Quoi qu'il en soit, elle ne jouit pas de considération dans le domaine public, qui se fonde entièrement sur l'autorité masculine. Le parcours socio-historique

qu'on a tracé a permis de mettre en évidence le fait que la condition sociale des femmes n'a changé que très peu par rapport à l'époque de la colonisation. La figure de la femme demeure liée au stéréotype de la « fanm poto mitan » dans la mentalité commune, qui lui demande encore le respect des valeurs traditionnelles. Même après l'abolissement de l'esclavage, elle a continué à maintenir une position subordonnée, et a eu peu de chances d'émerger et de donner voix à son silence.

Par la suite, après un bref panorama visant à donner les coordonnées essentielles de la vie et de la pensée de Condé, on a mis en lumière son rôle de pionnière au sein de la littérature antillaise postcoloniale pour ce qui concerne l'image de la femme. Elle a fait de l'omniprésence féminine dans ses œuvres une stratégie pour donner à lire la réalité des femmes noires antillaises et pour témoigner les difficultés où elles demeurent. Même si elle ne se déclare pas une féministe, ni une écrivaine engagée, on a montré qu'elle emploie sa plume pour devenir une porte-parole du genre féminin. La présence de la *mère poto mitan* même dans ses ouvrages révèle l'importance de cet archétype dans la pensée collective. Toutefois, on a même vu que Condé utilise son écriture pour sortir de cette représentation stéréotypée aussi. Bien qu'elle soit convaincue que la littérature n'est pas un moyen de combat qui peut apporter un changement, elle essaie de subvertir les archétypes culturels et de détruire les mythes. Au moyen de nombreux personnages atypiques et négatifs, dont on a mentionné quelques exemples au cours de ce mémoire, elle cherche à promouvoir une conception différente de la femme qui se détache de la vision traditionnelle, figée et réductive.

De toute façon, c'est dans la troisième section de ce mémoire que se concentre la partie la plus importante du projet, où on est finalement plongé dans l'ouvrage de Maryse Condé. On a examiné attentivement tous les individus de genre féminin qu'on a rencontrés dans les récits choisis de *Pays mêlé*, dans le but de faire ressortir les tentatives de « revendications féminines » condéennes. Dans cette optique, on a souligné que les situations toujours nouvelles que Condé crée facilitent l'observation des attitudes des protagonistes dans les circonstances les plus diversifiées.

Tout d'abord, on a vu qu'il y a des personnages qui se conforment aux comportements attendus et qui donc correspondent au stéréotype de la *bonne mère* ou de la *mère courage*. Dévouement aux fils, abnégation, courage et résistance sont les valeurs que la protagoniste de *Solo*, Niside (*La châtaigne et le fruit à pain*), Larissa (*La châtaigne et le*

fruit à pain), *Altagras (Pays mêlé)* et *Berthe (Pays mêlé)* respectent. Ces individus prouvent que les devoirs de la *bonne mère* font partie de la mentalité féminine, où ce modèle ancestral standardisé survit aujourd'hui encore.

Par ailleurs, on a démontré que les femmes se trouvent souvent prisonnières des conventions traditionnelles ou victimes du système de valeurs. Dans les cas de *Léitia (Variation sur un même thème : no woman, no cry)* et de *Berthe (Pays mêlé)*, on a pu observer que la pensée sociale dominante conditionne leur comportement au point que certaines d'entre elles décident volontairement de se auto-confiner dans une vision traditionaliste. Une éprouve notamment un fort désir de maternité, alors que l'autre se sent en devoir d'être fortes pour son enfant. Ces protagonistes confirment que l'identité féminine n'est pas encore indépendante de la maternité, puisqu'elles ne sont valorisées qu'à travers la procréation et le dévouement envers leurs enfants.

Les expériences personnelles de *Solitude (Solo)*, de *Nafaya (Solo)* et de *Léitia (Variation sur un même thème : no woman, no cry)* apportent la preuve que pour obtenir respectabilité aux yeux de la communauté, les individus de genre féminin doivent observer les valeurs de chasteté et de fidélité envers leur compagnon. Par conséquent, ces femmes sont obligées à se confronter à leur statut de subalternes par rapport à l'homme qui, pour sa part, ne les respecte naturellement. Dans la plupart des cas elles sont victimes de comportements masculins irresponsables : violences, abus et abandons sont les circonstances les plus récurrentes, d'où l'énorme présence de fils bâtards.

Toutefois, on a même rencontré le cas particulier d'*Altagras (Pays mêlé)* qui développe un sentiment de mépris envers la sujétion du mariage et l'impossibilité pour son genre de gérer son propre destin. Néanmoins, elle se voit quand même forcée à accepter la subjugation domestique pour éviter les préjugés et l'exclusion expérimentés précédemment par sa mère. Cette résignation révèle l'impuissance féminine devant sa condition inévitablement inférieure.

Par ailleurs, on a eu beaucoup d'occasions de vérifier les nombreux stéréotypes qui concernent la femme, à l'aide des différentes situations où les personnages se confrontent aux clichés sociaux et plus spécifiquement masculins.

Cependant, force est de reconnaître que dans la majorité de ses récits Condé cherche à appliquer un mécanisme de rupture. Par rapport aux des attitudes plus ou moins conventionnelles qu'on vient de rapporter, dans la plupart des cas, l'auteure met en scène

des femmes qui rejettent les normes établies et montrent un comportement méprisable, comme Solitude (*Solo*), Nafaya (*Solo*), Ayssée (*Ayssée*), Létitia (*Variation sur un même thème : no woman, no cry*), Belle (*Pays mêlé*), Pourména (*Pays mêlé*) et Altagras (*Pays mêlé*) l'ont démontré. Dans les faits, les mères négatives qui refusent leur fils et toute sorte de dévouement et d'abnégation surpassent le nombre des mères qui affichent une conduite vertueuse. Par ailleurs, l'analyse des rapports de genre entre homme et femme a permis de mettre en évidence que Belle (*Pays mêlé*) exhibe manifestement son refus de conformisme au comportement féminin ordinaire et attendu à l'égard de l'individu masculin. Pour terminer, on a aussi examiné le cas de Létitia (*Variation sur un même thème : no woman, no cry*) qui, animée par ses forts désirs sexuels, adopte des comportements redoutables qui s'écartent fortement des bonnes mœurs propres à la respectabilité féminine.

Pour conclure, on a démontré que, au moyen de cette pluralité de personnages non conventionnels, Condé invite le lecteur de *Pays mêlé* à redéfinir l'image de la femme, en proposant des représentations qui se détachent de l'archétype maternel vertueux habituellement magnifié par la littérature antillaise. De même, à travers les contextes très diversifiés où elle peint ses protagonistes, l'auteure renouvelle à chaque fois l'invitation à mener une réflexion sur la condition féminine, qu'elle présente le plus souvent comme un état de détresse.

Les récits de *Pays mêlé* ont été rarement étudiés auparavant, alors que les romans les plus connus ont été analysés dans plusieurs travaux critiques. C'est pourquoi ce mémoire espère avoir contribué à l'avancement des études sur l'auteure guadeloupéenne Maryse Condé. De toute façon, la lecture qu'on a voulu donner laisse certainement ouverte la possibilité à d'autres types d'interprétation, étant donné que la décision de Condé de ne pas offrir des solutions mais plutôt de pousser à s'interroger autorise chaque lecteur à avancer ses propres suppositions.

Riassunto

La società delle Antille Francesi è caratterizzata da una cultura di tipo matrifocale che idealizza la figura materna in quanto fondatrice della famiglia e suo punto di riferimento essenziale. Le sue mansioni di procreazione e di gestione domestica la relegano all'immagine ideale e stereotipata della "fanm poto mitan", un archetipo femminile che resta pregnante nell'immaginario collettivo, per effetto dell'incidenza della colonizzazione sull'evoluzione sociale e culturale del paese. L'importanza della donna è quindi legata quasi esclusivamente al suo ruolo di madre e il prestigio di cui gode è in realtà limitato al solo contesto privato e domestico. Nonostante le numerose conquiste sociali ottenute dagli abitanti di colore delle Antille nel corso dei secoli, la posizione della donna non ha beneficiato di grandi cambiamenti: è rimasta la schiava dalla quale si esige dedizione materna, tenacia e rispetto dei valori tradizionali. Il peso della storia del paese e la sua tradizione culturale continuano a condizionare il presente, influenzando profondamente l'immagine che la società ha della donna, la visione che le donne hanno di loro stesse ed i rapporti di genere, in cui il gentil sesso è spesso vittima di ingiustizie e disparità.

In queste circostanze, diverse sono le autrici native dei Caraibi che hanno trovato nella letteratura uno strumento congeniale per portare alla luce la condizione femminile. Tra di esse anche la scrittrice originaria della Guadalupa Maryse Condé ha scelto di fare della propria scrittura un mezzo per offrire alle sue conterrane una possibilità di affermazione e dar quindi voce al loro silenzio. Una delle caratteristiche distintive delle sue opere è proprio la presenza costante delle donne, e soprattutto della figura materna, in virtù dell'enorme importanza del ruolo di questa nella coscienza storica del suo paese. I personaggi femminili che propone sono sempre al centro di tensioni e coinvolti in un qualche tipo di problematica: violenze, abbandoni, maternità indesiderate sono solo alcune delle situazioni più ricorrenti, di fronte alle quali la risposta delle protagoniste è sempre differente e mai scontata.

Questo lavoro di tesi esplora alcune rappresentazioni che Maryse Condé propone delle donne di colore delle Antille, per verificare la doppia operazione di "testimonianza sociale" e di superamento dei cliché femminili. A tale fine, tra la ricca produzione dell'autrice, sono stati selezionati alcuni racconti di *Pays mêlé*, una raccolta di novelle particolarmente rappresentativa per l'abbondanza e per il ruolo di primo piano dei personaggi femminili e materni. Le diverse rappresentazioni femminili vengono osservate

con approccio analitico e riflessivo, con l'obiettivo di far emergere la volontà di Condé di testimoniare lo stato in cui si trovano le sue simili nell'universo caraibico, ma anche il suo tentativo di mettere in discussione la visione ideale e fissa della donna, celebrata abitualmente dalla letteratura locale. Molte delle protagoniste si rivelano degli esempi materni negativi, che con il loro comportamento non convenzionale si discostano nettamente dal prototipo della "buona madre".

Lo studio si apre con una prima fase di contestualizzazione, volta a fornire i dati storici, sociali e culturali necessari per comprendere la società delle Antille e la complessa questione femminile. Il primo capitolo si concentra sulla figura della donna in una prospettiva diacronica, ripercorrendo le tappe che dal periodo coloniale l'hanno portata ad acquisire una posizione centrale, ma al contempo così controversa all'interno della società caraibica. Con l'ausilio di esperti del settore, viene illustrato l'origine del mito della "violenza fondatrice", la nascita della cultura matrifocale e della figura di "fanm poto mitan". Per mezzo di contributi critici viene spiegato il paradosso che sta alla base di questa società. Il percorso storico-sociale prosegue esaminando i cambiamenti apportati dall'abolizione della schiavitù nel 1848 e dall'imposizione del Codice Napoleonico sulle colonie francesi. La panoramica si conclude mettendo in evidenza il carattere profondamente androcentrico dei movimenti di Negritude, Antillanité e Créolité, in cui le donne sembrano essere del tutto assenti. Infine, viene menzionato il caso de *l'Echo de Pointe-à-Pitre*, la prima rivista femminista sorta in Guadalupa ad inizio XX secolo, che adotta la stampa come sola arma di combattimento per denunciare lo stato servile in cui riversano ancora le donne di colore e per cercare di ottenere l'emancipazione.

Dopo essersi occupati della questione femminile in un'ottica generale, il secondo capitolo è interamente incentrato su Maryse Condé. Viene messo in risalto il suo ruolo di pioniera nella letteratura antillense postcoloniale, inizialmente dominio esclusivo degli uomini, e l'apporto innovatore della sua produzione letteraria per quanto riguarda l'immagine femminile. Vengono illustrate le ragioni per le quali lei rifiuta di definirsi una femminista impegnata e respinge l'impegno letterario tradizionale. Di contro, viene spiegato come scelga piuttosto di utilizzare la propria scrittura per farsi portavoce delle sue connazionali di colore e per sovvertire gli archetipi culturali.

Il terzo capitolo si occupa finalmente dell'opera di Maryse Condé che si è scelto di analizzare. Una parte dei racconti di *Pays mêlé* vengono esaminati, con l'intento di far emergere i differenti tentativi di "rivendicazioni femminili", di cui la raccolta di novelle si rivela un osservatorio privilegiato. L'esito dell'indagine dimostra che le diverse soluzioni adottate da Condé nei racconti invitano il lettore a ridefinire l'immagine della donna, proponendone delle rappresentazioni che divergono rispetto al modello materno virtuoso. L'analisi rivela infatti che la maggior parte delle protagoniste rifiuta le norme stabilite e mostra invece un comportamento contestabile. Inoltre, attraverso il ricco ventaglio di figure femminili di diverse età ed estrazione sociale, l'autrice rinnova costantemente l'invito a condurre una riflessione sulla difficile condizione femminile. A questo scopo, riesce a creare dei contesti diversificati per presentare i diversi stereotipi e i cliché sociali, le numerose condotte maschili irresponsabili, lo statuto subalterno femminile e le scelte di conformismo rispetto alle aspettative sociali.

Questo lavoro d'analisi spera di aver contribuito all'avanzamento degli studi sull'autrice della Guadalupa, in quanto ha accolto la sua esortazione a non fermarsi al solo livello dell'intreccio, ma a riflettere sull'immagine che si può estrarre dai ritratti sociali e su ciò che si può celare al di sotto della semplice realtà narrativa. La lettura che si è voluto dare lascia tuttavia aperta la possibilità ad altri tipi di interpretazione, dal momento che la decisione di Condé di non offrire delle soluzioni, ma piuttosto di spingere ad interrogarsi, autorizza ogni lettore ad avanzare le sue personali supposizioni.

Bibliographie

Sources primaires

Condé Maryse, *La parole des femmes : essai sur les romancières des Antilles de langue française*, Paris, l'Harmattan, 1979

Condé Maryse, *Pays mêlé : nouvelles*, Paris, Robert Laffont, 1997

Condé Maryse, *Histoire de la femme cannibale*, Paris, Éditions Mercure de France, collection Folio, 2003

Condé Maryse, *La Belle et la Bête : une version guadeloupéenne*, Paris, Larousse, 2013

Textes critiques

Ali-Benali Zineb et Simasotchi-Bronès Françoise, « Le rire créole : entretien avec Maryse Condé », *Littérature*, vol. 2, n. 154, 2009, pp. 13 - 23 (<https://www.cairn.info/revue-litterature-2009-2-page-13.htm>)

Bernabé Jean, Chamoiseau Patrick et Confiant Raphaël, *Eloge de la créolité*, Paris, Editions Gallimard, 1989

Bouchotte Giscard, « Entretien : Maryse Condé, 5 Questions pour Île en île », Paris, *Île en île*, 2009 (<http://ile-en-ile.org/maryse-conde-5-questions-pour-ile-en-ile/>)

Childers Kristen, « Politique familiale aux Antilles en 1946 », dans *Études démographiques et stéréotypes raciaux, Monde(s)*, vol. 2, n. 4, 2013, pp. 145 - 158 (<https://www.cairn.info/revue-mondes1-2013-2-page-145.htm?contenu=resume>)

Condé Maryse, « La francophonie dans tous ses états », *The New West Indian*, 2001 (<http://web.archive.org/web/20041231174532/http://www.awigp.com/default.asp?numcat=lingua>)

Cottias Myriam, « Un genre colonial ? Mariage et citoyenneté dans les Antilles françaises (XVII^e-XX^e siècles) », dans *Le corps, la famille et l'Etat : Hommage à André Burguière*, Presses universitaires de Rennes, 2010, pp. 155 - 171 (<https://books.openedition.org/pur/104007?lang=it>)

Cousseau Vincent, « La famille invisible. Illégitimité des naissances et construction des liens familiaux en Martinique (XVII^e siècle-début du XX^e siècle) », *Annales de démographie historique*, vol. 2, n. 122, 2011, pp. 41 - 67 (<http://www.cairn.info/revue-annales-de-demographie-historique-2011-2-page-41.htm>)

Coutinho Ana Paula, « D'une île à l'autre : enjeux de la créolité au féminin », *Carnets*, Deuxième série – 3, 2015 (<https://journals.openedition.org/carnets/1434#tocfrom1n>)

Gauvin Lise, « Lettres francophones - Maryse Condé, la rebelle impertinente », *Le Devoir*, 2003 (<https://www.ledevoir.com/lire/25753/lettres-francophones-maryse-conde-la-rebelle-impertinente>)

Gauvin Lise, « Lettres francophones - L'art de conter selon Maryse Condé », *Le Devoir*, 2011 (<https://www.ledevoir.com/lire/318087/lettres-francophones-l-art-de-conter-selon-conde>)

Gyssels Kathleen, « Le "poteau mitan", du péristyle vaudou à la famille matrifocale », *Potomitan*, 2008 (<https://www.potomitan.info/penteng/potomitan.php>)

Guillemaut Françoise, « Genre et post-colonialisme en Guadeloupe », dans *Quel colonialisme dans la France d'outre-mer ?*, *Revue Asylon(s)*, n. 11, mai 2013 (<https://www.reseau-terra.eu/article1280.html>)

Hernandez Teri, « La femme dans la littérature antillaise : auteur, personnage, critique », *Suzanne Dracius | Site officiel de l'écrivain*, 2003 (<http://www.suzannedracius.com/spip.php?article17>)

Jegouso Jeanne, *Construction de l'identité culturelle afro-antillaise : regards croisés entre Maryse Condé, Gisèle Pineau et Fabienne Kanor*, Louisiana State University, 2014 (https://digitalcommons.lsu.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=3585&context=gradschool_theses)

Larcher Laurent, « Maryse Condé, écrire et ne rien céder », *La Croix*, 2019 (<https://www.la-croix.com/Culture/Maryse-Conde-ecrire-rien-ceder-2019-09-14-1201047474>)

Larcher Silyane, « Tu seras une personne, mon enfant ! La citoyenneté pour les « nouveaux libres » des Antilles françaises après 1848 », *Sociologie* 2014/2, vol. 5, pp. 157 - 170 (<https://www.cairn.info/revue-sociologie-2014-2-page-157.htm?contenu=plan>)

Leticée Marie, « Résistance antillaise au féminin ? », *Labrys, études féministes*, n. 3, juillet 2003 (<https://www.labrys.net.br/labrys3/web/fran/leticée2.htm>)

Lopez Costa Marta, *La femme comme créatrice du monde dans l'imaginaire antillais. L'exemple de Taxaco de P. Chamoiseau*, Universitat Autònoma de Barcelona, 2016 (https://ddd.uab.cat/pub/tfg/2016/166570/TFG_Marta_Lopez_-_Juin_2016.pdf)

Marie Claude-Valentin, « Femmes antillaises outre-mer », *Espace, populations, sociétés*, 1996, pp. 521 - 528 (https://www.persee.fr/doc/espos_0755-7809_1996_num_14_2_1779)

Matthews Gelien, « Les femmes Marrons des Antilles », Cruse & Rhiney (Eds.), *Caribbean Atlas*, 2013 (<http://www.caribbean-atlas.com/fr/thematiques/vagues-de-colonisation-et-de-controle-de-la-caraibe/resistances/les-femmes-marrons-des-antilles.html>)

Mencé-Caster Corinne, « Origines de la "fanm poto-mitan". Évolutions et limites », *Pluton Magazine*, 9 octobre 2017 (<https://pluton-magazine.com/2017/10/09/dossier-origines-de-fanm-poto-mitan-evolutions-limites/>)

Montpetit Caroline, « Maryse Condé, identité multiple », *Le Devoir*, 2003 (<https://www.ledevoir.com/lire/24222/maryse-conde-identite-multiple>)

Mulot Stéphanie, « La matrifocalité caribéenne n'est pas un mirage créole », *L'Homme*, 2013, pp. 159 - 191 (<https://journals.openedition.org/lhomme/24691>)

Mulot Stéphanie, « Aux Antilles les femmes sont particulièrement exposées à la violence », *Outre-mer la 1ère*, franceinfo, 2018 (<https://la1ere.francetvinfo.fr/8-mars-aux-antilles-femmes-sont-particulierement-exposees-violence-stephanie-mulot-anthropologue-guadeloupe-567029.html>)

Palmiste Clara, « L'utilisation de la mémoire de l'esclavage dans les revendications des féministes guadeloupéennes (1918 - 1921) », *Revue du Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les femmes*, Editions de l'Université Libre de Bruxelles, 2008, pp. 43 - 54 (<https://hal.univ-antilles.fr/hal-01709344/document>)

Pierre Emeline, *Le caractère subversif de la femme antillaise dans un contexte (post)colonial*, l'Harmattan, Paris, 2007 (<https://archipel.uqam.ca/5159/1/M9918.pdf>)

Poinsot Marie et Treiber Nicolas, « Entretien avec Maryse Condé - À l'occasion de la parution de son dernier roman *La Vie sans fards* », *Hommes & migrations*, 2013, pp. 182 - 188 (<https://journals.openedition.org/hommesmigrations/1953>)

Régent Frédéric, « Structures familiales et stratégies matrimoniales des libres de couleur en Guadeloupe au XVIII^e siècle », *Annales de démographie historique*, vol. 2, n. 122, 2011, pp. 69 - 98 (<https://www.cairn.info/revue-annales-de-demographie-historique-2011-2-page-69.htm>)

Saincotille Elise, « C comme Condé », *Abécédaire insolite des francophones*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012 (<https://books.openedition.org/pub/3584?lang=it>)

Selao Ching, « Maryse Condé et les pères fondateurs de la Caraïbe francophone », *Études françaises*, vol. 52, n. 1, pp. 73 - 90 (<https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2016-v52-n1-etudfr02402/1035542ar.pdf>)

Setzo'o Axel, « Rencontre avec Maryse Condé : "Je dirais comme Fanon, quittons cette Europe..." », *Critique Panafricaine*, 2017 (<https://critiquepanafricaine.net/2017/12/06/rencontre-avec-maryse-conde-je-dirais-comme-fanon-quittons-cette-europe/>)

Sibeud Emmanuelle, « Post-Colonial et Colonial Studies : enjeux et débats », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 5, n. 51 - 4bis, 2004, pp. 87 - 95 (<https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2004-5-page-87.htm>)

Spear Thomas C., « Entretien : Gisèle Pineau, 5 Questions pour Île en île », Paris, *Île en île*, 2009 (<http://ile-en-ile.org/gisele-pineau-5-questions-pour-ile-en-ile/>)

Tamiozzo Josée, « L'altérité et l'identité dans « *Moi, Tituba, Sorcière... Noire de Salem* », de Maryse Condé », *Recherches féministes, Erudit*, vol. 15, 2002, pp. 123 - 140 (<https://www.erudit.org/en/journals/rf/1900-v1-n1-rf519/006513ar/>)

Triay Philippe, entretien : « Maryse Condé : "Je mourrai guadeloupéenne. Une Guadeloupéenne indépendantiste" », *Outre-mer la 1ère*, franceinfo, 2012 (<https://la1ere.francetvinfo.fr/2013/01/25/maryse-conde-je-mourrai-guadeloupeenne-une-guadeloupeenne-independantiste-12017.html>)

Ulloa Aguilar Renato, « Les caractéristiques du Roman Antillais à travers l'œuvre de Maryse Condé, Frédéric Régent et Joseph Zobel », *Revista de Lenguas Modernas*, n. 26, 2017 pp. 155 - 170